SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XXXI



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXXI

ANNALES

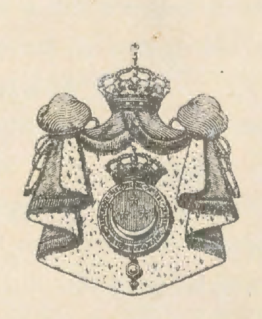
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS

DE L'ÉGYPTE

SERVICE DES ANTIQUITÉS DE L'ÉGYPTE

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE

TOME XXXI



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

MCMXXXI

ANNALES
DU SERVICE DES ANTIQUITÉS
DE L'ÉGYPTE.

DEUX SPHINX DU MOYEN EMPIRE
ORIGINAIRES D'EDFOU

PAR

M. HENRI GAUTHIER

(avec 1 planche).

Au cours de son inspection annuelle dans la Haute-Égypte, M. Lacau a recueilli en 1924 à Edfou, dans le fourrage de la porte de Ramsès III à l'est du grand temple, et a fait transporter au Caire les fragments de deux sphinx en calcaire, qui ont été enregistrés au *Journal d'entrée du Musée* sous les numéros 48874 et 48875.

J'avais préparé à l'époque une note sur ces sphinx. M. Chassinat, les ayant signalés en 1930 dans son article *Le mar du roi Menibré, à Edfou*[1], je publie enfin, après un long retard, dont je m'excuse, cette note. Les deux sphinx sont représentés de face sur la planche ci-jointe.

Ces sphinx étaient dans un état lamentable de conservation, par suite de leur séjour prolongé dans la terre mouillée et fortement imprégnée de sel, et c'est à grand'peine qu'après divers bains successifs et prolongés dans l'eau, on a libéré leurs fragments du salpêtre qui les rongeait, puis reconstitué les deux monuments. Tandis que le sphinx 48874 a pu être rétabli presque en son intégralité, le sphinx 48875 est, au contraire, resté privé de ses pattes antérieures ainsi que de la partie correspondante de la petite base sur laquelle il est accroupi.

[1] *Mélanges Victor Loret* (= *Bulletin de l'Inst. franç. d'Archéologie orientale*, XXX), p. 301.

Ces deux sphinx devaient être, originairement, de dimensions sensiblement identiques; leurs bases (rectilignes à l'avant et courbes à l'arrière) mesurent encore, en effet, toutes les deux o m. 63 de largeur; mais leurs longueurs varient aujourd'hui, par suite de la mutilation déjà mentionnée du numéro 48875, entre 1 m. 95 pour le numéro 48874 et seulement 1 m. 82 pour le numéro 48875.

L'attitude et la coiffure sont identiques pour les deux sphinx, ainsi que la barbe, courte, large et striée, et l'uræus qui déroule ses replis sur le front et le sommet de la tête, indiquant par sa présence que ces sphinx représentent un roi.

Tous deux portent, sur la poitrine et la face supérieure de la base, une inscription verticale; les deux inscriptions étant orientées dans la même direction, nous pouvons penser que les sphinx ne se faisaient pas pendant l'un à l'autre, et n'étaient pas placés symétriquement par rapport à une avenue ou à une porte. Nous pouvons même hésiter, malgré leur frappante analogie, à les attribuer à un seul et même personnage royal. Leur similitude indique, en tout cas, deux rois d'époque très voisine.

L'inscription du sphinx 48875, incomplète, est : [ ] «*le bon dieu, maître des deux terres, Sânkhniré,* [*doué de vie à jamais, aimé d'Horus d'Edfou*] ».

L'inscription du sphinx 48874, entièrement conservée, est : sic «*le fils du Soleil, Montouihotep* (sic), *doué de vie à jamais, aimé d'Horus d'Edfou* ».

Nous avons là une forme dialectale curieuse, *Mntwj*, du nom du dieu thébain *Montou*. N'oublions pas que le dieu guerrier Montou était, originairement, le dieu local de la région s'étendant au sud de Thèbes, dans la région d'Hermonthis (Armant), ville dont le nom est formé précisément avec celui de ce dieu, et de Gebelein. Cette constatation n'est pas sans intérêt pour nous aider à localiser la zone d'extension de l'autorité du souverain (ou des souverains) dont les deux sphinx d'Edfou nous ont conservé les noms.

Quant au cartouche *Sânkhniré*, il n'était connu jusqu'à présent que par le nom d'un roi mentionné au *Papyrus royal de Turin* (col. VIII, l. 5

= fragm. 81) : , *Sânkhniré-Senbtou*[1], que l'on a généralement rangé dans la XIIIe dynastie[2], mais que M. R. Weill[3] préférerait rapprocher de la fin de la XVIIe, à cause du type de construction de son nom solaire, analogue à celui du roi *Souahniré-Senbmâiou*. Le sphinx 48875 du Caire vient conférer à ce cartouche *Sânkhniré*, uniquement connu jusqu'ici par un document d'époque très postérieure, une authenticité historique indéniable.

Nous nous trouvons donc désormais en présence de trois hypothèses, de valeur, à la vérité, inégale :

1° Le roi Sânkhniré-Senbtou du papyrus de Turin a pu, à un moment donné, se «pharaoniser» en quelque sorte en *Montouhotep* (interprétation peu vraisemblable);

2° Deux rois différents ont pu porter le cartouche solaire *Sânkhniré* : un roi Senbtou et un roi Montouhotep (solution de pis aller, qui ne semble pouvoir être adoptée qu'en désespoir de cause);

3° Enfin le Montouhotep du sphinx 48874 du Caire n'a rien à faire avec le Sânkhniré du sphinx 48875. Son cartouche solaire nous demeure inconnu, mais rien ne s'oppose à ce qu'on l'identifie avec le cartouche solaire de l'un des rois Montouhotep déjà connus, par exemple[4] (c'est l'explication la plus simple et la plus tentante).

D'autre part, un autre fragment du *Papyrus royal de Turin*, le fragment 101 (= col. IX, l. 4), fait mention d'un roi dont le nom solaire, mutilé, commence également par les signes . Le signe manquant

---

(1) Cf. Max Pieper, *Die Könige zwischen dem mittleren und dem neuen Reiche*, p. 17, n° 35; Max Burchardt und Max Pieper, *Handbuch der ägyptischen Königsnamen*, p. 36, n° 163; R. Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien*, p. 591, 597 et 873.

(2) Voir (encore en 1923) Fl. Petrie, *A History of Egypt*, 10e édit., p. 230 et 239 (où le deuxième nom est lu *Se.uortu*,), et p. 280, n° 30 (où ce même nom est transcrit). — Sur les diverses transcriptions et lectures auxquelles a donné lieu le nom de ce roi, voir mon *Livre des Rois*, II, p. 46, note 4.

(3) *La fin du Moyen Empire égyptien*, p. 710, 714, 805 et 873.

(4) Voir Gauthier, *Rois*, I, p. 247, et Weill, *op. cit.*, p. 505-509.

a été lu généralement [signe][1], ce qui donnerait un nom solaire *Sânkhkaré* (déjà connu, lui aussi, comme ayant été celui d'un autre roi, le dernier Montouhotep de la XIe dynastie, qui porte provisoirement le numéro V dans la série des Montouhotep)[2]. Mais ce signe [signe] est incertain, de sorte qu'il resterait une possibilité de lui substituer un signe [signe] et d'identifier le roi [cartouche] ainsi obtenu avec le roi des deux nouveaux sphinx d'Edfou, lequel serait bien, en ce cas, un roi *unique*.

Dans cette hypothèse (incertaine, je le répète) d'un roi *unique, Sânkhniré-Montouhotep,* il y aurait enfin une autre possibilité. Je la signale, sans être fort disposé à l'admettre. On sait qu'une stèle du British Museum mentionne le nom d'Horus et le second cartouche d'un roi Montouhotep dont les autres éléments du protocole restent inconnus. Son nom d'Horus est [hiéroglyphes] *Sânkhibtaoui* (voir mon *Livre des Rois,* t. I, p. 228). Naville avait cru pouvoir reconnaître en lui le premier en date des cinq rois Montouhotep de la XIe dynastie, et cette opinion a été admise par Sir Fl. Petrie dans sa plaquette *Kings of Dynasties 0 to XVII* (p. 4). En raison de l'analogie de formation entre ce nom d'Horus et le cartouche solaire du pharaon du sphinx d'Edfou 48875, on pourrait être tenté d'identifier l'hypothétique [cartouche] [cartouche] avec le premier Montouhotep de la XIe dynastie. Mais le style des sphinx d'Edfou permet difficilement de remonter aussi haut. Il paraît donc plus raisonnable de placer le souverain unique, ou les deux souverains, que ces sphinx représentent après la XIIe dynastie, dans la seconde période intermédiaire (XIIIe-XVIIe dynasties). M. Weill a bien voulu me signaler que le Montouhotep du sphinx 48874 pourrait être, en ce cas, identique au roi [cartouche]*-Montouhotep,* déjà connu par la statuette de Karnak numéro 42021 du Musée du Caire[3] et qui, par la construction de son nom solaire, se place à l'extrême fin de cette période, c'est-à-dire dans un voisinage très proche du roi Sânkhniré du sphinx 48875.

---

(1) Cf. Gauthier, *Rois,* II, p. 62, n° 17; Pieper, *Die Könige zwischen dem mittleren und dem neuen Reiche,* p. 15, n° 21; Burchardt-Pieper, *Handbuch,* p. 41, n° 195; Petrie, *A History of Egypt,* 10e édit., vol. I, p. 280, n° 69.

(2) Cf. Petrie, *A History,* 10e édit., vol. I, p. 146.

(3) Voir ci-dessus, page 3, note 4.

* * *

La région d'Edfou nous a fait connaître, d'autre part, ces derniers temps, un certain nombre de roitelets locaux, dont la souveraineté paraît avoir été limitée aux territoires compris entre Thèbes et la première cataracte. Tels, par exemple, les deux rois [cartouche], dont les cartouches solaires étaient respectivement [cartouche][1] et [cartouche][2]. Tels encore les rois [cartouche][3]*-Montouemsaf,* [cartouche][4], et peut-être aussi [cartouche][5].

La caractéristique des cartouches solaires de ces rois est d'être tous formés à l'aide de l'épithète [signe] «*stable*»; de sorte qu'il est légitime d'admettre qu'ils ont pu appartenir à une seule et même famille princière et constituer une dynastie locale. Telle est, en effet, l'hypothèse qui a été proposée par M. R. Weill, dans son grand ouvrage sur *La fin du Moyen Empire égyptien,* p. 509 et suiv., et cet auteur a ajouté que cette dynastie avait été probablement subordonnée à celle qui régnait simultanément à Thèbes, la dynastie mieux connue des Sebekhotep, Sebekemsaf, etc.

Or le *Papyrus royal de Turin* mentionne (col. IX, fragm. 101) un souverain [cartouche][6], *Dd-ḥrw-Rʿ,* dont le nom est évidemment du même type que les précédents; cette similitude de nom nous invite à l'assigner à la même famille que ces derniers et à le considérer, lui aussi, comme un roi du sud de la Haute-Égypte, vassal des souverains thébains de la XIIIe dynastie. Comme, d'autre part, ce roi voisine, sur le papyrus de

---

(1) Gauthier, *Rois,* II, p. 50-51, et Petrie, *A History,* 10e édit., vol. I, p. 231.

(2) Gauthier, *Rois,* II, p. 400, et Petrie, *A History,* 10e édit., vol. I, p. 231.

(3) Gauthier, *Rois,* II, p. 53, n° 56, et Petrie, *A History,* 10e édit., vol. I, p. 231 (où sont distingués deux rois différents, *Ra-zedoui-onkh* et *Ra-zed-onkh Mentu-em-saf*).

(4) Gauthier, *Rois,* II, p. 110, n° 54 (nom douteux).

(5) Gauthier, *Rois,* II, p. 115, n° 68 (nom douteux). Je laisse, à dessein, de côté le roi (?) [hiéroglyphes] (Gauthier, *Rois,* II, p. 119, n° 82), car son existence est très problématique.

(6) Gauthier, *Rois,* II, p. 62, n° 16, et Petrie, *A History,* 10e édit., vol. I, p. 280, n° 68. — Cf. Pieper, *Die Könige zwischen dem mittleren und dem neuen Reiche,* p. 15, n° 20, et Burchardt-Pieper, *Handbuch,* p. 41, n° 194.

Turin, avec le roi (𓇳𓋴𓋹𓈖𓐍 ▒) que j'ai supposé *pouvoir* être le roi *unique* (?) des deux nouveaux sphinx d'Edfou, il ne serait pas autrement étonnant que ce roi Śânkhniré-Montouhotep eût appartenu au groupe des souverains locaux d'Edfou dans la composition du cartouche solaire desquels entre le mot 𓄤.

*
* *

Tous ces renseignements, pour fragmentaires et vagues qu'ils soient, une fois rapprochés les uns des autres, peuvent former le noyau d'un chapitre nouveau dans notre connaissance des innombrables personnages royaux de la période comprise entre la XIIIe et la XVIIe dynastie. Plus nous étudions les monuments de cette époque, plus notre certitude s'accroît qu'elle fut beaucoup plus courte que ne l'avaient pensé les premiers historiens de l'Égypte pharaonique, et plus nous sommes amenés à admettre que le pays était alors morcelé entre plusieurs royaumes, dont l'existence fut simultanée. La découverte des deux nouveaux sphinx d'Edfou vient à point pour donner corps à l'hypothèse d'un royaume du sud (probablement vassal du royaume thébain), qui se serait étendu de Gebelein environ au nord jusqu'à Éléphantine et peut-être plus loin encore vers le sud.

H. Gauthier.

Mai 1931.

RAPPORTO PRELIMINARE DEI LAVORI DELLA MISSIONE PER LO STUDIO DEI MONUMENTI CRISTIANI DELLA NUBIA 1930-1931

PER

UGO MONNERET DE VILLARD.

I nuovi lavori progettati per la sopraelevazione della diga di Aswān, rendevano indispensabile lo studio di tutti i monumenti cristiani, e in generale medioevali, esistenti sulla striscia di territorio nubiano che sarà in avvenire inondata. Praticamente si deve considerare di prendere in esame tutti i monumenti sino alla quota 125 sul mare. Il direttore generale del Service des Antiquités mi ha incaricato di questo lavoro, mettendo a mia disposizione parte dei mezzi : l'Ufficio Missioni Scientifiche in Levante, del Governo italiano li ha genorosamente completati. Solo ostacolo al perfetto svolgimento del lavoro è stata l'insufficenza del personale secondario.

Il programma fissato per questo primo anno di lavoro sul terreno, fu quello di esplorare attentamente la regione dal punto estremo sud di Qaṣr Ibrīm fino a ʿAllāqi a nord : una tratta cioè di circa 125 chilometri lungo il fiume, ma anche quella ove, in Nubia, il terreno pianeggiante più si estende in profondità quindi di più ampia superficie.

Del lavoro compiuto do qui ora una relazione sommaria, sufficiente a notare i punti salienti, riservando più ampi dettagli alla pubblicazione definitiva.

Qaṣr Ibrīm. 1. *Basilica nel qaṣr.* — Si è approfittato della permanenza in luogo per compiere un rilievo planimetrico esatto della Basilica al centro

del qaṣr, per quanto il monumento fosse al di sopra della zona inondata, essendo finora a disposizione degli studiosi solo la pianta data dal Somers Clarke [1], scorretta. Un errore notevole sta nel fatto che il Somers Clarke ha disegnato l'abside come semicircolare, mentre esso è a semicircolo oltrepassato, come bene aveva visto il Lepsius prima di lui.

Un esame generale delle case contenute nell'interno del qaṣr ha dato, dal punto di vista del periodo storico di cui ci occupiamo, risultato completamente negativo : esse sono tutte dell'epoca dell'occupazione turca. Solo pochi frammenti delle colonne provenienti dalla Basilica vi si trovano impiegati.

Un capitello che certamente deve provenire dalla Basilica, fu rinvenuto nel sepolcro conosciuto col nome di Šeīḫ ʿAlī, a circa un chilometro a sud-est del qaṣr, sulla montagna.

2. *Chiesa a cupola.* — Una chiesa a cupola sorge in riva al fiume, a un chilometro a nord-est del qaṣr : il rilievo dato dal Somers Clarke è completamente errato : fu rifatto, e furono copiati i graffiti che si trovano all'interno dell'edificio. Essi sono notevoli perchè ricordano dei preti e forse un vescovo di una località di nome ⲙⲉⲣⲕⲏ per altre fonti ignote.

3. *Necropoli settentrionale.* — Un cimitero cristiano si trova nel breve terreno pianeggiante allo sbocco del ḫōr immediatamente a nord del promontorio di Qaṣr Ibrīm. Esso è composto di una ventina di mausolei a cupola portata da quattro pilastri a L. e raccordata grossolanamente a mezzo di raccordi di tipo siriaco multipli, trasformando il primo il quadrato in ottagono, il secondo in un poligono di sedici lati, e così via, sino ad arrivare alla chiusura della copertura. Le aperture fra i pilastri sono alcune volte ad arco, altre con struttura a mitria, altre volte con un architrave costituito da un mattone di dimensioni doppie delle usuali. I mausolei poggiano su un basamento in mattoni, che forma la copertura della camera sepolcrale, costituita da una solita vôlta. Un solo mausoleo fa eccezzione al tipo comune : esso è rettangolare, e mentre la parte centrale doveva essere coperta da una cupola, oggi scomparsa, le due estreme

[1] *Christian Antiquities,* plate XX, fig. 1.

avevano delle coperture costituite da tronchi di vôlta a botte : un tipo cioè che noi troviamo largamente diffuso nelle tombe proto-islamiche di Aswān [1].

4. *Mausoleo sulla collina.* — Sulla collina ad est di Qaṣr Ibrīm, non molto lontano dallo Šeīḫ ʿAlī, si trova un mausoleo cristiano, quadrato, del tipo indicato per la necropoli settentrionale. È in ottimo stato di conservazione, rovinato solo in un angolo, e permette quindi lo studio completo del tipo di costruzione.

5. *Necropoli meridionale.* — Nella pianura posta allo sbocco del ḫōr a sud del promontorio di Qaṣr Ibrīm, si stende un grande cimitero cristiano. Vi si trovano parecchie tombe semplici a vôlta e dei mausolei di due tipi :

a) Tipo di edicola quadrata, con pilastri a L e vôlta a raccordi già indicati per la necropoli settentrionale. Uno solo fa eccezione, il più accuratamente costruito fra tutti : in esso la cupola è emisferica portata su raccordi a pennacchi. Questo mausoleo differisce dagli altri anche per la struttura della camera sepolcrale che è costituita da una vôlta tagliata nella roccia, accessibile da un pozzetto esso pure intagliato nella roccia, chiudibile con una lastra orizzontale : tipo di camera sepolcrale caratteristica dell'epoca tolomaico-romana. Queste ed altre considerazioni mi fanno ritenere essere questo il più antico mausoleo della necropoli, probabilmente del vi° secolo.

b) Tipo a soprastruttura cruciforme. Sopra la camera sepolcrale è costruita una soprastruttura massiccia, costituita da un pilastro quadrato dal quale si dipartono quattro massicci disposti a braccia di croce. Oggi gli angoli di questi massicci sono erosi, si che non si può stabilire con esattezza se in origine essi erano a dorso d'asino o a spigoli vivi. Sul pilastro centrale si eleva una piccola struttura cilindrica di cui la parete è curva. La forma di queste soprastrutture è peculiare alla località.

[1] U. Monneret de Villard, *La necropoli musulmana di Aswān,* Le Caire, 1930, *passim.*

Fra i detriti di uno di questi mausolei fu trovata una iscrizione copta su lastra di gres di o m. 27 × o m. 33 :

ϯϩⲁⲡ̅ⲣⲙⲙⲉⲉⲩⲉⲙ
ⲡⲙⲁⲕⲁⲣⲓⲟⲥ ⲥⲧⲉ
ⲫⲁⲛⲟⲥ ⲡⲉϩⲟⲟⲩ
ⲛ̅ⲧⲁϥⲙⲧⲟⲛ ⲙ̅
ⲙⲟϥⲛ̅ϩⲏⲧϥⲡⲉ
ⲥⲟⲩ ⲙⲛ̅ⲧⲁϥⲧⲉ ⲙ̅
ⲡⲁⲣⲙϩⲁⲧϩ ⲛ̅ⲟⲩ
ⲉⲓⲣⲏⲛⲏ ϩⲁⲙⲏⲛ ☩

Inoltre un frammento di iscrizione, pure copta :

. . . .
ϣⲟⲙⲛⲓ
ⲡⲉⲡϩ ⲛⲟⲩⲉⲓ
ⲣⲏⲛⲏ ⲁⲙⲏⲛ
ⲉⲡⲉⲓⲫ ⲓ̅ⲅ̅

ʿAnība. 1. *Chiesa in regione Sinēsra.* — Presso il Naga Sinēsra, nel-l'hūd al-Birbā, ho trovato una piccola chiesa di circa 8 m. 60 × 13 metri, con edifici secondari addossati a nord e ad ovest, e traccie di affreschi. Essa è completamente interrata, e mancando di personale specializzato per lo scavo, data la presenza delle pitture, ho rimandato questo ad una prossima campagna. La chiesa è di tipo tardivo, da quanto si può oggi intravvedere : abside semicircolare senza corridoio posteriore, matronei e scala d'accesso nell'angolo nord-ovest [1].

2. *Tomba di Pennet.* — La regione di ʿAnība non contiene nessun altro monumento recante traccie di cristianesimo, se non la tomba di Pennet che conserva una iscrizione nubiana edita dal Lepsius e tradotta dal Griffith. Ho controllata la trascrizione dell'iscrizione, ed ho rilevata una pianta esatta della tomba, che finora non era stata pubblicata.

[1] E notevole ricordare che gli indigeni chiamano questa rovina col nome di Karanōg.

Ibrīm. *Tombe di el-Leisia.* — Nel distretto di Ibrīm non ho trovato altre traccie di cristianesimo se non alcune croci scolpite profondamente nella spalla sud della più grande delle tombe di el-Leisia. Dei fori per inserzione di teste di travi dimostrano che delle costruzioni a terrazzo erano state addossate alla parete rocciosa nella quale sono intagliate le tombe.

Karanōg (ʿAfīa). — Nel complesso di Karanōg furono rilevati molti dettagli architettonici sfuggiti ai precedenti editori. Fu studiata attentamente e in modo speciale la così detta «Casa n° 9», che si rivela essere stata una piccola chiesa d'epoca tarda.

Naga Sakūrāb (Qatta). — Presso il Naga Sakūrāb, in una località chiamata Āgargīā, sorgono otto mausolei a cupola del tipo di quelli già studiati presso Qaṣr Ibrīm. Tre sono quasi completamente rovinati, due hanno perduta la cupola, uno manca del cupolino terminale, ma due sono in perfetto stato di conservazione. La loro costruzione è piuttosto grossolana ed irregolare, ma essi documentano bene la diffusione del tipo. Erano accuratamente intonacati, dapprima con limo del Nilo e poi con un sottile strato a colorazione giallo-rossastra.

Šeiḫ Dāūd (Tūmās). — L'esistenza di questo monumento era stata accennata da parecchi studiosi, ma nessuno ne aveva date indicazioni dettagliate. Fu quindi preso in esame accuratamente, per quanto si trovi oltre alla quota stabilita, onde rilevarne le caratteristiche generali. Esso è un grande recinto fortificato, chiuso da un muro costruito con pietrame a secco, della larghezza di 2 m. 70. La forma generale del recinto doveva essere stata quella di un trapezio : i due lati ovest e sud sono completamente scomparsi. Esso sorge su un promontorio roccioso, strapiombante a meridione e solo facilmente accessibile a nord. Quivi si trova, a circa la metà del lato, la sola porta d'accesso, aperta in una torre sporgente ed avente la caratteristica fondamentale di tutte le porte delle fortezze nubiane medioevali di presentare un accesso ad angolo (Faras, Sabagura, ecc.). L'arco esterno della porta è accuratamente costruito in pietra ben lavorata, con qualche sagomatura semplice all'imposta dell'arco : esso dà accesso ad una camera quadrata, dalla quale si entra, ad arco di 90°, nell'interno del recinto passando sotto un arco in mattoni crudi di una

caratteristica costruzione ad anelli concentrici. Nel mezzo del recinto è ancora riconoscibile una grande platea quasi quadrata, di circa 17 metri di lato, sulla quale doveva probabilmente sorgere l'edificio principale : tutto il resto è un ammasso oggi inestricabile di pietrame, nel quale si riconoscono solo alcune camere adossate al lato orientale, delle piccole cisterne intagliate nella roccia. I frammenti di ceramica ivi raccolti sono molto interessanti ed indicherebbero l'interesse di scavare tutta la località.

La posizione geografica della fortezza è molto importante; essa si trova al punto ove la strada carovaniera da Ḫārgah, passando per l'oasi di Dungul, sbocca nella valle del Nilo. Punto quindi strategico e commerciale di sommo interesse.

Derr. 1. *Tempio.* — Nel tempio di Derr furono accuratamente studiate tutte le traccie delle trasformazioni che i cristiani fecero subire alla costruzione faraonica : si è così potuto accertare la posizione dell'abside della chiesa che sorgeva nella sala ipostila.

2. *Tombe.* — Parecchie tombe d'epoca tolomaico-romana, intagliate nella roccia, furono utilizzate in epoca cristiana : una di queste reca l'iscrizione primitivamente edita dal Burckhardt e poi più volte riprodotta[1], di cui la lettura va così rettificata :

⳩ ⲒⲤ ⲬⲨ ⲠⲞⲎⲐⲎ ⲤⲞⲚ
ⲦⲰⲚ ⲦⲞⲨⲖ ⲤⲞⲨ
ⲁ[ⲛ]ⲧⲟⲛ[ⲓ]ⲟⲩ

Le lettere fra parentesi quadre sono oggi scomparse.

Āmada. — Al tempio di Āmada, completamente edito, mi sono accontentato di controllare le edizione dei graffiti e delle iscrizioni cristiane, e di rilevare una pianta ed una sezione esatta, che ancora non esistevano.

Ed-dōma (el-Mālki). — Nella località di ed-Dōma, non molto lontano dal cimitero 155 scavato da Emery, ho trovata una piccola basilica cristiana, di cui la planimetria descrive un quadrato di circa 11 metri di lato. Essa si compone di una navata centrale terminata da un'abside semicircolare, e da due navatelle, terminate ognuna da una sagrestia, separate dalla navata centrale da due pilastri rettangolari per ogni lato. Essa fu scavata completamente. La costruzione è piuttosto grossolana, in pietrame nella parte inferiore e in mattoni crudi (di o m. 34 × o m. 18 × o m. 10) nella superiore. La chiesa era completamente coperta da vôlte a botte : gli archi sono costruiti «par tranches».

[1] Lefebvre, *Inscr. chrét.*, n° 630.

Naga ʿAbdalla (al-Mālki). — Nella località di Naga ʿAbdalla, nella parte appartenente a al-Mālki[1], e presso il cimitero n° 154 scavato da Emery, fu scoperta una piccola città medioevale assai interessante. Essa era aperta, non presentando cioè traccia di recinto murario; è completamente interrata e dovrà essere scavata, trovandosi proprio al bordo del fiume. Le case conservano in tutto o in parte le loro vôlte : si delinea un sistema di strade tagliantesi ad angolo retto, e molte caratteristiche dimostrano l'interesse della località. In questa prima campagna mi sono accontentato di compiere due scavi, una casa e la chiesa.

a) *Casa.* — La casa è composta di quattro locali disposti in modo da formare un rettangolo, tre occupati da camere, uno da un passaggio e dalla scala. La costruzione è completamente in mattoni crudi, eccezionalmente di o m. 35 × o m. 18 × o m. 07, ma normalmente di o m. 32 × o m. 16 × o m. 07. Le coperture sono tutte in vôlte a botte : la vôlta su cui si appoggia la scala è ad anelli. La casa dimostra quattro periodi successivi di occupazione, testificati da quattro pavimenti sovrapporti : fra il più basso e il secondo vi sono o m. 45, fra questo e il susseguente o m. 50, e infine la distanza al più recente è di o m. 70. Un rialzo complessivo del suolo di 1 m. 65 : il che ha portato che alcuni accessi furono chiusi, in altri le soglie sono state successivamente rialzate. La prima rampa di scala e il primitivo accesso alla casa divennero inutilizzabili, si che una nuova porta fu aperta presso la scala.

[1] La frontiera fra al-Mālki e Wādī el-ʿAṛab passa proprio nel mezzo del villaggio di Naga ʿAbdalla : erra quindi Emery, in *Annales du Service*, XXX, p. 121, ponendo il cimitero n° 154 in territorio di Wādī el-ʿArab.

Nell'interno della casa fu trovato un frammento di sottile lastra di gres scolpita a fioroni e riquadri : è l'unico esempio in Nubia di una decorazione scultoria in edifici civili.

b) *Chiesa.* — Al nord del gruppo di abitazioni sorgeva una chiesa che ho completamente scavata. Essa è orientata a 125° sud-est. Tutta la parte occidentale è scomparsa : non rimane se non la parte absidale. Questa è composta di un abside semicircolare dove l'arco trionfale è marcato da due parallelepipedi in pietra accuratamente squadrati, che probabilmente portavano due colonne; da due sagrestie che fiancheggiano l'abside, e da un corridoio dietro questo che le collega. La scoperta la più importante è stata quella di tutto un sistema di transenne in gres rosso, scolpite a croci, riquadri, fioroni e motivi animali, che formavano il recinto intorno all'altare; fu trovata in posto la base di una delle colonnine reggenti le transenne nella parte anteriore all'abside, e un incastro per l'attacco di queste con una delle basi di colonna dell'arco trionfale; si che tutto il tracciato planimetrico può essere identificato con relativa esattezza. Debbo notare che in tutta la Nubia non vi è altro esempio di una simile decorazione scultoria : e che anche in Egitto non la troviamo se non nelle costruzioni imperiali bizantine di San Mena : è questo un buon argomento in più per il diretto influsso bizantino in Nubia.

Furono trovati inoltre dei capitelli di pilastro scolpiti a tondi e croci, dei grandi rosoni a otto foglie decorativi e frammenti minori di sculture.

Nella costruzione della chiesa inoltre è stato fatto un largo impiego di mattoni cotti delle dimensioni o m. 31 × o m. 14 × o m. o5 1/2 e o m. 31 × o m. 15 1/2 × o m. o6 : si osserva infine che tutte le aperture hanno delle spalle in pietra. Tutto ciò contribuisce a rendere il monumento eccezionalmente importante.

Es-Sebūʿa. — La chiesa di es-Sebūʿa è sufficentemente nota attraverso la pubblicazione del Gauthier : ma se ne è dovuta rifare la planimetria, che nell'edizione suddetta è scorretta.

El-Magīrāb (al-Maḍīq). — Un gruppo di rovine esistenti nella località, è indicato dal Weigall come quelle di una chiesa copta, e come tali sono anche segnate nella carta del Survey 1 : 50.000, Seyala, XXXVI-VIII S.E. Ho studiato e rilevato attentamente tali rovine : esse potranno esser stato tutto quello che si vuole, ma non certamente una chiesa copta.

Šeīma Amalika (al-Maḍīq). — Le rovine di Šeīma Amalika sono costituite da due costruzioni isolate, separate da una avallatura dell'altipiano : l'una è una chiesa, l'altra un edificio di ignota destinazione.

a) *Chiesa.* — È del tipo a cupola centrale, abside rettangolare fiancheggiata da due sagrestie comunicanti per mezzo di un corridoio dietro l'abside, e con due locali ai due angoli della fronte occidentale. La costruzione è tutta in pietrame : alcune pietre sono assai grandi e una raggiunge anche le dimensioni di 1 m. 50 × o m. 85 × o m. 70. La parte superiore dell'edificio, sopra 3 m. 50 circa, è in mattoni crudi. Gli archi sono generalmente in mattoni crudi disposti radialmente, con copertina in mattoni di piatto : solo alcuni piccoli archi sono costruiti «par tranches». La cupola è impostata su trombe coniche piuttosto acuminate. In molti punti della muratura il pietrame è disposto a spina pesce. Le navatelle e le sagrestie erano coperte con vôlte a botte : l'abside pure aveva una vôlta a botte scema.

b) *Edifizio meridionale.* — A sud della chiesa sorge, come ho detto, un edifizio isolato di ignota destinazione : se fosse stato un piccolo monastero, male si spiegherebbe il suo isolamento dalla chiesa. Esso è costituito da una serie di locali rettangolari divisi da muricciolì trasversali. Tutta la costruzione è in pietrame, e manca qualsiasi traccia di piano superiore. È notevole osservare che una porta è coperta da architrave sormontato da un arco di scarico vuoto. Forse in tale lunetta era posto qualche elemento decorativo, oggi scomparso.

Naga eš-Šeīma (Seyāla). — Anche le rovine di Naga eš-Šeīma sono costituite da due edifici, ad una sessantina di metri l'uno dall'altro, separati da una piccola avvallatura del pianoro sul quale sorgono.

a) *Edifizio meridionale.* — Esso è in forma di un rettangolo molto allungato, diviso in tre navate quasi della stessa larghezza (circa 2 m. 50) da

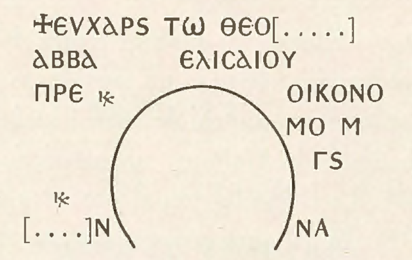
due serie di pilastri sopportanti delle arcate. La costruzione è in pietrame, ma con questo fu largamente usato il mattone crudo. Gli archi sono in mattoni crudi disposti radialmente, con copertina di mattoni di piatto, fra le rovine si trovano molti mattoni cotti di 0 m. 28 × 0 m. 14 × 0 m. 03, e di 0 m. 26 × 0 m. 15 × 0. m. 02; inoltre molti pezzi di pietra accuratamente lavorata. Le porte dell'edifizio si trovano all'estremità del lato occidentale, come è di regola nelle chiese, ma dubito che tale sia stata la nostra costruzione.

b) *Monastero.* — A circa 60 metri a nord-ovest del primo edifizio, sorgono le rovine di un monastero. Esso è costituito da un recinto di circa metri 60 × 20 : sono abbastanza bene conservati i lati sud e ovest, è quasi scomparso il lato settentrionale; e poche traccie abbiamo dell'orientale costruito sulla roccia strapiombante sul fiume. Abbastanza bene conservata è la chiesa, oggi completamente insabbiata ma che merita uno scavo accurato, in quanto le parti che si possono analizzare presentano una struttura curiosa. È questa la parte absidale. Essa è costituita da una conca semicircolare in un massiccio rettangolare, ed è fiancheggiata da due sagrestie unite dal solito corridoio dietro l'abside. Il fondo dell'abside, cosa notevole, è tangente alla linea del corridoio, sì che si deve pensare che l'abside era aperta al suo fondo con una arcata che immetteva nel mezzo del corridoio stesso. Questa struttura, unica nella regione del Nilo, offre qualche analogia con altre che si riscontrano in Siria e in occidente, e merita uno studio accurato.

Poche traccie abbiamo degli altri edifizi che sorgono nel recinto monastico.

Naga eš-Šeiḫ Šaraf (Maharraqa). — È uno dei soliti piccoli santuari musulmani costituito da una moschea di esigue dimensioni alla quale è adossato un mausoleo quadrato coperto da cupola. Esso mausoleo è assai recente, ma è per noi assai notevole perchè tutto con pietre lavorate e decorate tolte dalle non lontane rovine di Iḫmindi. I motivi decorativi sono sulle testate di conci d'archi, come ho trovato a Qaṣr Ibrīm e come si vedeva a Philæ, anche lo stile è analogo a quello delle sculture di questi due monumenti. Due di questi conci d'arco sono notevoli perchè portano

anche delle iscrizioni. Una ricorda Abbas Eliseo prete e grande economo e forse sua moglie Anna :



Nel mezzo della iscrizione stava una decorazione completamente abrasa.

La seconda iscrizione è disposta in quattro linee poste a formare un quadrato : essa ricorda ⲡⲉⲧⲣⲟⲥ, e mi riserbo di pubblicarla in seguito.

Due altri conci portano dei monogrammi.

Iḫmindi (Qūrta). — La grande città fortificata di Ikmindi è forse il complesso architettonico più interessante e pittoresco della bassa Nubia. Essa si svolge su un pianoro delimitato per due lati (ovest e sud) da un khor, per il terzo da una ripida scarpata di roccia che precipita al Nilo, e solo accessibile comodamente a nord dove esso si riattacca alla grande distesa deserta. La città è delimitata su tre lati da una robusta muraglia (da 3 a 4 metri di spessore) con torri quadrate esterne ogni trenta metri circa e due porte a mezzo dei latti settentrionale e meridionale aperte a baionetta entro due grandi torri. Il lato orientale del recinto all'orlo della scarpa rocciosa precipitante al Nilo, era difeso solo da una meno notevole muraglia, della quale rimangono poche traccie, e nella quale era aperta una pusterla che permetteva di scendere comodamente sino al fiume. Le due muraglie nord e sud si protendono anche sulla scarpa rocciosa, sino al fiume. Organizzazione quindi difensiva di primissimo ordine. Nell'interno del recinto rimangono ancora molte rovine di costruzioni, ma un quartiere, quello a sud-ovest, è ben conservato : le case hanno ancora le loro vôlte terrene, le scale ed alcune anche conservano il primo piano. Tutti i locali sono coperti da vôlte a botte, ed è notevole osservare che parecchie

di queste sono fiancheggiate da voltine secondo un tipo che ho lungamente studiato al monastero di San Simeone presso Aswān[1].

Due chiese sorgevano, l'una dentro e l'altra fuori della città.

a) *Chiesa centrale.* — Essa sorge quasi al centro del recinto fortificato. Ha un'abside semicircolare incastrato in un precedente abside trapezoidale, fiancheggiata da due camere, di cui la meridionale, contiene ancora, spezzata, la vasca battesimale. L'altare, un massiccio di 0 m. 60 × 0 m. 85, è ancora in posto. La chiesa doveva essere a tre navate divise da colonnati portanti degli archi dai quali provengono, secondo una indicazione raccolta in luogo, i conci che hanno servito alla costruzione dello Šeiḫ Šaraf. Gli ingressi sono due, alle estremità occidentali delle navatelle. La chiesa sorge su un ripiano roccioso, artificialmente spianato : in questo, sotto l'abside, è stata intagliata una tomba, secondo una disposizione che si osserva anche ad ad-Dendan.

b) *Chiesa meridionale.* — Sorge a sud della città, a circa 30 metri fuori della porta meridionale. È del solito tipo ad abside semicircolare, fiancheggiata da due sagrestie comunicanti per mezzo di un corridoio dietro l'abside.

Nella città è notevole osservare che esiste ancora abbastanza bene conservata una lunga via che si diparte dalla porta meridionale e risale verso nord fin quasi alla chiesa centrale e nella quale sboccano, ad angolo retto, delle strette vie secondarie. Tanto queste quanto la strada principale sono completamente coperte da vôlte, con una struttura quindi non solo molto pittoresca ma anche molto caratteristica che non si riscontra mai in Egitto ma che invece è caratteristica della Siria e della Mesopotamia.

U. Monneret de Villard.

[1] U. Monneret de Villard, *Il monastero di S. Simeone presso Aswān*, vol. I, *Descrizione archeologica*, Milano, 1927, p. 125-126.

RAPPORT SUR LES FOUILLES

DE LA

« SOCIETÀ ITALIANA

PER LA RICERCA DEI PAPIRI GRECI E LATINI »

À OXYRHYNCHOS ET À TEBTYNIS (1928-1930)

PAR

M. EV. BRECCIA.

Alexandrie, le 28 février 1931.

Monsieur le Directeur général du Service des Antiquités,

Nous venons de recevoir l'autorisation de déplacer, à Bahnasa, la tombe du Cheikh Aly Gammam.

La saison étant déjà assez avancée et comme la construction de la nouvelle sépulture demandera du temps, je vous ai proposé de la faire préparer dès à présent tout en renvoyant au mois d'octobre le transfert des restes du Cheikh, ce qui nous permettra d'achever l'exploration du petit *kôm* avant la fin de décembre de l'année en cours. Après quoi, je pense qu'il sera toujours indispensable de faire surveiller de près les travaux d'extraction du *sebakh* et des autres matériaux, car une mission se vouant à la recherche méthodique des papyrus risquerait d'obtenir des résultats nuls ou presque nuls, à moins d'une chance improbable et inouïe. Sans attendre l'achèvement de cette petite fouille supplémentaire, je vous soumets les renseignements ci-dessous.

Comme il fallait s'y attendre, les *kiman* de Bahnasa ont été trouvés presque épuisés. Jusqu'à la fin du siècle dernier, la zone occupée par l'ancienne Oxyrhynchos était envahie par un grand nombre de plates collines noirâtres, adossées les unes aux autres, collines qui s'étaient formées par l'accumulation d'immondices et de détritus.

Les fouilles que MM. Grenfell et Hunt y ont pratiquées depuis 1897 ont démontré que la couche de détritus et de *sebakh* recouvrait rarement des maisons. Lorsque celles-ci existaient, elles étaient réduites aux parties basses des parois du rez-de-chaussée. Plus rarement encore, ces ruines de maisons renfermaient des papyrus utilisables. S'il y en avait, ils étaient en petits fragments décomposés par l'humidité. Par contre, la quantité de papyrus recueillie dans certaines couches de détritus a été très importante. On peut dire qu'elle est supérieure à toutes les trouvailles de ce genre, soit le long de la Vallée du Nil, soit au Fayoum. Grenfell et Hunt ont poursuivi méthodiquement, en six campagnes jusqu'à 1906-1907, l'exploration du vaste champ de ruines, ayant pour but presque exclusif la découverte des papyrus.

La *Società Italiana per la Ricerca dei Papiri Greci e Latini*, qui s'est constituée à Florence en 1908, estima que c'était un devoir scientifique de reprendre les fouilles dans un endroit qui s'était révélé si riche et qui, par conséquent, gardait encore, certes, quelque chose à glaner, tout en réservant, peut-être, d'agréables surprises. C'est ainsi qu'ayant obtenu l'autorisation prévue par le règlement, ladite Société délégua en 1909-1910 feu le prof. Ermenegildo Pistelli pour explorer, encore une fois, les terrains de Bahnasa. Les espérances du regretté savant étaient, naturellement, modestes. Son esprit de sacrifice fût récompensé par des trouvailles qui ne sont pas sans importance.

Le prof. Pistelli fouilla à Bahnasa pendant trois hivers avant la Grande Guerre.

Le produit de ces découvertes représente une partie considérable des volumes publiés par la Société Italienne de Florence.

En 1921, du 11 février au 10 avril, le prof. Flinders Petrie a fouillé à Oxyrhynchos, dans le but de découvrir quelques vestiges de la ville pharaonique. Ce but ne fut pas atteint, mais le prof. Petrie a pu étudier de près les ruines de l'ancien théâtre, ainsi qu'une série de tombes romaines et coptes [1].

[1] Voir PETRIE, *Tombs of the Courtiers and Oxyrhynchos* (London, 1925, *British School of Archaeology in Egypt*).

En outre, il acheta sur place un certain nombre de papyrus et en découvrit lui-même une certaine quantité.

Jugeant que les *kiman* de Bahnasa n'étaient pas encore tout à fait épuisés, le Sénateur Vitelli, en 1927, me pria d'assumer la tâche de reprendre, encore une fois, les recherches dans ladite localité.

Ayant obtenu votre approbation à ce projet, et après accord intervenu avec la Municipalité d'Alexandrie, j'ai accepté par devoir envers la science cette tâche, qui se présentait bien ingrate. Je l'ai acceptée d'autant plus volontiers que vous avez consenti à réserver pour le Musée Gréco-Romain tous les monuments, en dehors des papyrus, qu'on pourrait découvrir en cours des travaux.

La première campagne dura du 26 décembre 1927 au 12 mars 1928. Comme je vous l'ai annoncé en son temps, elle n'a pas été infructueuse.

Si nous n'avons rencontré aucun lot considérable, pas même un rouleau, mais seulement des pièces de modestes dimensions, plus ou moins incomplètes, nous avons toutefois sauvé environ quatre-vingts documents, ainsi que plusieurs fragments littéraires.

Le Musée Gréco-Romain a pu s'enrichir d'un buste funéraire en calcaire tout à fait pareil à la statue acéphale découverte par Flinders Petrie (voir *Tombs of the Courtiers and Oxyrhynchos*, pl. XLVI, 2), ainsi que d'un certain nombre de restes architecturaux en calcaire, assez remarquables.

Dans le but de rechercher et, éventuellement, choisir pour y fouiller, un *kôm* moins travaillé que les ruines de Bahnasa, pendant l'hiver de 1929 j'ai transféré le chantier à Tebtynis, un des rares endroits du Fayoum qui soit relativement assez bien conservé; je l'avais obtenu en concession déjà avant 1914 et l'aurais fouillé pour le compte du Musée Gréco-Romain, après avoir achevé Batn-Hérit, si la Grande Guerre n'était survenue.

Les résultats obtenus en 1929 m'ont poussé à vous prier de transférer la concession de Tebtynis à la Mission archéologique italienne, dirigée par mon ami le prof. Carlo Anti.

En effet, j'ai pu me rendre compte qu'une partie assez étendue des ruines de la ville est encore sous le *sebakh* et le sable, dans l'état même où nous l'a léguée l'antiquité après le dernier abandon. Il fallait, par

conséquent, que le programme définitif des travaux pût être établi sur les bases suivantes :

1. Avoir la certitude de disposer de crédits assez considérables pendant un certain nombre d'années;

2. Ne pas avoir pour préoccupation principale, sinon exclusive, la découverte de papyrus;

3. Disposer d'une ligne Decauville pour pouvoir décharger loin dans le désert la terre de remblai;

4. Compter sur la collaboration d'un architecte-topographe-dessinateur;

5. Ne pas avoir d'autres travaux en cours en même temps et dans d'autres endroits.

Toutes conditions sur lesquelles je ne pouvais compter.

Il est notoire que MM. Grenfell et Hunt ont découvert la plus grande partie des papyrus provenant de Tebtynis dans l'immense cimetière de crocodiles momifiés qui s'étend dans le désert, au Sud de la ville.

Ces papyrus avaient été employés soit pour envelopper les corps des crocodiles, soit pour leur boucher le gosier ou d'autres cavités. Mais les momies renfermant des papyrus n'étaient que dans la proportion de 2 o/o. Malgré l'énorme masse de crocodiles que les deux savants anglais ont déterrés, la nécropole n'est pas encore épuisée. Nous avons examiné une vingtaine de crocodiles de grandes dimensions et quelques centaines de modestes ou de petites dimensions. Malheureusement, le résultat a été tout à fait négatif en ce qui concerne les papyrus.

En même temps, nous avons attaqué le *kôm* du côté Ouest et Sud-Ouest, procédant de l'extérieur vers l'intérieur, de façon à pouvoir déverser le remblai, autant que possible, loin de toute construction.

Du côté Ouest, malgré l'épaisse couche de sable accumulée par le vent, nous n'avons pas tardé à rencontrer des couches de détritus ainsi que des murs en briques crues, entre autres un four pour la cuisson des poteries ordinaires, qui gisent en grand nombre dans le terrain environnant.

L'*afch* s'est présenté en couches assez minces et les fragments de papyrus qu'il renfermait étaient tous très petits et presque inutilisables.

Du côté Sud-Ouest, le sable était moins épais et nous avons déblayé

quelques chambres faisant partie d'une construction assez solide, d'âge probablement ptolémaïque; mais ici, également, la chance ne nous a pas favorisés et nous n'avons recueilli que quelques rares fragments de papyrus.

Un peu moins décevante a été l'exploration d'un groupe de maisons vers l'intérieur du quartier occidental. Aucune de ces maisons ne recélait le lot que nous avions souhaité, mais nous avons recueilli, quand même, quelques pièces utilisables.

Dans une chambre souterraine voûtée d'une desdites maisons, nous avons trouvé, en bon nombre, des moules en terre cuite pour la fonte des monnaies de l'Empereur Constance II, ce qui indiquerait que la maison était encore habitée vers le milieu du IVe siècle de notre ère.

Quelques figurines en terre cuite, des lampes, des monnaies en bronze, quelques ustensiles et autres petites antiquités ne nous ont pas suffisamment dédommagés d'un travail assez long et pénible.

Je signalerai aussi deux ou trois pièces de décoration architectonique, ainsi qu'un intéressant chapiteau de style barbare, à cloche vaguement corinthienne, dont la moitié inférieure est décorée d'entrelacs et de rosettes, tandis que la moitié supérieure est formée par quatre corps d'un même lion monstrueux, dont les têtes soutiennent les quatre angles de l'abaque. Ce chapiteau doit provenir du *kôm*, mais il gisait près de la porte d'entrée d'une maison appartenant au Cheikh de l'Ezba.

Vers la fin de décembre 1929, nous sommes retournés à Bahnasa et y avons travaillé jusqu'en avril 1930.

Il est bien naturel que les chances de trouver des papyrus dans cette localité diminuent chaque jour davantage. Ne pouvant pas entamer la petite colline au sommet de laquelle se trouve le tombeau très délabré du Cheikh Aly Gammam, et en attendant l'autorisation de transférer cette tombe ailleurs, nous nous sommes résignés à explorer certaines zones des ruines placées au Nord de la ville ancienne, zones que Grenfell et Hunt avaient jugées, avec raison, pauvres en papyrus et généralement de formation tardive.

En effet, malgré notre patient effort, que les déceptions quotidiennes ne parvenaient pas à décourager, les résultats ont été très modestes.

La quantité de débris inutilisables a été assez grande, mais peu nombreux sont les fragments que l'on pourra utilement étudier et publier.

Toutefois, quelques-uns de ces fragments semblent avoir appartenu non à des documents, mais à des textes littéraires.

Heureusement notre patience et notre persévérance furent récompensées par la découverte de nombreuses pièces de décoration architectonique : chapiteaux, frises, corniches, dalles sculptées.

Ces restes d'architecture n'ont pas été trouvés à leur place d'origine. Ils peuvent être raccordés par petits groupes qui, souvent, ne donnent pas une idée suffisante de l'ensemble dont ils ont fait partie; ils offrent cependant un réel intérêt en raison de la riche variété de leurs motifs et de leur origine certaine. Le plus grand nombre d'entre eux doit être assigné à l'époque chrétienne. A cette époque, Oxyrhynchos comptait une dizaine d'églises et un plus grand nombre encore d'oratoires et de couvents.

Ces pièces ayant été taillées dans un calcaire très friable et qui a absorbé du salpêtre, nous avons dû les soumettre à des lavages prolongés et les enduire ensuite d'une solution d'huile de lin et de térébenthine.

Je suis en train d'en faire le triage et de les grouper de façon à pouvoir les exposer dans une salle spéciale du Musée d'Alexandrie, qui sera digne d'attention et qui pourra être étudiée avec profit.

Veuillez agréer, etc.....

Ev. Breccia.

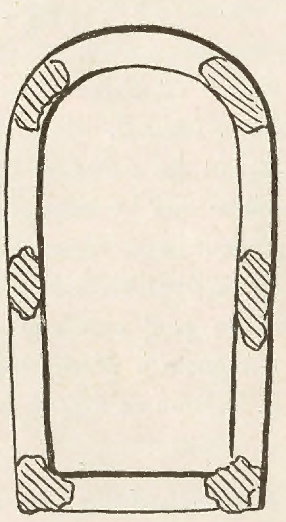
L'EX-VOTO
À NÉMÉSIS DU DUPLICAIRE FLAVIS

PAR

M. PAUL PERDRIZET
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

(avec 1 planche).

Le fragment de faïence bleue dont je voudrais entretenir les lecteurs de ces *Annales* se trouvait, au début de l'hiver 1928-1929, chez M. Nahman, au Caire. Je l'avais signalé à M. Lacau, qui en fit l'acquisition pour le Musée Égyptien. L'objet se trouve aujourd'hui, sous le numéro d'inventaire 52467, dans la salle 39 du premier étage, avec les faïences bleues ou vertes de la période gréco-romaine décrites par M. de Bissing, dans son catalogue, déjà ancien, des faïences du Musée Égyptien, *Catalogue général des Antiquités égyptiennes du Musée du Caire, Fayencegefässe* (1902).


Fig. 1.

I

Ce fragment, dont la provenance ne m'est pas connue, est tout ce qui reste d'un ex-voto assez grand, qui devait consister en une figure de bête carnassière accroupie sur un socle assez haut. Ne subsistent plus que le socle et, sur la face supérieure de celui-ci, les pattes de la bête. Les croquis ci-contre montrent la coupe du socle, à la base dans le sens horizontal (fig. 1), et en largeur dans le sens vertical (fig. 2). Il est creux, à parois minces, et mesure 70 mill. de haut, 100 de large et 200 de long. La dédicace, qui se trouve sur la face antérieure, est en relief, ainsi que

son cadre et les interlignes. La forme de l'*alpha* ᴧ est particulièrement caractéristique. Date approximative : vers 200 de notre ère.

Φλαούις δουπλι(κάρις) ἀνέθηκεν ἐπ' ἀγαθῷ.

Φλαούις n'est pas une faute, il n'y a pas à le changer en *Φλαούι(ο)ς* ni à restituer *δουπλι(κάριος)* : « schon früh treten Nominative auf *-ις* und *-ιν* statt *-ιος* und *-ιον* auf, breiten sich in der Kaiserzeit stark aus, auch über die Namen : Ἀμμωνάριν = Ἀμμωνάριον, Λούκις = Λούκιος usw. » (Schubart, *Einführung*, p. 194).

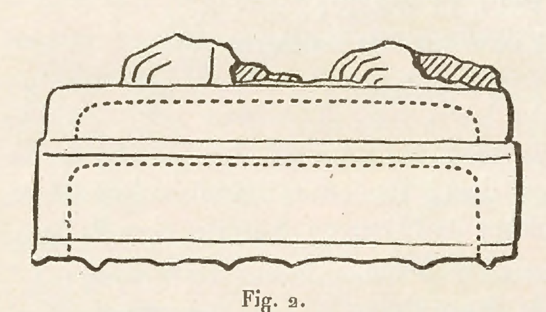


Fig. 2.

Pas de signe suspensif après ΔΟΥΠΛΙ. Cette abréviation est d'ailleurs bien connue (Cagnat, *Épigr. lat.*[3], p. 394; Dessau, *Inscr. lat. sel.*, III, p. 485 et 767). Les *duplicarii* sous le Haut-Empire étaient des militaires qui touchaient double solde ou double ration, de même que les *sesquipliarii* ou *sesquiplares* étaient les militaires qui touchaient une solde ou une ration et demie (Végèce, II, 7; cf. l'art. *Duplarii* de G. Bloch dans le *Dictionn. des Antiq.*, et celui de Fiebiger dans P W).

On peut aisément, grâce à la prosopographie de l'armée d'Égypte, d'Auguste à Dioclétien, établie par Lesquier (*L'armée romaine d'Égypte*, p. 518-551), dresser la liste des *duplicarii* mentionnés dans les documents égyptiens :

P. Ryland, 85 (*B G U*, 807; *P. Amh.*, 107-108) : le cavalier *δουπλικάριος* Antonius Justinus donne reçu d'une certaine quantité d'orge au stratège de l'Hermopolite où l'avait envoyé son chef, Valerius Frontinus, préfet de l'*εἴλη Ἡρακλιανή* cantonnée à Coptos (185 après J.-C.).

P. Ryland, 206 *a* : reçu d'orge signé de trois militaires, un médecin major, un vétéran et le *δουπλικάριος* Apollinaire (Fayoum; IIIe siècle).

Arch. f. Papyrf., I, 177; *P. Amh.*, 107; etc.

P. Grenf., I, 51, n° 5 : Antonius Heraclianus, *duplicarius* dans l'*ala Vocontiorum* (Contra-Coptos, aujourd'hui Ballas; 165 après J.-C.).

P. Grenf., II, 51 : Antonius Sabinus, *duplicarius* dans l'*ala veterana Gallica* (143 après J.-C.).

B G U, IV, 1021 : Aurelius Sentius, vétéran, ancien *duplicarius* (IIIe siècle).

P. Hamb., 31 : L. Cornelius Antas, *ex dupl.*, *ala Aug.* (103 après J.-C.).

P. Hamb., 39 : Maimins (?) Puteolanus, *duplicarius* dans l'*ala veterana Gallica* (179 après J.-C.).

B G U, II, 591 : C. Marcius, cavalier, *duplicarius* (56 après J.-C.).

A la suite de ces *duplicarii*, plaçons deux *sesquipliarii* dont nous trouvons la mention dans des *papyri* grecs de l'Égypte impériale :

P. Fior. II, 278, col. 2 : Julius Paniscus, *sesquipliarius* (203 après J.-C.).

P. Hamb., 39 : Herennius Melas, *sesquipliarius*, dans l'*ala veterana Gallica*.

On le voit, ces militaires à double solde, ou à une solde et demie, étaient généralement des cavaliers; d'où l'on peut conclure que les meilleurs soldats, ceux dont on récompensait le plus les services, servaient pour la plupart dans la cavalerie.

La dédicace de notre duplicaire ne dit pas à quelle divinité il avait consacré son ex-voto, ni pour quel motif.

Nous allons montrer que cette divinité ne doit être autre que Némésis : ce qui se comprendrait très bien pour une offrande de militaire : car les militaires, non moins que les gens de théâtre, d'amphithéâtre et de cirque[(1)], ou que les filles[(2)], avaient à se défendre contre la jalousie, quand ils touchaient double solde ou qu'ils étaient gradés.

II

De l'ex-voto de notre duplicaire, nous n'avons plus que le socle. Que représentait la figure qui y était placée? On peut, je crois, s'en faire une

(1) *B C H*, 1914, p. 89-100; *Archiv f. Religionswiss.*, XXVI, p. 312 (Volkmann). Le premier de ces deux articles est resté inconnu de l'auteur du second. De même, Volkmann n'a pas eu connaissance de l'important travail d'Isidore Lévy, *Divinités égyptiennes chez les Grecs et les Sémites*, dont nous parlerons à la fin de celui-ci.

(2) *B C H*, 1912, p. 256. Cf. Plutarque, *De tranquillitate animi*, 2 : *κακοθυμίαι διὰ ζηλοτυπίας καὶ δεισιδαιμονίας..., ὅσας οὐκ ἂν εἴποι τις, εἰς τὴν γυναικωνῖτιν ὑπορρέουσιν.*

idée exacte par les vestiges qui en restent sur la face supérieure. Ce sont trois griffes de félin, et, à l'endroit où devrait être la griffe droite de devant, c'est la trace d'un objet sur lequel cette patte devait être posée. Il ne s'agit donc pas de la panthère dionysiaque, car si celle-ci a l'une des pattes de devant levée, cette patte est en l'air, elle ne pose sur rien [1]. Il s'agit de la γρύψ némésiaque, qui a la patte posée sur la roue de Fortune : telle devait être, par exemple, en lui rendant sa roue, pièce à part qui a disparu, la γρύψ de bronze à propos de laquelle j'ai indiqué une multitude de représentations analogues provenant de l'Égypte gréco-romaine [2].

Que signifiait au juste cette γρύψ à la roue qui caractérisait et signifiait Némésis à ce point que, comme dans le cas du bronze Fouquet ou de l'ex-voto de notre duplicaire, elle se présentait seule et sans autre?

Deux explications sont possibles.

Suivant l'une, la γρύψ à la roue serait une sorte d'hiéroglyphe ou de symbole, destiné à suggérer l'idée de la Déesse sans nous montrer la Déesse elle-même. Car cette Déesse est terrible, il n'est pas tellement agréable ni souhaitable de la voir. Par une sorte d'euphémisme, on se contente de représenter le ministre de ses vengeances, la γρύψ dont les ailes signifient la rapidité avec laquelle Némésis poursuit le crime, la bête vindicative et rageuse qui, de son bec d'aigle et de ses griffes de lionne, lacère tout vifs les ὑβρισταί, et dont la roue signifie les revirements de fortune qui finissent toujours par humilier la démesure.

Mais je ne puis croire que la γρύψ némésiaque fût un symbole pour tout chacun. Tout le monde n'a pas la tête symbolique. La γρύψ némésiaque devait être regardée comme la déesse elle-même en sa forme de γρύψ par les gens simples, surtout par ceux de l'Égypte gréco-romaine où subsistaient, chez le populaire, tant de vieilles croyances : ils vénéraient Isis en sa forme d'οὐραῖος, Anubis en sa forme de chien, Soukhos en sa forme de crocodile, les Agathodémons en leur forme de serpents, etc.

[1] *Monum. Piot*, IV, pl. 10 (panthère dionysiaque de la coll. Rothschild, publiée par S. Reinach).

[2] *Bronzes grecs d'Égypte de la coll. Fouquet*, p. 38, n° 62, pl. XVIII. Cf. *Terres cuites de la coll. Fouquet*, p. 105, n° 274, pl. LVII; p. 79, n° 191, pl. LV; *BCH*, 1914, p. 89; *Excavations at Dura*, I (1928), p. 66, n° 1 (Cumont).

Sur le disque Marshall, qui est un objet alexandrin ou en tout cas gréco-égyptien, la γρύψ à la roue a pour légende Νέμεσις νίκεα (= νίκαια) [1]. L'idée de vénérer Némésis en sa forme de γρύψ semble bien une idée de l'Égypte gréco-romaine, de même que c'est en Égypte, aux temps gréco-romains, qu'on trouve un exemple de Zeus en sa forme d'aigle : je songe à ce curieux aigle en bois de sycomore, stuqué et peint, au Musée Égyptien du Caire [2], salle 39 du premier étage : d'après la cavité creusée dans le dos, il a été fait pour servir de boîte à la momie d'un aiglon ou d'un faucon; au lieu d'une tête d'aigle, ce simulacre singulier a la majestueuse tête barbue du Zeus hellénique, et sur le haut du corps on distingue une draperie : on dirait que nous assistons à la métamorphose du Dieu en sa bête familière (cf. planche, n°s 2-3).

Je crois que certaines représentations gréco-égyptiennes de Némésis offrent quelque chose d'analogue à cet aigle à tête de Zeus; qu'il existe, autrement dit, des représentations de la γρύψ némésiaque avec la tête féminine de Némésis. Quelques-unes des nombreuses pièces de bronze frappées sous Hadrien à Alexandrie ont, au revers, un type que Poole [3] décrit ainsi : *sphinx l., wears modius, further fore-paw on wheel, wings curled* (fig. 3). Mais où Poole a-t-il vu des sphinx la patte posée sur une roue? La roue est l'attribut, et la patte posée sur la roue est le geste de la γρύψ némésiaque. Considérez qu'entre γρύψ et σφίγξ, il n'y a que la tête qui fasse différence : elles ont mêmement corps de lionne et ailes d'aigle,



Fig. 3.

[1] *BCH*, 1914, p. 89.

[2] *Journal d'entrée*, n° 27515. Provenance inconnue. Hauteur actuelle : 0 m. 45. Longueur de la cavité ménagée dans le dos : 0 m. 28. Sur la tête, restes d'un diadème de longues plumes (tel celui d'Amon) qui était fixé au plâtre dans une mortaise ménagée sur le haut de la tête. Je crois ce curieux objet inédit. Du moins n'est-il pas reproduit dans la *Faune momifiée de l'antique Égypte*, par Gaillard et Daressy, où l'on trouvera, pl. LX, p. 141, n° 29798, des éperviers en sycomore qui servaient de cercueils pour des oiseaux de proie (même cavité ménagée dans le dos, même revêtement stuqué et peint). Ces éperviers proviennent d'Akhmim. C'est peut-être d'Akhmim que provient l'objet que nous publions.

[3] *Cat. of the Coins of Alexandria and*

mais la *σφίγξ* a tête de femme, tandis que la *γρύψ* a tête d'aigle. Sur ces monnaies d'Alexandrie, nous voyons la tête de la Déesse dont le *numen*, parfois, revêtait la forme de la *γρύψ*, de même que l'aigle en bois de sycomore du Musée Égyptien a la tête du Dieu dont le *numen* peut revêtir la forme de l'aigle.

Ceci dit, voyons de quelle façon le graveur de nos monnaies alexandrines a représenté la tête de la Déesse dont la *γρύψ* est la forme animale : il l'a surmontée du modius, attribut d'Isis, et l'a coiffée comme Isis, avec de longues tresses tombant par devant, sur la poitrine. C'est donc que, pour lui, Némésis n'est qu'un aspect particulier d'Isis : la divinité qu'il représente, ce n'est pas Némésis, c'est Isis-Némésis; nous ne sommes pas à Rhamnonte d'Attique, mais à Alexandrie : sous le vernis grec qui s'écaille, transparaît la réalité égyptienne. Les Grecs établis en Égypte crurent à l'identité de la Némésis hellénique avec *Néméti*, «les deux Mêt», les deux déesses égyptiennes de la Vérité et de la Justice qui, dans la religion osiriaque, assistaient au jugement des morts; déesses funéraires, ce qu'était aussi la Némésis grecque, qui présidait aux Νεμέσεια, par lesquels les vivants conjuraient et apaisaient la jalousie dont ils étaient l'objet de la part des morts. Les deux Mêt étaient d'ailleurs des divinités bien évanides, des figures à contour peu distinct. Conformément à la tendance générale de la religion égyptienne dans le dernier période de son évolution, des divinités de cette sorte devaient se résorber dans l'envahissante personnalité d'Isis. Ainsi s'explique qu'on ait, dès la période alexandrine, des dédicaces à Isis-Némésis [1], et, de la basse période impériale, une invocation à Isis-Némésis-Adrastée [2]. Les monnaies alexandrines, avec le type de la *γρύψ* némésiaque à tête d'Isis; le disque Marshall [3], avec sa *γρύψ* némésiaque à queue en forme d'*οὐραῖος* — l'*οὐραῖος*, l'une des formes animales d'Isis — sont des témoignages iconographiques de l'amalgame Némésis-Isis. C'est le mérite d'Isidore Lévy [4] d'avoir fait comprendre cette confusion, commise de bonne foi par les Grecs dans l'Alexandrie des Ptolémées, et d'avoir, du même coup, expliqué qu'il nous soit parvenu, de l'Égypte gréco-romaine, une si grande masse de documents iconographiques, épigraphiques, papyrologiques, onomastiques, concernant le culte de Némésis.

the Nomes, p. 99, nos 846-849, pl. XXVI.

(1) *BCH*, 1912, p. 256; Roussel, *Cultes égyptiens à Délos*, p. 158, nos 138-140.

(2) Kenyon, *Gr. Pap. in the Brit. Mus.*, CXXI, 503.

(3) *BCH*, 1914, p. 93.

(4) *Divin. égypt. chez les Grecs et les Sémites*, p. 271 des *Mélanges du Cinquantenaire de l'École des Hautes Études* (1921).

P. Perdrizet.

RAPPORT PRÉLIMINAIRE

SUR LES

FOUILLES EXÉCUTÉES EN 1930-1931

DANS LA PARTIE MÉRIDIONALE

DE LA NÉCROPOLE MEMPHITE

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER

(avec 2 planches).

PYRAMIDE DE KHENZER.

Les fouilles précédentes dans la pyramide de Khenzer n'avaient pas été poussées assez loin pour donner tous les renseignements qu'on pouvait attendre de ce monument, un des rares tombeaux royaux de la période obscure qui termine le Moyen Empire[1]. Je repris donc le travail en novembre 1930 avec l'intention d'explorer méthodiquement sinon la totalité, du moins une bonne partie des deux enceintes.

Le parvis intérieur a été entièrement déblayé au nord et à l'est, ainsi que sur une moitié de la section ouest[2]; il ne contenait pas d'autres monuments que le temple funéraire et la petite chapelle du nord, tous deux rasés jusqu'à leurs fondations, mais dont on retrouve çà et là quelques fragments de décoration sculptée et de colonnes papyriformes; certains morceaux de fûts portent en gros caractères le protocole du roi, avec cette

[1] *Annales du Service des Antiquités*, XXIX, p. 153; XXX, p. 105.

[2] Du côté sud, j'avais pratiqué, l'année dernière, une large tranchée qui n'avait donné d'autre résultat qu'un petit tombeau vide.

particularité que les signes initiaux des deux cartouches, identiques sur tous les autres monuments, sont ici nettement différenciés, ⊙ pour Ouserkara et ◉ pour Khenzer. Ainsi se trouve établie avec certitude la lecture de ce nom d'une forme si peu égyptienne.

A proximité de l'endroit d'où provenait le pyramidion de granit, à côté de la chapelle nord, j'ai retrouvé plusieurs fragments qui complètent un peu les lacunes de ce monument, entre autres deux morceaux importants de la scène gravée sur la face est, Râ et Toum soutenant le *serekh* royal au-dessus des deux barques solaires. De cette même région provient aussi un nouveau fragment de statuette royale, identique de matière et de dimensions à ceux trouvés l'hiver précédent, mais ne se raccordant pas avec eux; il y avait donc au moins trois de ces statuettes ornant la petite chapelle du nord, mais je n'ai trouvé aucun vestige des statues royales déposées sans doute dans le temple funéraire.

Il est maintenant certain que le premier mur d'enceinte était orné à l'extérieur, comme celui de la pyramide d'Illahoun, d'une série de petits redans, imitation simplifiée et très réduite du grand mur d'enceinte de la pyramide à degrés.

La surface qui s'étend entre le mur de pierre et le mur extérieur de briques était consacrée, au moins dans sa partie nord, la seule entièrement déblayée avec celle de l'est, aux membres de la famille royale. Trois grands puits aboutissaient à des souterrains creusés dans une roche si instable et si effritée qu'un seul a pu être vidé : deux étroites galeries se dirigeant l'une vers le nord, l'autre vers le sud, ne contenaient que trois sarcophages accompagnés de leurs caisses à canopes, les uns et les autres taillés grossièrement dans des blocs de quartzite, et aucun vestige du mobilier funéraire, de sorte que nous ne savons pas si ces tombes ont été occupées.

A l'angle nord-ouest de cette enceinte, à proximité des puits, se dresse une petite pyramide dont la base mesure presque exactement la moitié de celle de la pyramide royale, toute voisine[1]. Bien qu'il n'existe à l'est de

[1] A côté de la pyramide d'Illahoun se trouve également une petite pyramide, au bout de la série des mastabas de la famille royale. Les souterrains de ce monument, s'ils existent, n'ont pu être découverts.

ce monument aucune trace d'édifice destiné au culte funéraire, et qu'il occupe à côté du tombeau royal une position analogue à celle des pyramides d'offrandes de l'Ancien Empire, il ne semble pas qu'il y ait lieu de le faire rentrer dans la même catégorie, car il renferme une tombe bien caractérisée, et même une tombe double.

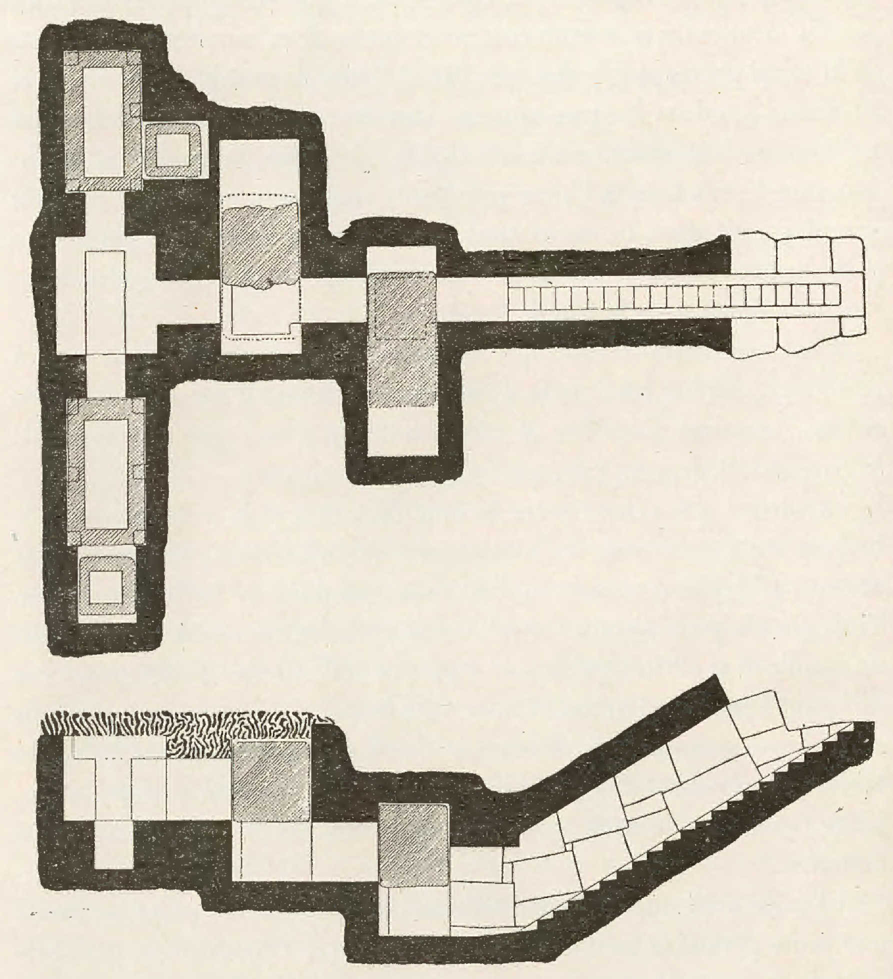


Fig. 1. — Plan et coupe des souterrains dans une petite pyramide du Moyen Empire.

Le souterrain, qui part de la face est, reproduit en petit les dispositions d'un tombeau royal de l'époque; il est formé d'un escalier, d'un couloir coupé par deux herses latérales, et d'une pièce rectangulaire aux deux

extrémités de laquelle sont deux chambres funéraires pourvues chacune d'un sarcophage en granit encastré dans le dallage, ainsi que d'une caisse à canopes. Les couvercles sont encore en suspens sur des piliers de maçonnerie, au-dessus des cuves qui n'ont donc jamais été occupées, et aucune inscription ne nous révèle les noms des personnages auxquels étaient destinées ces tombes qui sont actuellement à peu près à ciel ouvert, les superstructures ayant été démolies, sans doute après l'exploitation du revêtement.

L'angle opposé, au sud-est de l'enceinte, nous fournit un renseignement imprévu, intéressant pour l'histoire de la construction du monument : un grand escalier de briques, suivant la déclivité naturelle du bord du désert, s'enfonce dans le terrain rapporté et se perd dans le tas de matériaux sur lequel est bâti le mur d'enceinte en briques [1]. L'absence de parois latérales montre que l'escalier a été bâti à ciel ouvert, avant le comblement artificiel de ce coin de terrain, et son état de conservation est tel qu'il n'a jamais dû servir aux besoins de la construction de la pyramide. Des traces bien nettes d'un enduit blanc, recouvrant seulement la partie centrale des marches semblent indiquer un simulacre de tapis, et ce fait m'incite à penser qu'il s'agit là d'un moyen d'accès aux travaux en cours, exécuté en vue d'une circonstance spéciale, par exemple une visite du roi à son tombeau avant l'achèvement des travaux, visite à la suite de laquelle aurait été prise la décision d'élever un second mur d'enceinte; cette décision entraînait nécessairement le remblai immédiat du terrain où était construit l'escalier. Ceci à titre de simple hypothèse.

Dans le terrain exploré cette année, les cercueils de terre-cuite du type de ceux qui ont fourni les inscriptions araméennes sont plus rares que dans la zone fouillée précédemment; des cercueils anthropoïdes en bois peint, de facture tout à fait égyptienne et des cuves en pierre grossièrement taillée complètent ce cimetière qui n'appartient peut-être pas exclu-

[1] Sur la pente, au-dessous du mur d'enceinte, on ne retrouve plus trace de l'escalier mais seulement des pans de murs grossiers et enchevêtrés, qui ne peuvent être que des travaux de soutènement destinés à retenir la masse assez considérable de déblais entassés sur ce point.

sivement à la colonie étrangère de Memphis. Aucun objet caractéristique de mobilier funéraire ne nous renseigne de façon précise sur ce point.

A une époque antérieure, sous la XVIII[e] dynastie, les pauvres gens de la ville avaient déjà choisi ce site dévasté et abandonné pour y enfouir leurs morts, parfois presque à fleur de sol ou sous les pierres des anciens murs, sans aucun souci de momification ou d'emmaillottement. Les squelettes gisent isolés ou serrés les uns contre les autres, sans orientation, accompagnés seulement de vases de terre de toutes formes, de fabrication égyptienne ou étrangère, parfois de vases à fards en albâtre, en pierre dure, en terre émaillée; les ornements de corps, assez pauvres, sont représentés par des éléments de colliers, des amulettes et un bon nombre de scarabées qui ne laissent aucun doute sur l'époque à laquelle ils appartiennent.

PYRAMIDE DE NEIT.

La masse de décombres qui descend des parois de la pyramide de Pepi II est particulièrement importante du côté nord-ouest, et recouvre une série de monuments, tombes des membres de la famille royale, dont aucun indice ne pouvait faire soupçonner la présence avant les fouilles pratiquées cet hiver en cet endroit. Deux d'entre ces tombes, s'ouvrant sur une rue qui longe le grand mur d'enceinte et appartenant à des femmes de Pepi II encore inconnues, ont été découvertes; la première qui a été mise à jour, entièrement fouillée et déblayée, est certainement, malgré son état de ruine très avancé, le plus clair et aussi le plus complet de tous les tombeaux de reines de l'Ancien Empire.

L'ensemble de la pyramide avec ses dépendances forme un rectangle enclos d'un mur de pierre, mesurant 46 m. 50 sur 35 mètres. L'unique porte par laquelle on y pénétrait s'ouvre au sud, face au mur d'enceinte de Pepi II; il n'en reste que la base d'un des montants. En avant de l'entrée se dressent deux petits obélisques dont les inscriptions, tracées sur la face extérieure, donnent le nom et les titres de la défunte, qui était fille de Pepi I et femme de Pepi II, après avoir été très probablement aussi celle de son frère aîné Merenra; cette reine porte le nom de la déesse Neit

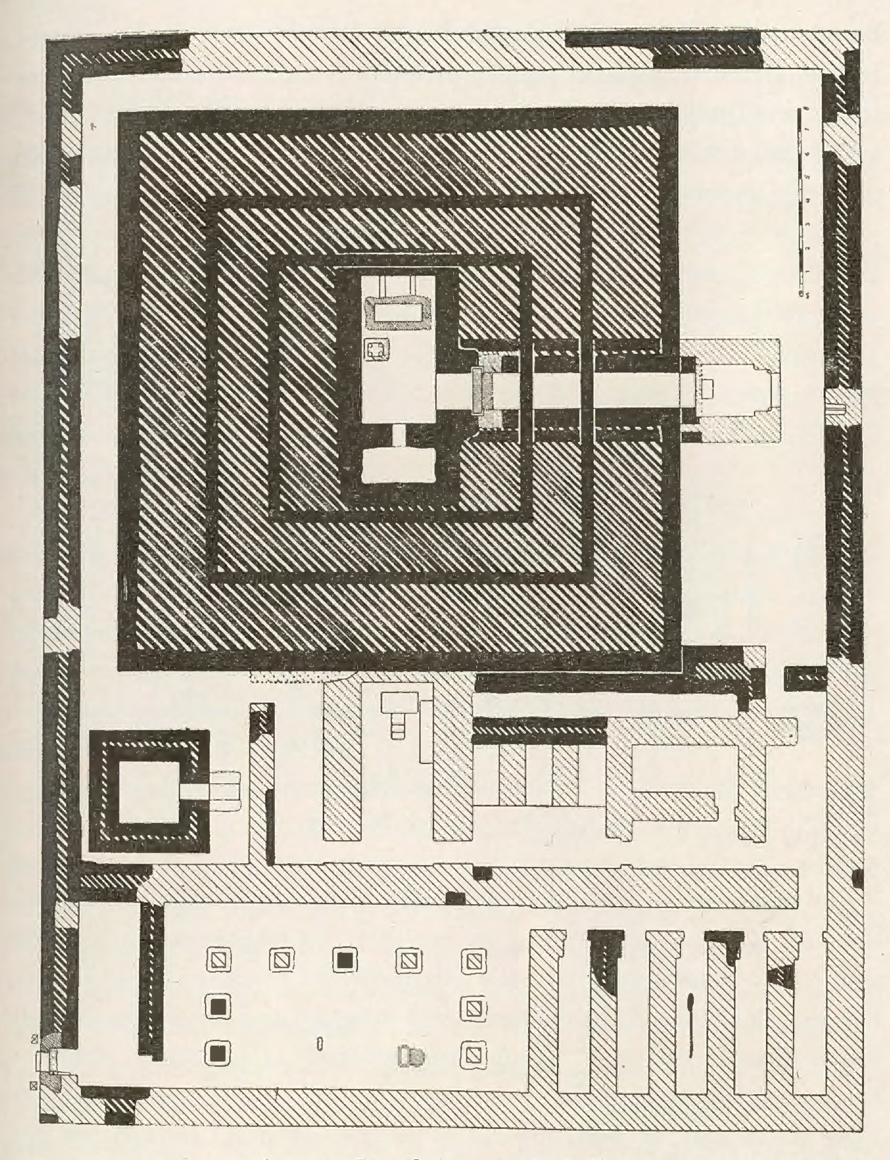


Fig. 2. — Plan de la pyramide de Neit.

, nom également porté par d'autres femmes de cette époque[1]. Le titre , remarquable par sa forme masculine, et qui précède toujours

[1] Par exemple Jéquier, *Tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II*, p. 75.

les autres titres de la reine Neit, paraît avoir été celui de toutes les femmes de Pepi II; en le trouvant pour la première fois en tête de la titulature de la reine Oudjebten[1], j'avais supposé qu'il s'agissait d'un titre féodal, hypothèse qui n'est plus soutenable maintenant que nous le voyons accolé au nom d'une authentique fille de roi.

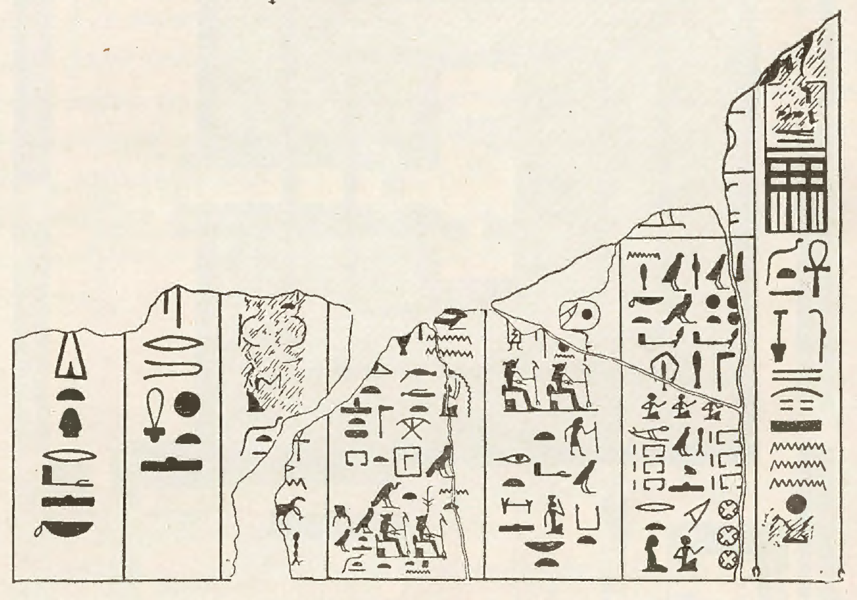


Fig. 3. — Décret de fondation.

Un rescrit royal, gravé sur une dalle de calcaire, devait être affiché quelque part dans les environs de la porte; les fragments qui nous en sont parvenus indiquent que cette pièce officielle, rédigée suivant le modèle des autres décrets de l'époque, était faite en vue de la réglementation des revenus funéraires et des faveurs accordées au personnel, pour les tombes de deux reines, Merira-Ankhnes, qui est connue comme étant la mère de Pepi II, et Neit, qui fut sa première femme. Le nom du roi qui a émis ce décret l'année de son couronnement a été si soigneusement martelé qu'il est impossible d'en lire un seul signe[2], mais le terme

[1] *La pyramide d'Oudjebten*, p. 14.

[2] Il reste quelques vestiges du nom d'Horus, mais qui ne sont actuellement d'aucun secours pour l'identification du roi, tous les noms d'Horus des rois postérieurs à Pepi II étant inconnus.

[hiéroglyphes] appliqué aux deux reines montre clairement que ce roi en est le descendant direct, donc un des successeurs immédiats de Pepi II.

Derrière la porte, une pièce ayant dû servir de vestibule ou de salle d'attente, et dont une partie des murs est conservée, était décorée de reliefs peints représentant une série d'images de la reine, grandeur naturelle, assise sur un trône et recevant l'hommage de ses familiers. Les sièges étaient dressés sur des socles décorés d'une frise de lions passants, motif dont nous ne possédons que de rares exemples[1], et cette originalité fait d'autant plus regretter la perte de la presque totalité des tableaux, où était représentée une scène dont nous n'avons pas l'équivalent. Le style de ces bas-reliefs, sans être mauvais, est loin d'atteindre la perfection des tableaux du temple funéraire de Pepi II.

La cour, longue et étroite, était garnie sur trois côtés de piliers qui devaient soutenir une toiture et dont trois sont en partie conservés; ils portaient l'image de la reine et les parois devaient être décorées de bas-reliefs peints dont il ne reste plus que de très rares fragments. Une pierre percée et un petit bassin, encastrés dans le dallage de la partie découverte de la cour, semblent indiquer que c'était le lieu où l'on abattait les bœufs destinés à l'offrande funéraire.

Une série de magasins complète cet ensemble de locaux qui correspond comme distribution à la partie inférieure des grands temples funéraires de l'époque, au bas-temple où ne se célébraient que les préliminaires du véritable culte des morts; la disposition particulière des pièces est une conséquence naturelle du fait qu'ici la place est très limitée. On peut faire les mêmes remarques pour la distribution et la disposition sur plan de la partie intime de la chapelle funéraire, avec cette différence qu'elle ne se trouve pas surélevée comme dans les temples, mais au même niveau que la cour.

Un étroit couloir dessert ces pièces qui sont au nombre de trois. La première chambre, complètement détruite, a peut-être contenu un escalier montant aux terrasses; une partie de la chambre suivante était surélevée et divisée par des murs en trois niches très profondes, ce qui correspon-

[1] Je n'en connais, pour l'Ancien Empire, qu'un fragment dans un monument voisin (Jéquier, *La Pyramide d'Oudjebten*, p. 17), et plus tard celui du temple de Deir el Bahari (Naville, *Deir el Bahari*, pl. LXXXV).

drait assez bien à la salle ou cour aux statues des temples royaux, n'était la dimension même de ces niches, beaucoup trop considérable pour des statues ordinaires[1]. Derrière cette salle et la précédente, une sorte de *serdab* long et très étroit, sans aucune issue, était ménagé dans l'épaisseur du mur, comme derrière la cour aux statues de Pepi II où l'on peut supposer qu'étaient cachés, bien en sûreté, les véritables supports du *ka* royal. Ces données cessent d'être contradictoires si nous supposons dans les trois grandes niches l'existence de trois statues de la reine, assises sur des trônes montés eux mêmes sur des socles décorés de lions, comme ceux figurés aux parois du vestibule, et dans le *serdab*, d'autres statues en réserve.

Le sanctuaire n'a plus ni murs ni stèle, mais seulement la table d'offrandes avec le petit escalier qui y conduit, et sur le côté droit, une banquette longue et étroite qui devait servir également au dépôt des offrandes comme dans la plupart des grandes tombes. L'attribution de cette pièce, qui fait suite à celle des statues, n'est donc pas discutable.

Le couloir, après un double coude, débouche dans une courette où se dresse, encore intacte jusqu'à mi-hauteur, une pyramide minuscule mesurant 5 mètres de côté seulement. La descenderie, très étroite et encore bloquée[2], aboutit à une chambrette aux parois à peine dégrossies dans laquelle gisaient de très nombreux fragments de poteries fines et grossières, grands vases et surtout écuelles de toutes formes, ainsi que trois belles coupes d'albâtre, brisées aussi, et dont l'une porte, gravée au trait, la formule du *per-kherou* en faveur de la reine Neit. Nous avons ainsi la confirmation décisive et le complément d'une théorie que j'avais formulée à propos d'une découverte antérieure[3], et qui est valable au moins pour les Ve et VIe dynasties : une petite pyramide dressée à côté d'une grande pyramide et dans son enceinte même, n'est pas un tombeau,

[1] Cette disposition se retrouve exactement semblable dans le tombeau de la reine Apouit, mère de Pepi I (Firth-Gunn, *Teti Pyramid Cemeteries*, p. 11). Dans la chapelle funéraire d'Oudjebten, cette partie de l'édifice a disparu.

[2] Nous avons suivi, pour pénétrer dans la chambrette, le cheminement des voleurs percé vers l'angle sud-ouest de la pyramide, de manière à éviter de démolir le blocage.

[3] *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1927, p. 188.

mais un monument symbolique destiné à recevoir le dépôt de certaines offrandes alimentaires, à l'adresse sans aucun doute du dieu solaire qui en fera ensuite bénéficier le défunt.

Le mur d'enceinte fait le tour de la pyramide de la reine, qui en est séparée au sud et à l'ouest par un étroit couloir tandis qu'au nord l'espace s'élargit pour laisser la place suffisante à une petite construction aujourd'hui détruite, mais dont les traces sont très visibles sur le dallage. Cette chapelle à peu près carrée et couronnée d'une corniche à gorge était destinée à abriter la grande stèle qui masquait l'entrée de la descenderie; une table d'offrandes installée devant la stèle indique qu'on faisait en ce lieu certaines cérémonies funéraires; il ne reste plus de l'une et de l'autre que le tracé de leur contour sur le dallage.

Le bas du revêtement de la pyramide est encore en place sur presque tout le pourtour, montant à certains endroits jusqu'à la troisième et même à la quatrième assise. La descenderie, dont le blocage a été entièrement enlevé, aboutit à une herse verticale de granit au delà de laquelle un petit couloir s'ouvre sur la chambre funéraire.

L'appartement souterrain, identique à celui du roi Aba découvert l'année précédente, est du type le plus simple : une chambre de 6 mètres sur 3 aux parois tapissées d'inscriptions, couverte d'un plafond plat et, communiquant avec elle par une petite porte basse, un *serdab* aux murailles à peine épannelées. Le sarcophage, au fond de la chambre, est un bloc de granit dont les faces n'ont pas été sculptées ni même ravalées; la caisse à canopes, de même matière, est encastrée dans le dallage.

La quantité considérable de textes qui couvrent du haut en bas les parois de la chambre et du couloir, ainsi que leur bon état de conservation, donnent une valeur toute particulière à la découverte de cette pyramide. Les violateurs avaient, il est vrai, fait dans les murs deux grandes brèches lorsqu'ils démolirent le plafond et enlevèrent le couvercle du sarcophage, mais ces lacunes ont pu être comblées en grande partie avec les morceaux épars dans les décombres[1]. Les colonnes d'inscriptions sont au nombre de 848, dont trois seulement ont entièrement disparu; une cinquantaine de lignes

[1] Il ne reste plus, en fait de fragments impossibles à classer, que des morceaux grands comme la main, ne portant qu'un très petit nombre de signes.

n'ont guère qu'un tiers de conservé [1], toutes les autres sont pour ainsi dire intactes ou n'ont que des lacunes insignifiantes.

Les textes sont les mêmes que ceux des pyramides royales; la plupart nous sont déjà connus à un ou plusieurs exemplaires, mais présentent des variantes parfois importantes; plusieurs chapitres, très complets ici, n'étaient représentés dans les collections antérieures que par des lambeaux insignifiants; enfin quelques-uns sont entièrement nouveaux.

Le mobilier funéraire de la reine a disparu à l'exception de la vaisselle d'albâtre, de diorite et autres pierres dures, qui a été brisée et abandonnée sur place par les violateurs; malgré la multitude des fragments, un petit nombre seulement de ces vases ont pu être réconstitués, écuelles, coupes, gobelets, lampes, tous remarquables par la beauté et l'élégance des formes aussi bien que par la finesse extrême du travail. Quelques-uns de ces petits ustensiles portent une inscription au nom de la reine Neit ou de son époux.

Dans une tranchée très peu profonde, entre la grande et la petite pyramide, gisaient, déposés côte à côte les modèles des bateaux constituant la flottille de la défunte, barques funéraires, barques de pêche et de chasse au marais, chalands ordinaires, gros transports de grains, bateaux de plaisance à grande toiture, tous les types qui nous sont connus par les tableaux de l'Ancien Empire; nous ne possédions jusqu' ici aucun de ces modèles en bois stuqué et peint, si fréquents dans les tombes du Moyen Empire. Aucune figure de matelot n'accompagne ces bateaux en miniature, mais chacun est pourvu de ses accessoires, gouvernails, rames, gaffes, planche d'accostage, écope, piquets et maillet d'amarrage.

PYRAMIDE D'APOUIT.

Le mur d'enceinte sud du monument funéraire de Neit se prolonge vers l'ouest, formant la clôture d'une autre pyramide qui appartient également à une femme de Pepi II. Une grande porte en granit sert d'entrée, parfaitement conservée et flanquée à l'extérieur, de deux petits obélisques. Les

[1] Cette perte partielle n'est pas très grave, les textes qu'elle affecte étant déjà connus.

inscriptions gravées sur la porte et sur les obélisques donnent le nom de la reine Apouit [hieroglyphs] et ses titres, qui lui attribuent également une ascendance royale. Divers indices de la construction montrent que la tombe d'Apouit est postérieure à celle de Neit.

Cette entrée monumentale, le plus ancien exemple complet d'une paire d'obélisques dressés devant un bâtiment royal, est par là même d'une certaine importance pour l'histoire du fameux symbole solaire, mais c'est malheureusement tout ce qui reste d'à peu près intact dans le domaine funéraire de la reine Apouit. La cour est rasée ainsi que les autres pièces de la chapelle; la surface de la stèle qui se dresse encore au fond du sanctuaire est complètement rongée et effritée, et de la petite pyramide il ne reste plus que la fosse carrée et la pierre terminale, encore non polie. La pyramide elle-même n'a pas mieux résisté aux hommes et au temps; ses superstructures, mal construites avec de mauvais matériaux, ne sont plus que des masses informes et croulantes, les parois de la chambre ont été défoncées systématiquement et il n'en reste plus en place que quelques blocs isolés, couverts de textes comme les murs des pyramides voisines; malheureusement les pierres éparses dans les décombres sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse jamais songer à une reconstitution donnant des résultats appréciables.

L'exploration de ce monument, opérée en fin de saison, n'a pu être poussée à fond et devra être reprise en novembre.

TRAVAUX COMPLÉMENTAIRES.

La copie des textes du tombeau d'Aba m'avait permis de reconstituer sur le papier un certain nombre de panneaux; pour la conservation de ces précieux documents, il importait de les remettre à leur place primitive en reconstruisant les parois démolies de la chambre funéraire, de manière à pouvoir en même temps les abriter. Ce travail a été fait cette année et m'a permis de retrouver de nombreux raccords nouveaux, et en particulier un bon tiers de la paroi est qui avait été complètement détruite. Il reste cependant encore beaucoup de morceaux d'inscriptions, quelques-uns assez grands, qui pourront probablement retrouver leur véritable emplacement, maintenant que le cadre des parois est bien établi. J'allais me livrer à ce

travail quand la découverte de la pyramide de Neit est venue réclamer tous mes efforts et j'ai été obligé de remettre la chose à la saison prochaine.

Il reste dans le temple de Pepi une quantité considérable de morceaux de sculpture de toute grandeur qui ne peuvent retrouver leur signification et leur valeur que s'ils sont rétablis dans leur cadre. Ahmed effendi Youssef, chargé par le Service des Antiquités de copier les bas-reliefs du temple, a entrepris, pour compléter ses dessins, cette tâche minutieuse dont les résultats sont remarquables, surtout en ce qui concerne la décoration du sanctuaire. On ne peut songer à reconstituer cette salle, plus rudement éprouvée que le reste du temple, mais nous en avons maintenant en magasin une série de grands panneaux, échantillons des théories de porteurs, des amoncellements d'offrandes et des listes rituelles qui prennent ainsi toute leur importance et peuvent être classés parmi les chefs-d'œuvre du bas-relief sous l'Ancien Empire.

G. Jéquier.

EXCAVATIONS
OF THE DEPARTMENT OF ANTIQUITIES
AT SAQQARA, 1930-1931

BY C. M. FIRTH

(with 1 plate).

The first few weeks of the season were devoted to the examination of the area around the mastaba of Thy, so as to ascertain its relationship to the neighbouring mastabas. A further clearance was next made of the ground to the south-west of the mastaba of Mereruka, to determine the western boundary of the early VI[th] Dynasty cemetery around the Pyramid of Teti. This area proved disappointing. On the original desert surface lay a deep deposit of chips and excavated material which had been thrown here when the Pyramid and the VI[th] Dynasty mastabas were constructed. Immediately above this layer came a few early New Empire burials which yielded a few scarabs and other small objects. Above these was a poor Late Egyptian cemetery in the blown sand which had accumulated over the New Empire graves. Burials of the Roman Period occurred near the surface, in the ground immediately to the south of the Sphinx Avenue leading to the Serapeum.

The men were then sent back to the Step Pyramid area to clear up a large number of points which were still uncertain, and without which the general plan of the site would be incomplete. It was found that the lower part of the west side of the Step Pyramid was intended to be buried in a terrace of builders' waste to a depth of several metres. Mr. Lauer was also able to identify the level of the lowest course of the casing-blocks, portions of which were still in position.

The chief work of the season was, however, the excavation of the great archaic cemetery of which Mr. J. E. Quibell had already cleared and published two considerable areas (see J. E. Quibell, *Excavations at Saqqara : 1911-1912, The Tomb of Hesy,* Cairo 1913, and *Archaic Mastabas, 1912-1914,* Cairo 1923).

Part of this Cemetery had certainly been examined by Mariette Pasha, and had furnished the Cairo Museum with the well known wooden panels from the mastaba of Hesy and the fine archaic limestone stela of Khabausoker, drawings of which by Mrs. Firth (Freda Hansard) are published in *Saqqara Mastabas* Part I by Miss Murray. At the time of Mr. Quibell's excavations the situation of the tomb of Hesy had been forgotten, while the mastaba of Khabausoker is (as this season's work clearly shews) not at the place attributed to it on De Morgan's *Carte de la Nécropole Memphite,* 1897. The memories of Mariette Pasha's workmen upon which De Morgan must largely have relied were already unreliable with regard to these two particular mastabas. A new map of the whole Saqqara area will shortly be possible as the Survey Department is undertaking the topography of the desert from Abusir to Dahshur, in the course of the next few months.

The archaic cemetery (no. 3000) of Saqqara lies to the north of a line running due west from the so-called Dog's Serapeum to a point 800 metres due north of the north-west corner of the Step Pyramid. Its area is about 300,000 square metres. The cemetery has much suffered from denudation and the removal of mud bricks and *sebakh.* Mariette Pasha deplored the complete disappearance of twenty-five out of the twenty-six tombs described by Lepsius and the destruction of twenty-five others. The eighty-six mastabas published by him were once more buried in the sand, but until the establishment of an inspectorate at Saqqara they were at the mercy of any one needing building material, Mariette's workmen knowing only too well where to look for the best quality of stone.

The archaic cemetery lies in a somewhat exposed situation on the high ground overlooking the south part of the village of Abusir and on the slope and two low ridges which run towards the sandy valley between Mariette's house and Abusir. The mastabas are almost all of black mud

brick; a few however are of yellow bricks made from the desert marl or soft clayey rock excavated from the subterranean tomb-chambers. The great majority of these mastabas are of the IIIrd Dynasty, the normal tomb having a small cruciform chapel for the male occupant at the south end of the east face of the mastaba, and a small plain offering-niche for the wife at the north end. The burial chamber or series of chambers lie deep in the rock at the foot of a rock-cut stairway leading down from the north face of the mastaba. The low square entrance to the burial chamber was closed with mud bricks, and was further protected by a great vertical slab of stone let down like a portcullis in two side grooves cut in the rock.

A few of the more important tombs towards the end of the IIIrd Dynasty had in the chapels linings of white limestone masonry; in one case there were reliefs, but the very great majority were simply plastered and whitewashed.

The earliest tombs were built near the edge of the low cliff overlooking the south part of the village of Abusir. These mastabas were of the Ist Dynasty, and two of them were of considerable size, measuring 57 metres by 26 metres, and 40 metres by 22 metres, respectively. All four sides of these mastabas were decorated with finely panelled brickwork. The rock-cut burial chambers yielded several inscribed stone vessels, including pieces of two large cylindrical alabaster jars with the *serekh* of Aha (see Plate, no. 1) and part of a rock-crystal cup with the name of Udimu (see Plate, no. 2). These great mastabas were not of course the tombs of these kings, who were buried at Abydos, but are more probably the burial places of princes of the royal house or of great officials of the Ist Dynasty. They were not cenotaphs or memorials of the Ist Dynasty Pharaohs, as there were fragments of human bones in the debris.

Both the Ist and the IIIrd Dynasty tombs yielded an enormous quantity of stone vessels which constitute the largest series hitherto found. Most of them are broken, but it has been possible to mend a very large number. The principal stones are alabaster, diorite, porphyry, slate and crystal, the last three stones being specially characteristic of the Ist and IInd Dynasty tombs. Some of the crystal pieces had a thickness of less than a millimetre.

Two mastabas of the IIIrd Dynasty deserve special mention. Mastaba

3073 was nearly 80 metres in length, with a panelled east face of mud-brick, protected by an external wall. The elaborate panelled niches had once been painted to imitate coloured woven curtains and mats; the backs of the niches were painted to imitate wooden doors, the grain of the wood being indicated by red lines on a yellow ground, and even the knots in the planks being carefully imitated.

Mastaba no. 3078 had a cruciform chapel of fine white limestone with archaic reliefs of the time of Sneferu, the prototype from which all the later Old Kingdom stelae and chapels have evolved.

The chapel of mastaba no. 3079, which is of the IVth Dynasty, contained two standing wooden statues of fine style, while a smaller seated statuette of alabaster was found just outside the entrance to the chapel of mastaba no. 3076, which seems however to be of earlier date than the statuette.

The last mastaba to be cleared is evidently an outlier of the great IVth to VIth Dynasty cemetery excavated by Mariette Pasha. One room had scenes painted on the plaster — two men sitting before a fire in a papyrus thicket, a potter, a fowling party with a boy carrying two bird baskets (the drawing of the boy being like a Greek vase-painting) and an unfinished sketch of a group of hippopotami. These drawings shew the Egyptian artist of the Old Kingdom expressing himself with the most perfect freedom with reed or brush on the limewashed wall.

C. M. Firth.

ÉTUDE SUR QUELQUES MONUMENTS DE LA IIIe DYNASTIE (PYRAMIDE À DEGRÉS DE SAQQARAH)

PAR

M. JEAN-PHILIPPE LAUER

(avec 1 planche).

Nous avons effectué cette année des recherches complémentaires en divers points de l'enceinte de la Pyramide à degrés encore insuffisamment explorés; nous avons pu ainsi élucider plusieurs questions importantes pour la compréhension et l'établissement du plan d'ensemble que nous donnons ci-joint (voir la planche jointe à cet article).

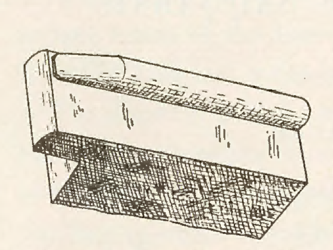
I. — COUR AU SUD DE LA PYRAMIDE.

Cette cour n'est pas vraiment rectangulaire; elle est très légèrement parallélipipédique, ses murs Est et Ouest faisant avec l'orientation générale du plan (mur d'enceinte et Pyramide) un angle de 3/4 de degré vers l'Ouest.

Nous avons constaté, comme il était d'ailleurs logique de le supposer, que le massif bordant cette cour vers l'Ouest était revêtu d'un mur de calcaire fin, et que ce mur était à redans comme sur les autres faces de la cour au Sud et à l'Est. Des vestiges en ont été retrouvés de place en place, et parmi ceux-ci, à une douzaine de mètres de la Pyramide, l'assise de base d'un simulacre de porte fermée particulièrement intéressant (en S du plan). Cette fausse porte présente un gond avec crapaudine très bien conservés du côté Sud. Malheureusement son plan n'est pas complet du côté Nord, et nous n'avons pas ainsi sa largeur exacte. La portion qui est conservée mesure déjà 2 m. 90; la porte devait être à deux battants;

en effet, la plus grande porte simulée à un battant que nous ayons retrouvée dans ces monuments est celle de l'entrée du temple funéraire au Nord de la Pyramide : elle mesure environ 2 mètres.

Le nouveau simulacre de porte découvert cette année serait donc du type à deux battants, comme les portes du mur d'enceinte ou celle du *serdab* de la statue de Zoser. Deux pierres moulurées lui appartenant ont été trouvées à proximité immédiate. Sur chacune de ces pierres (voir la figure ci-contre) nous voyons très fidèlement représentée une barre de bois horizontale taillée en sifflet à une seule de ses extrémités. Nous avions déjà remarqué sur des simulacres de portes entrouvertes la figuration des extrémités de ces mêmes barres, mais vues du côté où elles n'étaient pas taillées en sifflet, c'est-à-dire du côté libre de la porte opposé au pivot. Il est clair que ce modèle de porte en bois, si soigneusement simulé en pierre dans les monuments de Zoser, est le même que celui que nous retrouvons exécuté dans des sarcophages primitifs en bois[1] et dans des naos[2], ou que nous voyons représenté sur des sarcophages peints du Moyen Empire[3]. La question se pose de savoir si la face de la porte renforcée par les barres horizontales se trouvait tournée vers l'intérieur ou vers l'extérieur de l'édifice. L'étude des simulacres de Saqqarah va nous permettre de projeter quelque lumière sur ce point.



Nous ferons remarquer en premier lieu que la taille en sifflet des barres du côté où sont placés les gonds de la porte n'avait évidemment d'autre raison que de permettre l'ouverture complète de la porte du côté où se trouvaient ces barres; s'il n'en était pas ainsi, on ne voit en effet guère quelle aurait pu être l'utilité de cette disposition assez particulière. Nous

[1] Voir, au Musée du Caire, deux sarcophages de la IIe dynastie pour squelettes accroupis.

[2] Voir, au même Musée, la belle porte en bois du naos de Deir el Bahari, numéro du catalogue général 70001 *b* (Roeder).

[3] Voir, par exemple, H. Gauthier, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXX, pl. II, où est reproduite une caisse-canope du Musée du Caire (XIIe dynastie).

pouvons donc poser le principe suivant : «la porte se rabattant du côté où se trouvaient les barres, on disposait celles-ci des côtés intérieur ou extérieur suivant qu'on voulait la porte ouvrant vers l'intérieur ou vers l'extérieur».

En règle générale les portes s'ouvrent vers l'intérieur des monuments; c'est ce que nous voyons à Saqqarah, où nous avons deux cas à examiner, celui des portes représentées fermées et celui où elles sont indiquées ouvertes.

1° Dans le premier cas, suivant que la face visible est leur face intérieure ou leur face extérieure, nous y trouvons ou non les barres. Ainsi sur les portes simulées de la face extérieure du mur d'enceinte il n'y a aucune indication de barres. Au contraire sur la porte trouvée cette année et appartenant à la face intérieure du massif d'enceinte les barres sont représentées scrupuleusement.

2° Les portes sont représentées ouvertes et plus ou moins rabattues contre un mur. Puisqu'elles s'ouvrent généralement toutes ici vers l'intérieur, la face visible qui est la face extérieure ne présente pas de barres; les bouts de celles-ci apparaissent simplement à l'extrémité de la face cachée[1]. Remarquons que la porte simulée à l'extrémité Ouest de la colonnade qui, ouvrant vers l'extérieur de cette colonnade pourrait à première vue paraître une exception, n'en est pas une en réalité, car la grande cour sur laquelle elle ouvre est considérée ici comme l'intérieur du monument et la colonnade comme un simple vestibule d'accès.

Nous trouvons cependant une exception véritable dans le simulacre à deux battants situé devant le *serdab* où a été trouvée la statue de Zoser. Cette porte est représentée ouverte vers l'extérieur[2], car étant donnée la place de ses gonds par rapport au *serdab* on n'aurait pas pu l'ouvrir vers l'intérieur. Dans ce cas également le principe énoncé plus haut s'applique : en effet les barres ne se trouvent pas sur les faces visibles, mais sur celles qui ont été rabattues et à l'extrémité desquelles elles sont indiquées.

[1] Firth, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXIV, pl. I, 2.

[2] Firth, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXV, pl. III.

Cet exemple de la porte du *serdab* de Zoser n'est-il pas exactement le même que celui du naos en général? Dans le naos, la statue se trouvant enfermée et à l'étroit, on ne peut rabattre les portes vers l'intérieur, les barres doivent donc être à l'extérieur.

Resterait à examiner les portes représentées sur les sarcophages comportant un décor architectural. Le problème est ici beaucoup plus complexe; il semble bien que les artistes n'ont pas été d'accord entre eux sur le sens d'ouverture à donner aux portes, et je laisse de côté pour le moment la question de savoir si ce décor architectural représentait l'intérieur ou l'extérieur de la maison du mort.

II. — RÉGION OUEST DU PLAN.

Nous avons étudié les différents murs et massifs qui s'étendent suivant trois groupes parallèles au mur d'enceinte dans la partie Ouest de l'ensemble, et nous avons pu faire les constatations suivantes :

1° *Le massif* (I du plan) *bordant la grande cour méridionale vers l'Ouest.* Il était revêtu, nous l'avons vu, d'un parement de calcaire à panneaux à redans, comme les massifs limitant la cour à l'Est et au Sud. Comme ces derniers il formait terrasse à 5 mètres environ au-dessus du sol de la cour. Il est limité lui-même vers l'Ouest par un second massif parallèle (II du plan) avec superstructure plus élevée. Les fouilles de cette année nous ont prouvé que ce grand massif I venait buter sur la Pyramide vers son angle Sud-Ouest pour s'appuyer ensuite contre elle sur toute la longueur de sa face occidentale. La Pyramide ne comportait ainsi pas de revêtement sur cette face Ouest depuis le niveau général de base jusqu'à celui de la terrasse du massif. La preuve absolue nous en a été donnée par la découverte du départ du revêtement occidental de la Pyramide précisément à 4 m. 85 de hauteur, niveau correspondant, à quelques centimètres près, à celui de la terrasse des massifs environnant la grande cour méridionale.

Le massif, à l'endroit où il devait s'appuyer à la Pyramide, est fort endommagé. Il a sans doute été bouleversé au cours des siècles par les différents chercheurs; peut-être encore n'avait-il jamais été complètement achevé. Dans son état actuel il laisse bien apparente sur 7 ou 8 mètres de haut la tranche de maçonnerie de la Pyramide faite de gros moellons de mauvais calcaire qui formait en somme la fondation du revêtement, puisque ce dernier ne commençait qu'au niveau de la terrasse.

Que devient ce massif après l'angle Nord-Ouest de la Pyramide? Nous constatons que la portion de la face de la Pyramide allant de cet angle jusqu'au mur limitant à l'Ouest le temple funéraire du Nord est également en moellons de calcaire grossier, et qu'il se trouve à quelques cinquante centimètres seulement en deçà de l'alignement du revêtement de la Pyramide conservé à l'Est du temple Nord. Il n'y avait ainsi matériellement pas la place voulue pour un revêtement, d'autant qu'en cet endroit la face en moellons est presque verticale. Donc ici encore, depuis l'angle Nord-Ouest jusqu'au temple Nord, la Pyramide devait servir d'appui à un massif.

Jusqu'où vers le Nord s'étendait le massif I ainsi élargi? Les fouilles nous ont montré qu'il devait être limité au Nord par le mur de moellons (N. O. du plan) situé à 80 mètres environ au Nord de la Pyramide, et qu'il s'étendait en outre sur tout l'espace compris entre ce mur, la Pyramide, son Temple Nord et le grand mur limitant à l'Ouest la Cour dite « du *Serdab* ». Ce vaste massif, dont la terrasse devait sans doute conserver partout le même niveau, est constitué comme lui par des murs de cloisonnement entre lesquels se trouve un bourrage formé de matériaux de déchets. Le temple Nord se trouvait ainsi enclavé dans ce massif sur ses côtés Ouest et Nord et sa toiture émergeait à 1 m. 50 environ au-dessus de la terrasse du massif, ce niveau nous étant donné par le départ du revêtement de la Pyramide au-dessus de la butée de la toiture du Temple[1]. Rappelons à ce propos que nous avons dans le Temple Nord de la Pyramide les vestiges d'un escalier[2] qui conduisait vraisemblablement à la terrasse du massif, et permettait en partant de ce temple d'accéder à toutes les terrasses des divers massifs de l'ensemble.

---

[1] Voir *Annales du Service des Antiquités*, t. XXIX, p. 123 et fig. 29.

[2] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXIX, J.-P. Lauer, pl. V en Z.

2° *Le massif* (II du plan) *à grande superstructure Nord-Sud, bordant vers l'Ouest le massif précédent* (I).

Ces deux massifs sont séparés l'un de l'autre par un léger intervalle de 2 m. 80 environ, formant actuellement fossé en certains endroits, mais qui était à l'époque de la IIIe dynastie comblé par de la blocaille que nous trouvons conservée de place en place. A 1 m. 25 vers l'Ouest du rebord de ce fossé, nous trouvons un parement en moellons de calcaire grossier incliné de 6° sur la verticale, formant tranche de maçonnerie de 3 mètres environ d'épaisseur accollée à un second parement parallèle également en moellons. Le premier de ces parements ne s'élève guère, soit qu'il ait été détruit en grande partie, soit qu'il ait dû servir de fondation à un revêtement de calcaire fin qui n'aurait d'ailleurs peut-être jamais été posé. Le deuxième, au contraire, s'élève à 2 m. 50 environ au-dessus du niveau de la terrasse; il limite vers l'Est une vaste superstructure de 25 mètres d'épaisseur et de près de 400 mètres de long, atteignant encore 3 mètres de haut en bien des endroits. Cette superstructure semble tout à fait analogue comme construction à celle recouvrant le grand Tombeau de Zoser sur le mur d'enceinte Sud, mais elle est infiniment plus vaste, puisque cette dernière, non compris son revêtement, ne mesure que 10 mètres sur 81 environ. Sa partie supérieure, comme celle du Tombeau de Zoser, est actuellement nettement incurvée[1], mais nous ne pouvons pas plus ici que là affirmer qu'il en était ainsi originellement. La similitude de cette superstructure avec celle du Tombeau de Zoser nous incite à penser que nous aurions peut-être ici les tombeaux des membres de la famille royale. Nous avons en différents points de la superstructure, ou à proximité immédiate, des puits ou des accès à des galeries souterraines, plus ou moins profondes. Nous avons ainsi les puits 4, 5, 6, et 7 de notre plan d'ensemble, ainsi que la descenderie E située juste au-delà de l'extrémité Nord actuelle de la superstructure. Notons également à 2 mètres à l'Est du puits 6 une plate-forme de 3 à 4 mètres de côté constituée par une assise de calcaire fin.

L'exploration de ces galeries est malheureusement rendue fort difficile

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t XXVII, Lauer, pl. VI, et t. XXVIII, Firth, pl. I, 1.

par le mauvais état de leurs parois argileuses; nous avons, en outre, la preuve qu'elles ont déjà été visitées fort anciennement. Il est d'ailleurs fort vraisemblable, comme le pense M. Firth[1], que plusieurs de ces galeries, en particulier les moins profondes, ont été creusées pour se procurer la grosse quantité d'argile nécessaire au liaisonnement de la maçonnerie grossière en moellons de tous ces énormes massifs.

3° *Le massif proprement dit du mur d'enceinte, côté Ouest* (III du plan).

Ce massif est formé de deux murs de moellons disposés parallèlement à 17 m. 60 d'intervalle. Le plus à l'Ouest mesure un peu plus de 6 mètres de large et l'autre environ 5 mètres; l'espace intermédiaire est comblé de déchets de taille et de matériaux de rebut. Notons, à 120 mètres environ de son extrémité Nord, les vestiges d'une petite maison de brique crue de la IIIe dynastie laissée sous le remplissage et dont le plan est parfaitement conservé.

La partie occidentale du grand revêtement de calcaire fin à bastions et à redans, dont nous retrouvons des vestiges sur tout le pourtour de l'enceinte, se trouvait adossée à ce massif. Vers l'extrémité Nord nous en avons retrouvé des restes importants, dont les assises les plus élevées actuellement en place atteignent encore 4 m. 50 en certains points. Le sommet du massif qui nous occupe se trouvait peut-être au même niveau que le chemin de ronde de ce revêtement. Nous avons retrouvé précédemment les éléments du parapet de ce chemin de ronde[2].

III. — RÉGION NORD DU PLAN.

1° *Massif du mur d'enceinte* (*côté Nord*).

La structure de ce massif est fort différente de celle du massif que nous venons d'étudier sur le côté Ouest. Au lieu de deux murs parallèles, nous en trouvons ici quatre. En partant du revêtement de calcaire fin à redans, nous trouvons un mur de moellons de 4 mètres d'épaisseur environ, puis

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXVIII, p. 83.

[2] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXVII, p. 130 et pl. VI.

à 9 mètres de là un petit mur de 1 m. 10 relié au premier par des refends de 0 m. 90, espacés de 2 mètres et formant ainsi un cloisonnement régulier. A 5 mètres de ce premier massif et parallèlement à lui s'en trouve un second dont la structure est semblable; il comprend un premier mur de 1 m. 10 relié de la même façon par des refends à un autre mur mesurant 1 m. 65 de large seulement. Dans l'état actuel de leur conservation ces cloisonnements ont l'aspect de magasins, mais telle n'était certainement pas leur destination.

Entre ces deux massifs parallèles, à 60 mètres à l'Ouest environ de la plate-forme dont nous allons parler plus loin, se trouve le puits 8 de notre plan. Ce puits donne accès à cet important magasin souterrain où M. Firth[1] a trouvé un si grand approvisionnement de graines et de fruits ainsi que de nombreux sceaux au nom des rois Khasekhemoui et Neterkhet. Il est fort probable que, durant le règne du roi, lorsque l'on emmagasinait, au fur et à mesure des récoltes, ces provisions pour sa vie de l'au-delà, on laissa libre un certain temps cette allée constituée par cet intervalle de 5 mètres ménagé entre les deux massifs pour faciliter l'accès au puits. L'intention était sans doute de combler l'allée dès que l'on aurait estimé l'approvisionnement suffisant, de façon à dissimuler complètement l'accès du magasin; c'est ce que semble bien indiquer le remplissage enlevé au cours des fouilles qui se composait de pierraille et non de sable. Ainsi s'expliquerait la disposition particulière du massif du mur d'enceinte en cet endroit.

Vers l'angle Nord-Est, tant sur son côté Nord que sur son côté Est, le massif du mur d'enceinte ne se compose plus, outre les vestiges du mur de calcaire fin, que d'un seul mur de moellons de 1 m. 75 d'épaisseur. Il est fort probable que ce n'est là qu'une partie du mur primitif. Cette région du plan a été particulièrement bouleversée. A 25 et à 70 mètres environ à l'Ouest de l'angle Nord-Est le mur d'enceinte présente actuellement de larges brèches qui ont peut-être servi à l'évacuation des pierres arrachées à ces murs. Il est possible enfin que cette portion du plan n'ait jamais été complètement achevée, sauf pourtant le revêtement extérieur du mur d'enceinte.

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXVII, p. 107 et 108.

2° *Région située entre les massifs du mur d'enceinte et le grand mur* (N. O. du plan) *au Nord de la Pyramide.*

Le seul emplacement où il y ait encore des vestiges d'architecture reconnaissables se trouve tout à fait vers l'extrémité Nord de l'enceinte, légèrement à l'Est de l'axe Nord-Sud passant par le milieu de la Pyramide. Nous constatons qu'en cet endroit le niveau du sol est à 2 m. 65 au-dessous du niveau général de base des autres constructions de l'enceinte. Nous trouvons là une vaste plate-forme[1] de 15 mètres de côté environ, taillée à même le roc avec un escalier vers le Sud. Le roc était revêtu d'un parement de calcaire fin de 0 m. 60 à 0 m. 75 d'épaisseur appareillé comme dans les autres monuments de l'enceinte, mais non encore ravalé, ce qui indiquerait que cette partie n'aurait pas été entièrement achevée. Nous ignorons quelle put être la destination exacte de cette plate-forme qui fait penser à un vaste autel. Notons que le roc de la plate-forme à sa partie supérieure est légèrement entaillé sur son pourtour, laissant en son centre un carré de 8 mètres de côté environ exhaussé ainsi de quelques centimètres par rapport au reste.

A 6 mètres à l'Ouest de l'escalier de la plate-forme se trouve un grand trou à peu près carré de 2 m. 50 à 3 mètres de côté et de 1 m. 50 de profondeur; ce trou a peut-être servi à placer une sorte de dépôt de fondation. Ne convient-il pas de le rapprocher de celui que nous avons retrouvé l'année dernière juste devant l'escalier de l'autel situé contre la face méridionale de la Pyramide? Rappelons que là les parois du trou étaient revêtues de calcaire et recouvertes de poutres simulées en pierre placées jointivement; l'une de celles-ci avait été brisée par des voleurs et il ne restait plus dans ce petit caveau qu'un bucrâne à grandes cornes et un petit fragment de poterie.

Actuellement autour de la grande plate-forme se trouvent des amas énormes de blocaille et de déchets de pierres qui devaient sans doute être primitivement contenus entre des murs, comme partout ailleurs dans l'enceinte. Ces murs ont été détruits, et il nous est impossible de délimiter exactement l'espace libre situé autour de la plate-forme surtout du côté Sud. Des côtés Est et Ouest, il y avait sans doute deux passages étroits

[1] Firth, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXVII, p. 107 et 108.

permettant d'arriver au Nord de la plate-forme. De ce côté nous retrouvons quelques vestiges de murs, et des entailles dans le sol nous donnent le contour que nous avons indiqué sur notre plan en B. A l'extrémité Est de la petite salle ainsi formée se trouve même un fragment de calcaire blanc en place. Il semble donc bien y avoir eu derrière cette plate-forme au Nord et en corrélation avec elle un petit sanctuaire (B) par où l'on aurait peut-être laissé à un certain moment un accès à l'allée et au puits du magasin.

Il est très probable que la plus grande partie de cette vaste région Nord du plan ne formait pas une cour, mais devait constituer, au contraire, un grand massif avec des cloisonnements et des compartimentages dans lesquels on jeta tous les déchets de taille du mur d'enceinte avoisinant. Nous voyons encore en divers points des vestiges de ces murs de cloisonnement, particulièrement en M, presque au milieu de cette région. Il n'y avait sans doute qu'un très petit espace libre formant cour au Sud de la plate-forme, et l'on devait y accéder par un ou plusieurs escaliers descendant de la terrasse du grand massif environnant. Cette terrasse devait être à un niveau sensiblement inférieur à celui du massif enclavant le temple funéraire au Nord de la Pyramide, car nous constatons une dénivellation très sensible entre les vestiges conservés dans ces deux parties du plan; peut-être cette dénivellation était-elle de 2 m. 65, correspondant à celle que nous avons signalée entre le niveau de base général et le niveau du sol autour de la plate-forme.

Rappelons enfin que, disséminées sous les restes de ce vaste massif, se trouvaient plusieurs tombes taillées dans le roc. Un premier groupe C de quatre descentes parallèles aboutissent à une même galerie donnant accès à une série de chambres. Elles ont été identifiées par M. Firth[1] comme étant celles que Mariette avait explorées près de la Pyramide à degrés. Trois autres tombes en D, comportant des commencements de dispositifs pour le glissement des herses, sont du type des tombes de la IIIe dynastie, mais ne paraissent pas avoir été jamais achevées; la plus au Sud des trois se trouve dans le massif supérieur, au Nord-Ouest du temple funéraire de la Pyramide.

---

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXVIII, p. 82.

IV. — RECHERCHE DES MESURES EMPLOYÉES.

Nous avons cherché à déterminer aussi exactement que possible la longueur de l'unité de mesure employée pour la construction de ces monuments du roi Zoser. Nous avons d'abord retrouvé sur l'assise de base du mur méridional de la cour du Monument du Sud (dit chapelle de la princesse Ḥetep-ḥer-nebti), à 0 m. 90 de l'angle Sud-Ouest de cette cour, des indications de mesures au trait rouge, parmi lesquelles deux petits traits verticaux espacés de 1 m. 04 et 7 à 8 millimètres. Cette dimension correspondrait donc exactement à 2 coudées royales de 0 m. 524 environ. Nous avons ensuite mesuré les dimensions des cours, des massifs et des monuments principaux de l'ensemble, en les convertissant en coudées de 0 m. 524, et nous allons exposer et commenter les résultats ainsi obtenus.

1° *Mesures en plan des différents projets de la Pyramide.*

Rappelons qu'il y a eu, pour la Pyramide à degrés même, cinq projets successifs[1]. Un mastaba initial fut agrandi successivement deux fois, ce qui nous donne les projets M_1, M_2 et M3. Puis par-dessus ces projets de mastaba on décida de construire une pyramide à degrés de contour P_1, que l'on agrandit ensuite suivant le contour P_2.

Pour M_1 et M_2 nous ne connaissons de façon précise que les mesures (dans le sens Est-Ouest, c'est-à-dire leur largeur). M_1 aurait eu *123 coudées* de large, et M_2, qui consistait en l'adjonction sur tout le pourtour de M_1 d'une tranche de revêtement de 7 *coudées* d'épaisseur, aurait donc eu $123 + (2 \times 7) = 137$ *coudées* de large.

Le projet M3 comportait l'agrandissement du projet M_2, mais seulement sur les faces Nord et Est. Au Nord nous avons retrouvé la ligne de son revêtement derrière le *serdab* du Roi. A l'Est nous l'avons retrouvée également[2], et nous voyons que de ce côté la largeur du mastaba est augmentée de *16 coudées*. La largeur de M3 était donc de $137 + 16 = 153$ *coudées*. Sa longueur, que nous pouvons mesurer aussi, connaissant la ligne de son revêtement au Nord et au Sud, était de *190 coudées*.

---

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXIX, p. 126-129 et pl. VIII.

[2] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXIX, voir p. 128, fig. 34.

Il est assez vraisemblable que la tranche ajoutée dans le projet M_3 au projet précédent M_2 était égale sur la face Nord et sur la face Est. En supposant qu'il en ait été ainsi, la longueur de M_2 aurait été de 190 — 16 = *174 coudées;* celle de M_1 : 174 — (2 × 7) = *160 coudées.*

Considérons maintenant les deux projets P_1 et P_2 de la Pyramide à degrés : la seule dimension que nous puissions mesurer avec précision est la largeur dans le sens Nord-Sud, car nous avons vu que vers l'Ouest la base de la Pyramide était recouverte par un massif, et ne comportait pas de revêtement.

Pour le projet P_1 nous avons retrouvé des assises de son revêtement au Nord, à l'Est et au Sud. Sa largeur Nord-Sud était ainsi d'environ 104 m. 75, soit *200 coudées* (qui à 0 m. 524 correspondraient à 104 m. 80). La longueur Est-Ouest ne peut être mesurée de façon très exacte, mais semble avoir été de *230 coudées* environ.

Quant au projet final P_2, il comportait accroissement de P_1 sur les trois faces Nord, Est et Sud : au Nord une tranche de *5 coudées;* à l'Est et au Sud une tranche de *3 coudées* seulement. Les dimensions de P_2 auraient donc été 200 + 5 + 3 = *208 coudées* et 230 + 3 = *233 coudées.*

En résumé :

le projet	M_1 = 123 × 160	*coudées*
—	M_2 = 137 × 174	—
—	M_3 = 153 × 190	—
—	P_1 = 230 × 200	—
—	P_2 = 233 × 208	—

2° *Principales autres mesures remarquables.*

La longueur de l'enceinte est d'environ 544 m. 80, soit *1040 coudées* (qui donneraient exactement 544 m. 96).

Sa largeur est d'environ 276 m. 85, soit *528 coudées* (qui donneraient 276 m. 67).

Remarquons que nous trouvons exactement la longueur de *1000 coudées,* soit 524 mètres, depuis la face du revêtement du mur méridional de la grande cour du Sud, devant le Tombeau de Zoser, jusqu'à l'extrémité extérieure Nord du mur d'enceinte. L'épaisseur du mur d'enceinte au Sud,

revêtements et bastions compris, est donc de : 1040 — 1000 = *40 coudées;* la largeur de la superstructure du grand Tombeau sur ce mur est de *25 coudées.*

Dimensions de la Grande Cour Sud : largeur 107 m. 40, soit *205 coudées;* longueur jusqu'au projet M_1 : 183 m. 20, soit environ *350 coudées* (= 183 m. 40); longueur jusqu'au projet P_2 : 175 m. 25, soit environ *335 coudées* (= 175 m. 54).

Distance de la face Nord de l'autel jusqu'au premier massif en forme de B : *100 coudées* environ. Largeur de ces B : *10 coudées.* Longueur : *21 coudées* environ.

Largeur de la grande cour du Sud depuis son angle Sud-Est jusqu'à l'angle formé par la saillie du massif contenant la chapelle du Grand Tombeau de Zoser : *123 coudées.*

La saillie du massif elle-même : *33 coudées* et quelques centimètres. Épaisseur du massif à l'Est de la cour du Sud, depuis l'angle Sud-Est de cette cour jusqu'au mur d'enceinte, bastions compris, côté Est : 73 m. 20, soit *140 coudées* (= 73 m. 26).

Longueur de la colonnade, prise depuis l'axe charnière de la porte de son extrémité Ouest jusqu'à celui de la porte à un seul battant de son extrémité Est : 64 m. 40, donc *123 coudées* (= 64 m. 45).

Largeur du massif de constructions situé à l'Est de la cour du *Ḥeb-Sed* (petits murs bas compris) depuis la face Ouest du massif de moellons du mur d'enceinte devant l'accès au Sud-Est de cette cour : *33 coudées et quelques centimètres.*

Largeur de la cour du *Ḥeb-Sed : 33 coudées et quelques centimètres.*

Largeur du massif de constructions situé à l'Ouest de la cour du *Ḥeb-Sed* (petits murs bas compris) jusqu'à la cour du temple T : *33 coudées et quelques centimètres.*

Ces trois dimensions semblables totalisées nous donnent donc *100 coudées,* et si nous y rajoutons la largeur de la cour du temple T, qui est de *23 coudées,* nous retrouvons encore le chiffre de *123 coudées* que nous venons déjà de rencontrer à trois reprises différentes.

Longueur de la cour du *Ḥeb-Sed : 177 coudées.* Remarquons que ce chiffre 177 est le complément de 123 par rapport à 300; or nous retrouvons précisément encore les *123 coudées* depuis l'alignement du revê-

tement du mur bordant la cour du *Ḥeb-Sed* au Sud jusqu'au parement du mur méridional de la petite salle hypostyle située à l'extrémité Ouest de la colonnade.

Largeur du petit temple T (tores d'angle compris) : 8 m. 83; or *17 coudées* = 8 m. 91.

Longueur du petit temple T (tores d'angle compris) : 19 m. 83; or *38 coudées* = 19 m. 91.

Remarquons ici que sur chacune des deux dimensions, largeur et longueur, il nous manque 8 centimètres pour la correspondance exacte en coudées. Cela est dû sans doute au fait que les Anciens avaient pris leurs mesures avant le ravalement des tores d'angle dont ils auraient enlevé ensuite par cette opération une couche périphérique d'environ 4 centimètres d'épaisseur.

Distance du simulacre de porte, situé à l'angle Sud-Est de la Pyramide jusqu'au premier mur rencontré vers l'Est : *44 coudées*.

De la face Est de ce même mur jusqu'à la Pyramide : *40 coudées*.

Largeur de la cour située devant le monument du Sud (dit, chapelle de la Princesse Ḥetep-ḥer-nebti) : *70 coudées*.

Épaisseur du massif du mur d'enceinte (revêtements et bastions compris), à l'Est de cette cour : *20 coudées* environ.

Largeur de la façade du Monument du Sud (dit chapelle de la Princesse Ḥetep-ḥer-nebti) : *34 coudées*.

Largeur de la cour et du Monument du Nord (dit : chapelle de la Princesse Int-ka-s) : 17 m. 50; or *33 coudées 1/3* = 17 m. 47.

Largeur du massif bordant cette cour à l'Ouest (revêtements compris) : également environ *33 coudées*.

Largeur de la cour dite «du *Serdab*» : *50 coudées*.

Longueur : 61 m. 40; or *117 coudées* = 61 m. 31.

Longueur de cette cour lors du premier projet de la Pyramide P_1 : *122 coudées*.

Longueur de cette cour lors du premier projet de mastaba M_1 : *150 coudées*.

Distance de la face vers le Sud du mur septentrional de cette cour au parement du grand mur qui limite les constructions de calcaire fin vers le Nord : *25 coudées*.

Notons encore les observations suivantes.

La largeur des bastions du mur d'enceinte est d'à peu près *6 coudées* et celle de leurs intervalles de *8 coudées*. L'épaisseur du revêtement du mur d'enceinte, bastions compris, est de *9 coudées*. Le passage d'entrée donnant accès à la colonnade a *12 coudées* de long.

L'épaisseur de la plupart des revêtements des massifs varie entre 1 m. 50 et 1 m. 60, soit environ *3 coudées*. Les redans des murs de la grande cour du Sud ou de la cour du Monument du Sud ont juste une coudée de large. De même les trottoirs autour de la cour du *Ḥeb-Sed* et du temple T. Toutes les petites niches à offrandes sont d'*une coudée carrée*. Le diamètre au départ du fût des colonnes fasciculées est de *2 coudées*. Celui des colonnes cannelées des deux monuments du Nord et du Sud, dits chapelles des Princesses, est d'*une coudée* environ.

En résumé, nous constatons que l'on trouve assez fréquemment des mesures terminées par des 0. Nous avons ainsi noté les chiffres de coudées : 1040, 1000, 350, 230, 200, 160, 150, 140, 100, 70, 50, 40, 20, 10.

Nous avons rencontré, d'autre part, à sept reprises différentes, le chiffre de *33 coudées* + quelques centimètres. Or 33 coudées et 17 cm., 5 font exactement le 1/3 de 100 coudées. Peut-être les architectes de la IIIe dynastie employaient-ils des tresses de 33 coudées 1/3 de long pour leurs mesures, comme nous-mêmes employons des rubans de 10, 20 ou 30 mètres? Dans ce cas n'auraient-ils pas préféré reporter exactement cette longueur pour certaines divisions importantes de leurs tracés de plans?

Nous trouvons, d'autre part, cinq fois pour des mesures importantes le chiffre de *123 coudées*, en particulier pour la largeur du premier projet de mastaba M_1 et pour la longueur de la colonnade. Remarquons que ce nombre est assez caractéristique, puisqu'il est formé de la suite des trois premiers chiffres. Cette particularité ne lui aurait-elle pas conféré une vertu spéciale?

Notons enfin quelques chiffres terminés par 5 comme : 335, 205, 25 (deux fois).

Nous voyons ainsi qu'à la IIIe dynastie les architectes préféraient employer dans la majorité des cas, pour les mesures directrices, soit des chiffres terminés par des zéros ou quelquefois par des cinq, soit des chiffres

caractéristiques tels que ceux que nous venons de signaler, et qui ne semblent pas avoir été l'effet du hasard. Parfois pourtant nous rencontrons des chiffres quelconques; nous constatons alors le plus souvent qu'ils ne sont pas des cotes premières, mais le résultat d'additions ou de soustractions faites à des cotes caractéristiques, tel est le cas notamment des chiffres obtenus pour les dimensions des projets M_2, M3 et P_2, où l'on a fait des additions aux chiffres caractéristiques du mastaba M_1 et de la pyramide P_1. Enfin pour les mesures moyennes comprises entre 1 et 40 coudées environ, les Égyptiens ont cherché de façon générale à avoir des nombres entiers de coudées, et c'est seulement, semble-t-il, pour les moulures ou les très petits éléments qu'ils employaient des fractions de coudées.

J.-P. Lauer.

RAPPORT SUR LES RESTAURATIONS
EFFECTUÉES
AU COURS DE L'ANNÉE 1930-1931
DANS
LES MONUMENTS DE ZOSER À SAQQARAH

PAR

M. JEAN-PHILIPPE LAUER

(avec 2 planches).

Nous avons poursuivi cette année la restauration, commencée au cours de la compagne précédente[1], des colonnes fasciculées de la colonnade d'entrée et des colonnes cannelées du petit temple (T de nos plans) situé à l'Ouest de la cour du *ḥeb-sed*.

En ce qui concerne les colonnes cannelées, le travail que nous nous proposions est maintenant achevé, puisque nous avons remonté la troisième et dernière d'entre elles jusqu'au niveau présumé de son abaque (voir planche I).

Entre le dernier tambour de cette colonne conservé en place et le premier que nous ayons retrouvé, il nous manquait la hauteur de trois assises, que nous avons refaites suivant le procédé décrit l'année dernière. Ensuite sur une hauteur de douze assises nous avions des éléments de chaque tambour, puis de nouveau trois lacunes; enfin les deux derniers ont été retrouvés à peu près complets.

Dans la colonnade d'entrée nous sommes en présence d'une œuvre de beaucoup plus longue haleine, puisque nous avons là quarante-huit colonnes. Nous n'espérons pas pouvoir les restaurer toutes intégralement,

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXX, p. 129-136.

car nous évaluons à peu près à la moitié la proportion des segments de tambours perdus ou détruits, et nous nous trouverons très vraisemblablement bloqués à des niveaux divers sur un grand nombre de colonnes où les lacunes seront trop considérables pour que nous puissions identifier les fragments leur ayant appartenu à chacune. Cependant dès cette année nous sommes arrivés à des résultats fort appréciables.

1° Nous avons pu remonter jusqu'au niveau de leur dix-septième assise, soit à 3 m. 70 environ, les trois colonnes 29, 30 et 31 de notre numérotation[1]; elles sont voisines de la colonne 28 sur laquelle le même niveau avait été atteint l'année dernière. Malheureusement jusqu'ici nous n'avons pu réussir à identifier aucun élément leur appartenant qui soit situé au-dessus de cette hauteur. Néanmoins nous avons là maintenant un groupe précieux qui pourra nous servir de noyau pour la reconstitution complète de quelques travées de la colonnade. Nous espérons pouvoir entreprendre cette reconstitution lorsque tous les fragments dont il est possible de retrouver la place auront été réincorporés à leurs colonnes respectives.

2° Sur la colonne 19 (voir pl. II, 1, où elle est photographiée), nous avons atteint la vingt-deuxième assise et la hauteur de 4 m. 77, qui est presque certainement le niveau du départ du décor constituant le chapiteau. A ce niveau, en effet, la corde sous-tendante d'un segment de tambour comprenant cinq tiges de cette colonne[2] ne mesure plus que 0 m. 37; or le plus petit fragment de départ de chapiteau qui nous reste mesure dans la même condition 37 cm. 5 et la plupart des autres fragments ont de 38 à 41 centimètres. Nous avons donc toutes chances d'avoir atteint ce niveau de départ. Comme nous allons le voir, les chapiteaux comportaient cinq assises, abaque compris, mesurant 1 m. 15 de hauteur environ. Les colonnes auraient donc été composées de vingt-sept assises, d'une hauteur totale d'environ 5 m. 92, ce qui est, à 4 ou 5 centimètres près, la hauteur que nous leur avions donnée sur nos essais de reconstitution[3] et celle que mesurent aussi les colonnes du petit temple T.

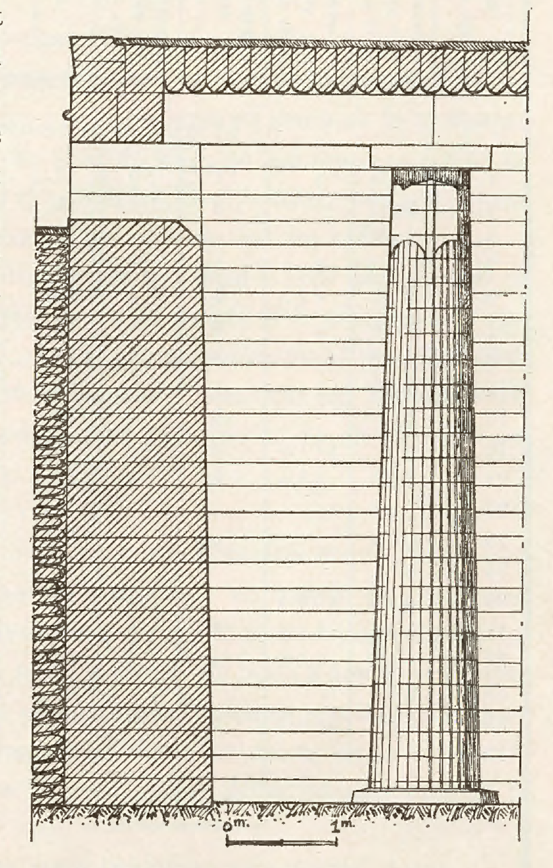
---

[1] *Annales du Service des Antiquités*, t. XXX, p. 131.

[2] *Ibid.*, p. 130 et fig. 3.

[3] *Ibid.*, t. XXVII, Lauer pl. III.

3° Nous avons pu réassembler à terre trente-neuf fragments de chapiteaux par groupes de deux, trois, quatre, cinq ou six, dont vingt-huit appartenant aux colonnes à dix-neuf tiges de l'extrémité Ouest de la colonnade, et onze aux colonnes à dix-sept tiges. Nous avons obtenu parmi ces groupes cinq chapiteaux à peu près complets, dont quatre à dix-neuf tiges et un à dix-sept (voir pl. II, 2). Nous avons constaté ainsi avec certitude que les chapiteaux comportaient cinq assises, au lieu de quatre comme nous l'avions supposé dans nos premières études. D'autre part, nous voyons que sur certaines des colonnes à dix-neuf tiges la dernière assise avant l'abaque se trouvait à peu près réduite de moitié (voir pl. II, 2, chapiteau de gauche), ne mesurant que 12 à 13 cm. 5 au lieu de 20 à 25 centimètres que mesurent les assises normales (même planche, chapiteau de droite), certaines pouvant même atteindre 27 ou 28 centimètres. Ces tambours terminaux à hauteur réduite ont probablement appartenu à la salle qui se trouve à l'extrémité Ouest de la colonnade, salle dans laquelle les colonnes ne sont pas reliées aux murs qui les entourent; on se contenta de niveler par rapport au mur de la salle à partir de la dernière assise des colonnes sous l'abaque afin d'obtenir ainsi exactement l'horizontalité pour les abaques et les architraves (voir la figure ci-dessus). Signalons, en outre, que ces tambours réduits présentaient à leur partie supérieure un tenon trapézoïdal de



TABLEAUX DES FRAGMENTS DE COLONNES RETROUVÉS ET REPLACÉS.

NUMÉRO DES COLONNES.	NOMBRE D'ASSISES EN PLACE AVANT RESTAURATION.	NOMBRE D'ASSISES EN PLACE APRÈS RESTAURATION.	NOMBRE DE FRAGMENTS RETROUVÉS EN 1929-30.	NOMBRE DE FRAGMENTS RETROUVÉS EN 1930-31.	NUMÉRO DES COLONNES.	NOMBRE D'ASSISES EN PLACE AVANT RESTAURATION.	NOMBRE D'ASSISES EN PLACE APRÈS RESTAURATION.	NOMBRE DE FRAGMENTS RETROUVÉS EN 1929-30.	NOMBRE DE FRAGMENTS RETROUVÉS EN 1930-31.
1° ALLÉE DE LA COLONNADE.									
1....	4 1/2	7	1	5	2....	5	8	6	3
3....	3 2/3		6		4....	5 3/4	14	1	11
5....	8 2/3				6....	7 1/3	7 3/4	1	2
7....	4 2/3	13	5	14	8....	6	14		12
9....	4 1/4	7 1/3	5	2	10....	6	10 1/4	5	2
11....	6 3/4	9	6	1	12....	4 3/4	6 2/3	1	3
13....	6 1/3		13		14....	6	8 1/3	3	1
15....	6 3/4	7		2	16....	7 3/4	8 1/3	1	1
17....	3		15		18....	7 3/4	10 3/4	1	4
19....	7	21 1/2	4	19	20....	7		2	
21....	5 1/4	7 3/4	5	1	22....	6 9/10		1	
23....	7 2/3		1		24....	6 3/4			
25....	9 1/2		9		26....	7		2	
27....	8				28....	5	16 3/4	22	2
29....	9 1/2	16 3/4		11	30....	7 3/4	16 3/4	2	12
31....	5 3/4	16 1/2	5	9	32....	6 2/3		1	
33....	7 2/3	11 3/4	2	6	34....	8 3/4			
35....	8 3/4				36....	6		1	
37....	6 3/4	10 1/4	4	1	38....	6		1	
39....	8				40....	6 3/4			
TOTAUX.....			81	71	TOTAUX.....			51	53
2° SALLE DE L'EXTRÉMITÉ OUEST DE LA COLONNADE.									
1...	4 2/3	9	7	2	5...	8	8 1/2	1	
2...	6 1/2	10 1/2	5	4	6...	8 1/2			
3...	5 2/3	8 1/2	5	1	7...	9	13 1/2	5	
4...	6 1/10		1		8...	8 2/3	9	1	
TOTAUX.....			18	7	TOTAUX.....			7	

TOTAL pour 1929-30 .... 81 + 51 + 18 + 7 = 157 fragments
TOTAL pour 1930-31 .... 71 + 53 + 7 = 131 —
TOTAL GÉNÉRAL .... 288 —

2 centimètres de saillie environ (visible sur la planche II, 2, chapiteau de gauche). Sans doute, étant donné le poids moindre de ces pierres, était-ce là une précaution pour leur éviter un glissement possible, car nous n'avons rien retrouvé de tel sur tous les autres tambours terminaux de hauteur normale dont nous possédons encore une vingtaine de fragments.

4° Sur l'ensemble des colonnes nous avons retrouvé la place de 131 fragments, dont la répartition est indiquée sur le tableau donné ci-contre. Si nous y ajoutons les 157 fragments replacés au cours de la campagne précédente, nous arrivons à un total de 288, ce qui représente plus du quart des fragments conservés et utilisables, dont le total, sans y comprendre les éléments des chapiteaux, s'élevait à environ un millier.

D'autre part si nous considérons que le niveau moyen des colonnes de l'allée était avant nos restaurations de six assises et demie, donnant une hauteur totale de 1 m. 30 à 1 m. 55, nous constaterons que le niveau moyen atteint actuellement est de dix assises, donnant une hauteur totale de 2 m. 20 environ, ce qui constitue un gain de 0 m. 80 en moyenne par colonne.

Nous voyons par là l'importance des résultats déjà acquis, aussi bien pour la mise au point de nos reconstitutions en vue de la publication d'ensemble des monuments de Zoser que pour la restauration proprement dite. Enfin, ayant réussi cette année à vérifier de façon à peu près certaine la hauteur des colonnes, nous pourrons dès l'automne prochain enlever la couverture provisoire que nous avions élevée au-dessus de la colonnade pour l'abriter, et la remplacer par une toiture définitive au niveau de la terrasse de la IIIe Dynastie.

J.-P. LAUER.

PRELIMINARY REPORT OF THE WORK

OF THE

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF NUBIA

1930-1931

BY WALTER B. EMERY

(with 3 plates).

The Archaeological Survey of Nubia reopened its work with the excavation of the fortress of Kuban, which is situated on the east bank of the

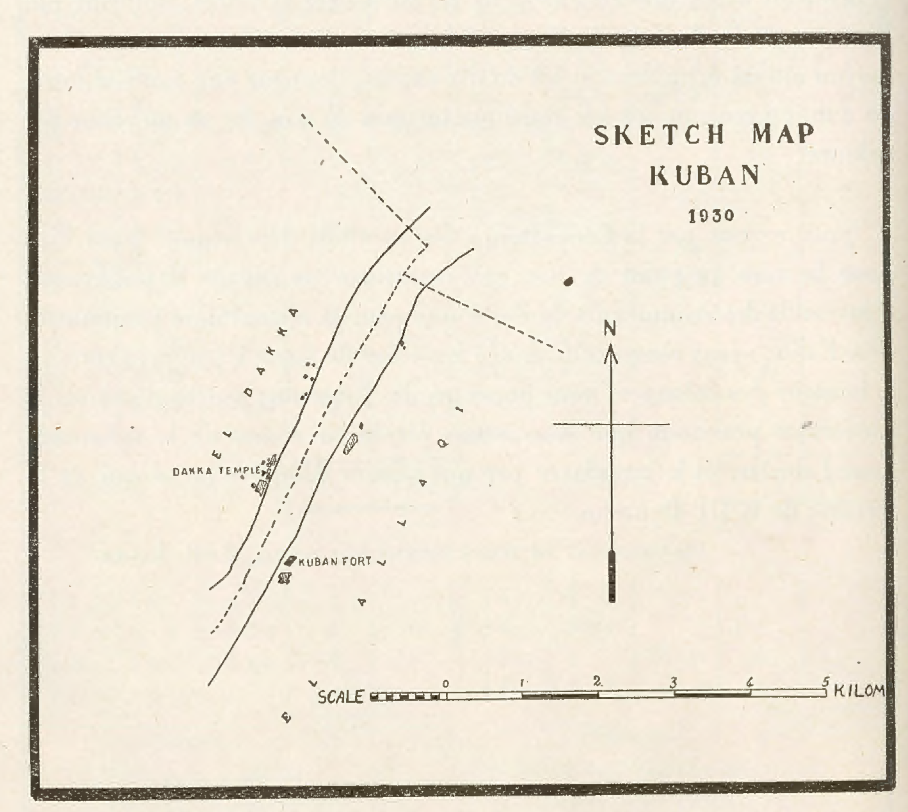


Fig. 1.

Nile opposite the village of Dakkeh. The work was commenced on November 3rd 1930 and completed by December 28th 1930.

The complete excavation of the site resulted in the discovery of an earlier fort partly buried beneath the foundation of the main building. No pottery or objects anterior to the period of Sesostris I were discovered and this fact, together with the discovery of a limestone weight (Fig. 2) bearing the cartouche of this king, suggests that the first fort was built by him. The outer walls of the first fort were two metres thick and were protected by a moat of exactly the same design as that at Ikkur. (Pl. I, Fig. 2). Built of mud brick with bastions at intervals, it is just too wide for a man to jump across. The entrance gateway which was situated on the east side was not of the drawbridge type, but consisted of a solid causeway built across the moat.

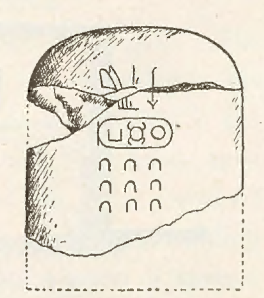


Fig. 2.

The second fort, which was probably built by Sesostris III, was a much larger structure, with outer walls of over six metres in thickness. With a very pronounced batter they can hardly have been more than two metres wide at the top. The method of manning these walls has not been discovered. Considerable alterations have been made at intervals in the construction of the fort, and traces of six distinct periods were discovered, which we have marked alphabetically. The first four range from the early Middle Kingdom down to late Ramesside times. It is probably that the fort was deserted after the reign of Rameses X, but there is no doubt that the site was reoccupied during the Coptic period.

In the interior of the fort we discovered a series of two-storied buildings of the Middle Kingdom. These were numbered as Houses 1 to 4.

House No. 1 was situated in the N. E. corner of the fort. Originally built during period C, it was considerably altered during period D and was then used as a granary. Below it were the foundations of various buildings of periods A and B together with the moat of the first fort running underneath the west part of the construction. During period D the outer walls of the original structure were retained, but all the inner walls were cut down to the foundations, to make room for a series of vaulted

granaries which formed the ground floor, while the upper story was used as living quarters (Figs. 3 and 4).

House No. 2 was situated to the south of No. 1, from which it was separated by a narrow passage. This passage was one of the most im-

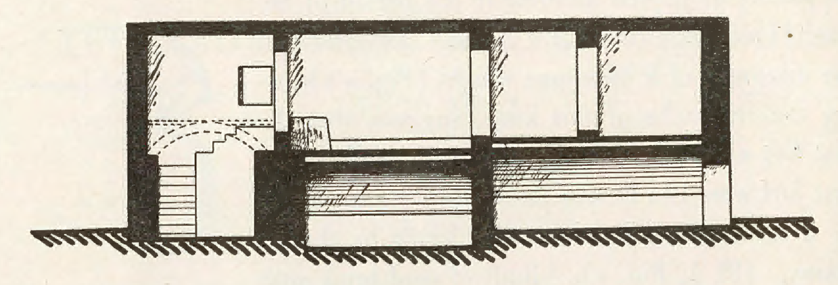


Fig. 3.

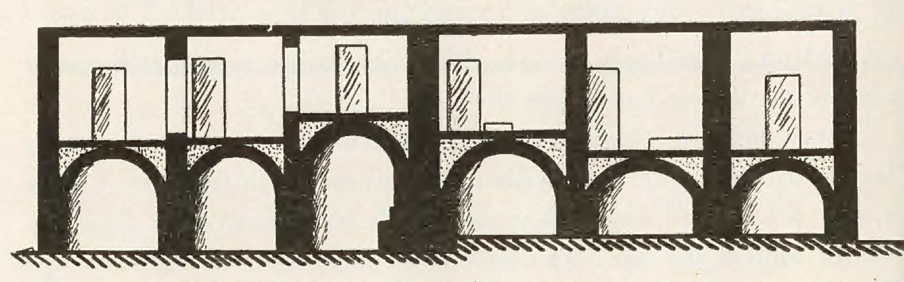


Fig. 4.

portant areas investigated, for in it we found our best example of stratific-ation. Three distinct layers of rubbish were noted, and as these contained large quantities of pottery fragments, we were able to gain conclusive proof of the Middle Kingdom date of the fort. In the first layer we found an early Hyksos scarab together with contemporary pottery fragments. The second layer yielded a large number of Middle Kingdom jar sealings, and in the bottom layer we found further examples of pottery together with a sandstone table of offerings.

The whole of the west side of House No. 2 had been built over the moat of the first fort and many of the walls had fallen in consequence of the inevitable subsidence. Room 2 showed traces of these occupations. During period C it was probably used as a residential hall. One stone pillar plinth remained *in situ* and it is probable that a second existed

to take the supporting beams of a flat roof. The walls of this room bear traces of painted decoration in red, white and yellow.

During period D the building was used to house a series of round granaries. Both these occupations are to be dated to the Middle Kingdom and the third may be assigned to the Coptic period.

House No. 3 was situated on the west side of the north gate. The original structure belonged to the first fort (period A) and probably formed part of the living quarters of the garrison. At a later date it was removed and a building of stone took its place (period B). In its turn the stone building was removed when the second fort was built (period C) and a brick house was built on its foundations. In period D this building was altered, and like House No. 1 it was turned into a series of vaulted granaries on the ground floor with living quarters above.

House No. 4 was built against the east wall of the fort a little to the south of the main gateway. Built during period C, it was considerably altered during period D, and the great hall was divided into various smaller rooms. The existence of a stairway in Room 1 suggested an upper story, but this had been destroyed and the height of the building reduced to three metres.

The only other alterations of any magnitude were devoted to the gateways of the second fort. The north gate was altered in general design at a date not much later than its original construction. When first built it probably had an exit from the fort at right angles to the main wall. The evidence for this suggestion is very sparse, but the fact that the west wall of the entrance passage is unbonded rather points to this conclusion. The south gate is of similar design.

The east gate was undoubtedly the main entrance to the fort. The original design of the architect appears to have been an entrance-gate flanked by two large bastions built on the interior side of the moat. The scheme was altered, soon after its execution, in favour of two large pylons on each side of the gate which stretched across the moat and over the counterscarp. In order to do this, the moat which had already been cut in the rock had to be bridged with a stone foundation to support the pylons. Between these foundations were six large blocks of stone which were used to support the drawbridge (fig. 5). The moat at the south

end of the fort turns a right-angle and leads directly south for a considerable distance where it ends. It would thus form a trench fortification against attack from the river. The same plan was probably followed

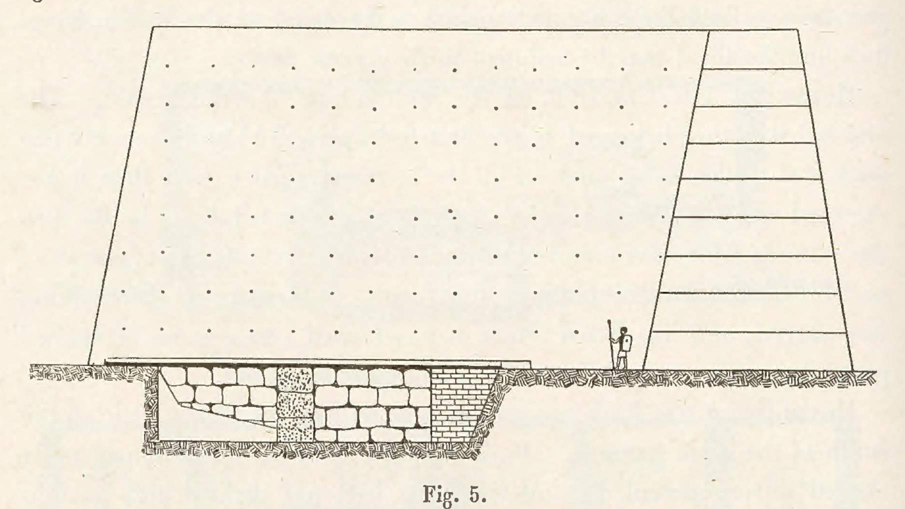


Fig. 5.

with the north moat, but the ruined condition of this area prevented us from being certain on this point.

During period E the fort was reused, and as the moat had become full of sand, a narrow ditch was cut down the centre of it, with brick retaining walls to prevent the sand from falling back.

Although the fortress of Kuban had suffered to a considerable extent from both ancient and modern plundering, its importance cannot be overestimated. The results of the excavation have shown that it is probably the most complete Middle Kingdom fortress in existence. Detailed plans and notes were taken of every architectural feature and it is hoped that when this mass of information has been examined, we shall be in possession of a great amount of fresh information on the system of fortification in Ancient Egypt.

*
* *

When the excavation at Kuban was completed, the expedition moved south to Ibrim and reopened the cemetery work of last year. During the period from January 1st to March 14th 1931 we excavated the following cemeteries on the west bank of the river between Ibrim and Abu Simbil.

Cemetery No. 166. Aneiba. — This cemetery is situated about two kilometres to the south of No. 165 at the extreme end of Aneiba. Although it is very large, all the graves with the exception of a few belong-

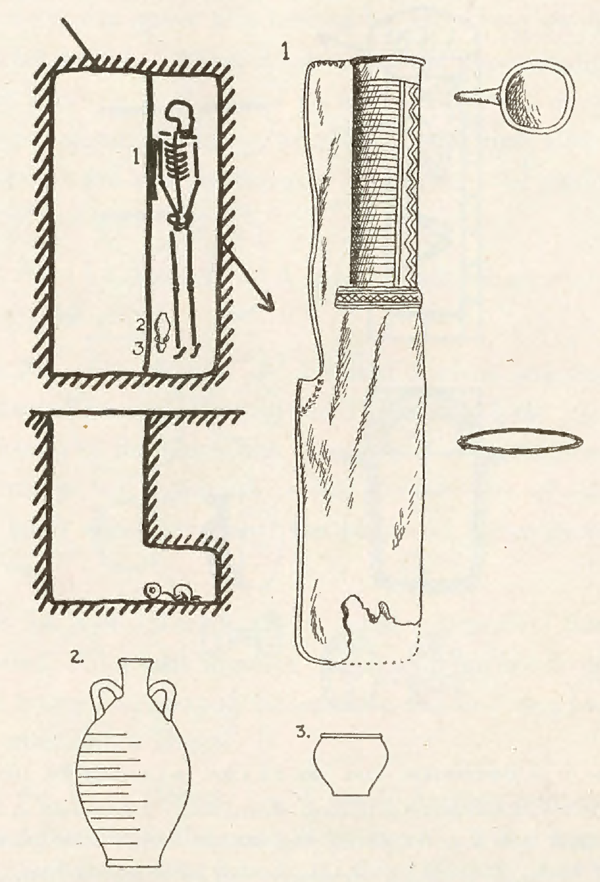


Fig. 6. — Unplundered grave (No. 96) 1 50, in Cemetery No. 166.
Burial : Male adult.
Objects : 1. Leather arrow quiver, lying against the right arm 1.6.
2. Red ware two-handled pot. 1.10.
3. Red ware cup which served as a lid to No. 2. 1.10.

ing to the Middle Kingdom had been completely plundered and were not worthy of excavation. The north end of the cemetery was devoted to graves of the X-Group period, of which No. 96 is a typical example (Fig. 6).

The human remains in the Middle Kingdom graves were in a much better state of preservation than usual and numerous examples were removed for detailed examination in Cairo.

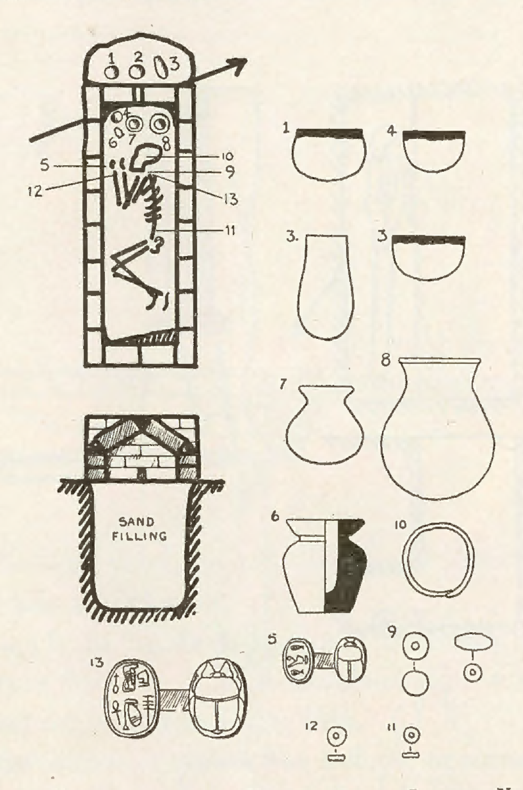


Fig. 7. — Unplundered grave (No. 1) 1.50, in Cemetery No. 167.

Mud-brick vaulted superstructure with stone offering-slab. A hole is cut in the wall of the superstructure which leads from the offering place into the interior of the grave.

Burial : Female adult. Traces of leather kilt. Leather pillow beneath head.

Objects :
1. R. P. B. T. bowl 1.10.
2. R. P. B. T. bowl 1.10.
3. Red ware drop pot, 1.10.
4. R. P. B. T. bowl 1.10.
5. Green faïence scarab from left hand 1.2.
6. Alabaster kohl-pot 1.4.
7. Red ware pot 1.10.

Objects :
8. Red ware pot 1.10.
9. Necklace of cornelian and amethyst beads 1.2.
10. Bronze earrings 1.2.
11. Belt of shell dish beads 1.2.
12. Bracelet of green faïence beads 1.2.
13. Green glazed steatite scarab 1.2.

Cemetery No. 167. Masmas. — A Middle Kingdom cemetery situated behind the village of Masmas. Although many of the graves had been disturbed, they were of particular interest, for most of them could be assigned with certainty to the latter half of the Second Intermediate Period.

The usual type of grave was formed by an oblong pit containing a semi-contracted burial. Above it was a vaulted superstructure of brick with a stone platform at the head on which rested the offerings. The superstructures appeared to have been built some time after burial, for many of them did not rest directly over the grave. We publish No. 1 as an example of this type (Fig. 7).

Cemetery No. 168. Masmas. — A small plundered cemetery of Archaic and New Kingdom graves.

Cemetery No. 169. Masmas. — A mixed Archaic and New Kingdom cemetery situated between Masmas and Toshka. All the late graves appeared to belong to the nineteenth dynasty and from them we recovered numerous scarabs and beadwork. The main feature of interest was a large shaft tomb which contained the bodies of twenty-two adults and three children.

Cemetery No. 170. Masmas. — A small cemetery of New Kingdom graves situated about two hundred metres to the south of No. 169. Most of the graves had escaped the attention of plunderers but were very poor and contained few objects.

Cemetery No. 172. Masmas. — A small Archaic cemetery, situated about half a kilometre to the south of No. 170. It had been plundered in ancient times but many of the graves were found intact. The crushed condition of the human remains rendered it almost impossible to remove many anatomical specimens.

Cemetery No. 172. Toshka. — This Middle Kingdom cemetery, which was situated behind Toshka, was partly excavated by Junker in 1912. All the graves were of the oval pit type, many surmounted by stone superstructures. No examples of the Second Intermediate Period were found. Large quantities of fine pottery were recovered from the surface but the contents of the graves were disappointing. Grave No. 1 is a typical example (Fig. 8).

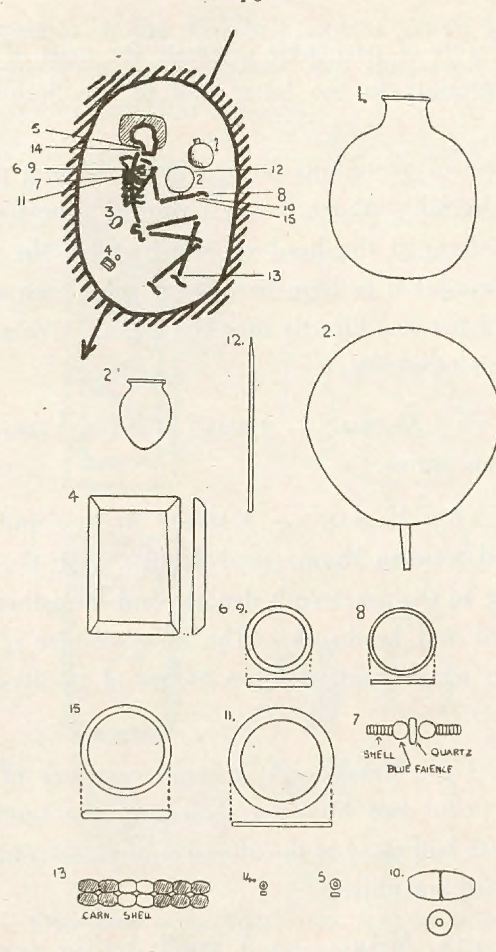


Fig. 8. — Unplundered grave (No. 1) 1.50, in Cemetery No. 172.

Burial : Female adult. Reed matting above body. Traces of leather kilt. "Tibn" pillow below head,

Objects :
1. Brown ware pot 1.10.
2. Bronze mirror wrapped in linen 1.10.
3. Red ware pot 1.10.
4. Slate palette with pebble grinder 1.6.
5. Necklace of white shell beads 1.2.
6. Shell finger-ring from left hand 1.2.
7. Bracelet of mixed white shell, blue faience and quartz beads 1.2.
8. Three bone finger-rings from right hand 1.2.
9. Three shell finger-rings from left hand 1.2.
10. Bracelet of mixed carnelian and shell barrel beads 1.2.
11. Horn bracelet from left wrist 1.4.
12. Bronze stylus from below mirror 1.4.
13. Anklet of mixed cornelian and white shell beads. Double string 1.2.
14. Necklace of gold beads 1.2.
15. Shell bracelet 1.4.

Cemetery No. 173. Toshka. — A small Middle Kingdom cemetery situated about three kilometres to the south of No. 172. All the graves had been disturbed and only the surface pottery remained.

Cemetery No. 174. Abu Simbil. — A large Meroitic cemetery situated about one kilometre north of the temple of Abu Simbil. Cut in an alluvial deposit, the surface had been denuded and no trace of the usual superstructures remained. Large quantities of pottery and objects were recovered and the varied types of graves made this cemetery the most important Meroitic example that we have yet cleared. We publish grave No. 90 as a typical example (Fig. 9).

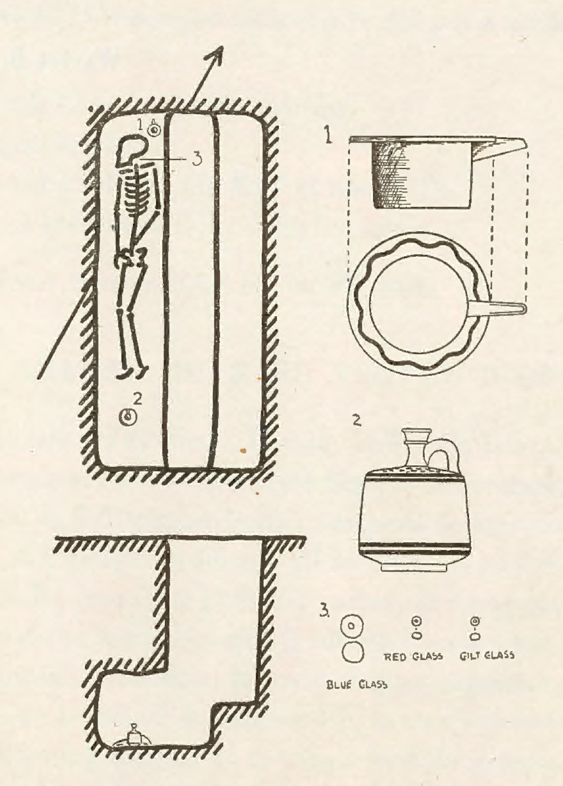


Fig. 9. — Unplundered grave (No. 90) 1.50, in Cemetery No. 174.

Burial : Female adult.

Objects :
1. Bronze cup 1.6.
2. Red ware flask. Painted pattern in black 1.10.
3. Necklace of mixed beads 1.1.

Cemetery No. 175. Abu Simbil. — This cemetery was situated a short distance to the west of No. 174. Although badly plundered and denuded it was nevertheless one of the most important cleared during this season's work. The graves range from the Archaic Period down to the Middle Kingdom and appear to form a more or less complete sequence. The central part of the cemetery showed two separate strata composed of pebble and fossilised brushwood.

Cemetery No. 176. Abu Simbil. — A small Middle Kingdom cemetery adjoining No. 175. Although nearly all the graves found were undisturbed they presented few features of interest.

Walter B. Emery.

RAPPORT SUR LES TRAVAUX DE KARNAK (1930-1931)

PAR

M. HENRI CHEVRIER

(avec 4 planches).

Les travaux de la campagne 1930-1931 ont porté sur les points suivants :

1° La Grande Cour du temple d'Amon;
2° Le temple de Séti II;
3° Le troisième pylône (aile Nord et aile Sud);
4° Quelques architraves de la Salle Hypostyle.

Enfin quelques travaux divers ont été effectués.

LA GRANDE COUR DU TEMPLE D'AMON.

Depuis le début des fouilles à Karnak, la Grande Cour, splendide ensemble d'architecture, n'avait jamais été dégagée entièrement. Le sol antique était atteint en différents endroits : aux pieds du kiosque de Taharqa, entre celui-ci et le temple de Ramsès III au Sud, et, au Nord, autour du temple de Séti II, jusqu'aux pieds des sphinx du «magasin», mais derrière eux et jusqu'au mur bubastite, il subsistait encore une grande accumulation de déblais. Toutefois, la partie la plus encombrée était l'angle Sud-Ouest, entre le temple de Ramsès III, le mur bubastite, le premier pylône et la dernière colonne de la rangée Sud du kiosque de Taharqa. La porte de Sheshonq du Sud-Est était également dégagée, mais son accès demeurait encombré par de nombreux blocs de pierres épars. Enfin, dans les parties où le sol antique était à peu près atteint, il était jonché de pierres de toutes dimensions. Au Nord, se trouvaient de nombreuses dalles du

plafond du temple de Séti II, des blocs provenant probablement de l'aile Nord du troisième pylône et de la colonnade de Taharqa; au Sud, il y avait des blocs du pylône de Ramsès III (angle Sud-Ouest et couronnement), des dalles de la colonnade bubastite et des blocs du second pylône.

Dans l'angle Sud-Ouest, la terre se trouvait accumulée sur une hauteur d'environ 4 mètres, et c'est là que devait porter le principal effort. L'état de cette partie de la cour avant le commencement des travaux est donné par la planche I et par la figure 38 de l'ouvrage de Legrain, récemment paru, *Les temples de Karnak* (1).

M. Lacau estimait comme moi que cet état de choses ne devait plus durer. La Grande Cour, la première partie du temple que l'on a sous les yeux en visitant Karnak, devait être rendue à son état primitif, ou, tout au moins, s'en rapprocher le plus possible. En outre, nous avions l'espoir de trouver, dans cette partie, la rangée de sphinx «en magasin» faisant pendant à celle trouvée par Legrain du côté Nord de la cour.

Le travail commençait le 1er novembre. Je faisais enlever les dernières poutres de l'échafaudage de la colonne de Taharqa et le remblai du Decauville. La rampe d'accès au magasin situé extérieurement au Sud de la cour était raccourcie. Un gros fragment de colosse de granit, dont la provenance est inconnue et qui gisait à moitié enterré, fut déplacé et surélevé sur un socle.

Après ce dégagement du chantier et l'établissement des épis de voie ferrée nécessaires à l'évacuation des pierres et de la terre, j'attaquais la première partie du travail, l'évacuation des pierres se trouvant sur le sol. Où fallait-il les transporter? L'intérieur du temple est déjà trop encombré et on aurait été amené par la suite à déplacer de nouveau ces blocs. Je décidais donc de les placer à l'extérieur du temple. Les pierres portant des fragments de textes ou de décoration, et qui proviennent en majeure partie du temple de Ramsès III, furent placées face à l'aile Nord du premier pylône, où l'espace est suffisant pour les photographier et les étudier. Les pierres brutes ont été évacuées plus loin et m'ont servi de remblai pour les futurs ateliers qui seront transférés derrière les bureaux et les magasins.

(1) Voir également : Jéquier, *L'architecture et la décoration dans l'Ancienne Égypte*, II, pl. 72.

Notre atelier de forge et le magasin de matériel sont jusqu'ici situés au Sud du Temple, contre le mur bubastite, dans un espace clos où se trouvent emmagasinés de nombreux fragments antiques. Ceux-ci ne gagnent rien au voisinage des poutres en fer et du matériel Decauville, les allées et venues sont également trop propices aux vols. Le transfert des ateliers s'imposait.

Pendant le travail d'évacuation des pierres, je faisais nettoyer les bases des colonnes de Taharqa et les murs d'entre-colonnement qui joignent certaines d'entre elles. Des herbes tenaces avaient envahi les joints et donnaient à l'ensemble un très mauvais aspect. Les joints furent nettoyés de la terre qui s'y était glissée et le rejointoiement fait au ciment. Quelques blocs des colonnes, retrouvés dans le déblai, purent être remis en place. La base d'une des statues de Séti Ier, dont nous avions déjà la partie inférieure, fut également découverte et le fragment reprit sa place. Les deux massifs formant la porte occidentale du kiosque furent nettoyés de la même façon et cela nous permit de constater qu'ils avaient été construits en deux fois. Le gros trait de la figure 1 ci-dessus indique une face décorée, le massif entouré de hachures ayant été rajouté par la suite.

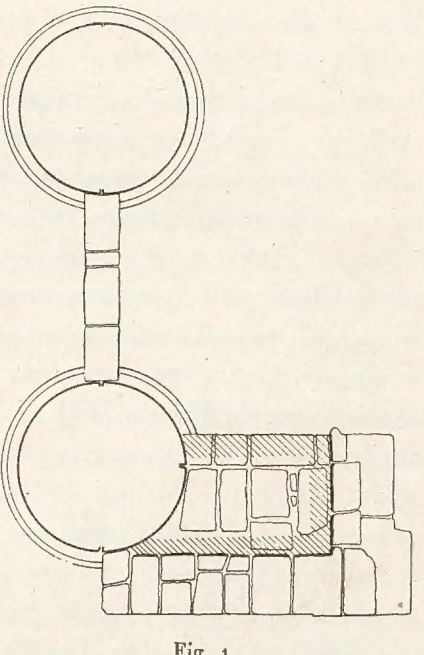


Fig. 1.

La consolidation des colonnes bubastites était également nécessaire : pour chacune d'elles, plusieurs assises au-dessus du remblai étaient en mauvais état, fissurées et attaquées par le salpêtre. Les parties attaquées ont été enlevées, remplacées par de la maçonnerie, et le tout ceinturé par des fers plats, légèrement encastrés. Le travail s'effectuait de haut en bas, au fur et à mesure de l'enlèvement de la terre. Naturellement les assises les plus basses étaient les plus attaquées; mais en les dégageant prudemment

et en consolidant par secteurs opposés et de petites dimensions, j'ai pu éviter l'établissement d'étais, toujours long et coûteux. Le mur bubastite était dans le même état que les colonnes et fut repris de la même façon.

Le 14 novembre, les pierres placées à la surface du sol étaient toutes évacuées et je faisais commencer l'enlèvement de celles placées sur le remblai. En même temps le travail de terrassement était entrepris dans les espaces où l'absence de pierres le permettait : c'est ainsi que, dès le lendemain, on mettait au jour la tête d'un criosphinx. Nous nous trouvions en présence d'une rangée qui fait le pendant du «magasin de sphinx»[1] situé au Nord de la cour et découvert en 1896. Cette rangée Sud avait été vainement cherchée par mes deux prédécesseurs. La cause de leur échec est explicable. Tous deux avaient pensé que ce magasin devait se trouver à la même distance des colonnes que celui du Nord. Leurs sondages avaient été conduits en conséquence. Or la rangée Sud, découverte cette année, se trouve, en réalité et très logiquement, à l'alignement de la façade du temple de Ramsès III, par conséquent assez éloignée des colonnes. Ce fait montre, s'il en était besoin, à quel point les sondages verticaux peuvent être trompeurs. Le 17, tous les sphinx étaient visibles : on en compte treize depuis le temple de Ramsès III, à l'Est, jusqu'à la rampe qui mène aux ateliers et que j'ai dû conserver provisoirement (pl. I). La tête du premier sphinx effleurait le sol, mais se trouvait cachée sous une pierre.

Les blocs qu'il fallait maintenant évacuer se trouvaient sur le remblai et étaient en général de gros fragments des dalles du plafond du péristyle de Sheshonq. Plusieurs étaient coincés entre les colonnes et le mur, donc très difficiles à manœuvrer, l'espace étant très restreint. Il fallait éviter de heurter les colonnes, et la masse des blocs exigeait des équipes nombreuses. Sous ma surveillance constante, le reis Abd el-Lahi réussit à les extraire sans incident : l'un d'eux pesait dix tonnes.

L'angle Sud-Ouest du pylône de Ramsès III avait été dégagé autrefois, jusqu'à une assise qui portait sur un rail placé probablement par Legrain et qui avait été recouvert de terre; la pierre inférieure était en bon état, mais avait glissé du fait de la destruction complète, par le salpêtre, de l'assise qui la supportait. Pour consolider l'angle d'une façon satisfaisante

[1] LEGRAIN, *Les temples de Karnak*, p. 46.

il n'y avait pas d'autre méthode que d'enlever les pierres qui le constituaient jusqu'à une assise saine et de le reconstruire ensuite. Un étayage partiel était nécessaire; je descendis jusqu'au niveau antique du sol, où l'on trouvait une bonne assise. Les pierres rongées étaient remplacées par des blocs sains et les autres remontées à leurs places. Deux semaines suffirent pour faire ce travail, le démontage et le remontage étant effectués au moyen d'une chèvre.

Le mur Ouest du temple de Ramsès III, entre le pylône et le mur bubastite, a été dégagé aussitôt après. Il porte des scènes intéressantes, qui nous sont rendues pour la première fois. Le roi est représenté combattant, et cachée en partie par le pilastre de la colonnade bubastite, nous voyons une scène de décompte de mains coupées. Ce mur était dans sa partie inférieure, comme les colonnes et le pylône, en très mauvais état, il a été consolidé et rejointoyé, les pierres attaquées étant remplacées par une maçonnerie de briques recouverte d'un enduit.

Dans le remblai, devant les sphinx et entre ceux-ci et les colonnes, de nombreux fragments provenant de ces sphinx ont été découverts qui, classés d'abord suivant l'emplacement de leur découverte, ont été remis en place après le dégagement complet. Presque tous étaient des fragments de têtes de sphinx ou de la statuette du roi qui se trouve placée sous la tête des sphinx, entre les pattes. Le maçon de Karnak, Malem Saied, a su très adroitement faire ces restaurations; les fragments les plus gros ou en porte à faux ont été fixés par des goujons en fer, les autres simplement collés avec la dissolution de celluloïde dans l'acétate d'ambyle, qui nous a rendu déjà de précieux services. Quant aux socles et aux croupes des sphinx qui avaient été très attaqués par les sels, ils furent refaits : quelques-uns des sphinx qui penchaient vers l'Est ont été redressés dans la mesure du possible.

Dans tout le déblai, nous n'avons trouvé qu'une stèle en granit noir et quelques fragments de statues en mauvais état. La stèle, où ne subsistent plus que les figures d'Amon et du roi, est entièrement martelée. Elle date, je pense, de l'époque Éthiopienne : le cartouche, dont l'intérieur seul est martelé, est très petit, permet de l'attribuer à Taharqa.

Nous avons fait une constatation assez curieuse. Le niveau inférieur de la base des colonnes bubastites est de 0 m. 30 plus bas que le sol de la

cour du temple de Ramsès III. Devant la façade du temple, le dallage de la Grande Cour subsiste en grande partie et n'est pas horizontal : en partant de la porte il remonte vers l'Ouest, d'environ o m. 30. Il y avait donc une différence de niveau de o m. 60 entre le sol à l'Ouest du pylône et celui de la colonnade. J'ai laissé le sol de celle-ci au même niveau que la cour du temple de Ramsès III, avec laquelle elle communique par une poterne (fig. 2).

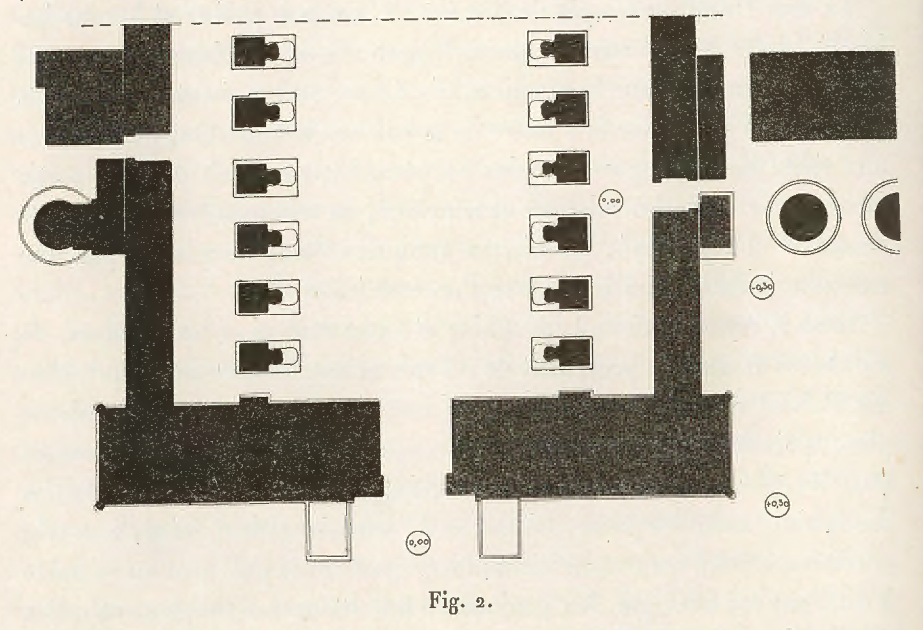


Fig. 2.

Dans la partie Nord de la cour, à l'Est du temple de Séti II, le même travail de déblaiement fut effectué. Il se trouvait là de nombreux blocs qui, sauf un appartenant à l'une des colonnes de Taharqa, ne pouvaient être remis en place. Les dalles du plafond de Séti II, qui gisaient au Sud des colonnes, auraient exigé un gros travail pour les remettre à leur place et cet effort n'aurait rien appris de nouveau : elles furent évacuées à l'extérieur, ainsi que les autres blocs bruts. Enfin, les colonnes situées entre la porte Nord et le deuxième pylône ont été dégagées jusqu'à leur base.

L'année prochaine, je compte consolider les colonnes de la rangée Nord et déblayer l'espace qui se trouve entre elles et le mur. Les colonnes qui flanquent la porte, et qui sont très inclinées, exigeront un sérieux travail.

La photographie de l'ouvrage de Legrain[1] nous les montre beaucoup moins penchées. Le travail, par conséquent, est urgent, ainsi que la consolidation des pieds-droits de la porte, afin de permettre l'enlèvement du mur que j'ai dû faire construire pour soulager les linteaux.

Dans la partie Sud, aussitôt le transfert des ateliers effectué, le déblaiement sera repris, jusqu'aux échafaudages antiques, en briques crues, qui s'appuient sur le premier pylône.

Il ne restera plus qu'à nous attaquer à l'écroulement du deuxième pylône pour que la cour soit tout à fait en ordre. Mais cela demandera plusieurs années de travail.

LE TEMPLE DE SÉTI II.

Pendant que je faisais le relevé du temple de Séti II, mon attention avait été attirée par le mauvais état des linteaux des portes. Le linteau de façade de la chapelle de Mout était cassé à l'aplomb du pied-droit, et les linteaux qui le suivaient étaient également fendus et fissurés. Le premier est en quartzite, comme les montants de la porte, et les autres sont en grès ordinaire.

Pour les consolider et les remettre d'aplomb, il fallait évidemment les décharger entièrement et enlever les pierres qu'ils supportaient. Le premier travail consistait à déplacer deux dalles de la longueur des linteaux, qui prolongeaient le plafond au-dessus de la porte et soulageaient les linteaux inférieurs. Je fis placer un échafaudage supportant un platelage, sur lequel les deux linteaux furent déplacés au moyen de rouleaux en bois. L'un des deux linteaux était cassé en deux morceaux (fig. 3).

Toutes les pierres de moyen appareillage qui constituaient la construction au-dessus de la porte ont été enlevées à l'aide d'un petit pont-roulant rapidement établi, tout à fait analogue à celui qui nous rend tant de services dans le troisième pylône. J'ai pu remarquer que la construction était extrêmement négligée : tout le bourrage situé au-dessus des linteaux consistait en pierres à peine équarries, non jointives, et, entre ces pierres, de

---

[1] Ouvrage déjà cité, p. 48.

la terre et de la poussière. Les pierres de façade étaient équarries, jointives, mais non ravalées. C'est la partie du temple qui a été détruite pendant la construction du premier pylône et refaite en même temps que lui. Celui-ci n'ayant jamais été achevé, cet angle du temple est resté masqué sous la rampe de construction et n'a jamais été ni ravalé ni décoré.

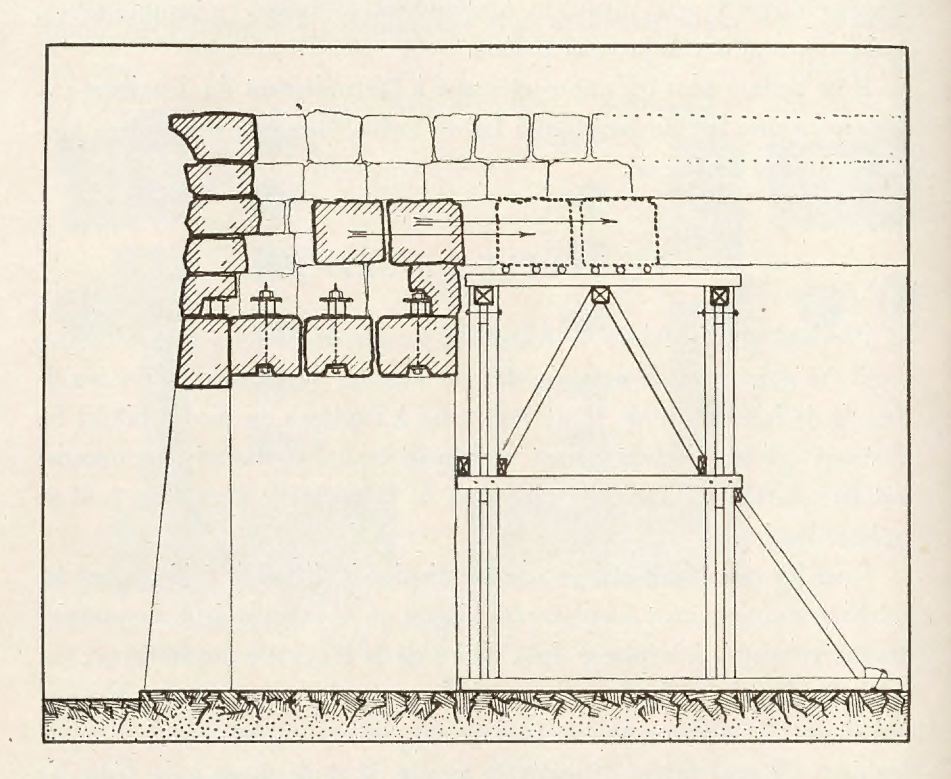


Fig. 3.

Les linteaux, ainsi dégagés à leur partie supérieure, furent percés de trous verticaux dans lesquels vinrent se placer des tirants filetés à leur partie supérieure, fixés par le haut à des poutrelles en fer jumelées qui maintiennent le tout. Le serrage des boulons supérieurs fit remonter les pierres à leur niveau primitif. C'est le procédé souvent employé par Legrain dans des cas semblables, mais j'ai pris la précaution supplémentaire d'encastrer les têtes de goujons, de façon à pouvoir les cacher par un enduit simili pierre.

Les pierres de parement extérieures et intérieures ont été entaillées pour qu'elles puissent reprendre leur place malgré la présence des poutrelles, mais j'ai jugé inutile de remettre en place le bourrage, pour éviter de charger les linteaux. Les deux dalles qui prolongeaient le plafond ont été remises en place, ainsi que le parement complet. Le tout a été rejointoyé, pour ne pas permettre aux chauves-souris de nicher dans les joints et de salir le monument.

Enfin les ébrasements de la porte, qui étaient en très mauvais état, ont été consolidés comme nous l'avions fait pour le sanctuaire de Khonsou, dans le même temple, l'année dernière.

Je dois signaler que le linteau de façade, qui était cassé juste au droit du montant de la porte, a dû être replacé un peu plus à l'Ouest, de façon à le faire suffisamment porter sur le montant.

Le même travail devra être exécuté pour la porte centrale, qui a été consolidée provisoirement, avec des fers apparents, par Legrain. Sous le poids des linteaux et du bourrage, les fers ont travaillé et présentent une flèche fâcheuse.

Le remblai qui faisait partie de l'échafaudage antique, entre le mur Ouest du temple de Séti II et le premier pylône, et qui cachait ce mur, a été enlevé. Formé uniquement de poussière et de débris de taille de pierre provenant du ravalement grossier du pylône, il ne présentait aucun intérêt. Ce déblaiement était indispensable, car, pour compléter l'étude du monument, je devais donner une planche de cette façade.

LE TROISIÈME PYLÔNE.

Aile Nord. — Je me suis borné à faire cette année le travail le plus ingrat, suivant le programme que j'avais soumis à M. Lacau. Les blocs de pierre placés au-dessus du niveau du sol, pour la grande majorité sans décoration et provenant directement de la carrière, ont été enlevés jusqu'au niveau du sol depuis l'endroit où nous les avions laissés l'an passé[1] jusqu'à l'extrémité Nord du pylône, et sur un peu plus de la moitié de la largeur

[1] *Rapport sur les travaux de Karnak*, *Annales du Service des Antiquités*, t. XXX, pl. IV.

du pylône, conservant simplement une, ou quelquefois deux épaisseurs de pierres contre le parement, pour assurer la stabilité. Dans ces conditions, nous ne nous attendions pas à de nombreuses découvertes, les blocs décorés qui nous intéressent étant placés en fondation, c'est-à-dire au-dessous du niveau du sol. Nous avons toutefois extrait quatre blocs de grès rouge du monument de la reine Hatšepsowet, un montant de porte en albâtre oriental, au nom de Toutmès III, très brisé, et un angle de corniche en calcaire, également très abîmé, du sanctuaire de Toutmès II.

En dehors du vidage, mais l'intéressant directement, un travail très important a été effectué : la consolidation du parement du pylône, du côté de la Salle Hypostyle, en particulier le parement des niches où se plaçaient les grands mâts décoratifs à oriflammes qui ornaient le pylône quand il formait la façade du temple. Entre chacune de ces niches, on sait que Séti Ier a fait construire un mur accolé au pylône, pour rattraper le fruit et diminuer la portée des architraves. Ce mur a une section verticale en forme de trapèze, très mince et très haut, et reposant sur sa plus petite base. Du côté Sud, il ne subsiste qu'un seul de ces pans de mur plaqués sur la façade primitive, que j'avais consolidé en son temps; mais ici, du côté Nord, nous en avons deux, s'élevant à plus de 15 mètres. J'ai fait construire pour chacun d'eux, deux contreforts s'appuyant sur les murs réparés formant les parements Nord et Sud des niches. Ces contreforts sont liés au pan de mur de Séti Ier par des tirants en fer, et réunis deux à deux par des poutrelles de fer soutenant des pierres placées en encorbellement vers l'intérieur du pylône. On voit ces contreforts sur la planche III. Celui du premier plan est plus volumineux, car j'ai dû enrober à l'intérieur un contrefort analogue, construit par Legrain, mais qui, hourdé au *homra*, tombait en poussière. Je n'ai pas pu l'enlever complètement, car il soutenait tout de même une partie de mur en très mauvais état.

C'est pendant la consolidation des parements de la niche Sud que l'on mit au jour deux des blocs de la reine découverts cette année, et que l'on dut sortir par la Salle Hypostyle. La cavité ainsi formée fut comblée par du béton. Le rejointoiement a été fait aussi profondément que possible, en employant le lait de ciment.

Le travail général de vidage du pylône a été retardé par la grande quantité de poussière et de débris de taille de pierre, plus abondants dans

cette aile que dans l'autre. J'ai fait tout mon possible pour perdre le moins de temps dans la manipulation de ces déblais, établissant une glissière qui partait du niveau où l'on travaillait et remplissait directement les wagonnets, et en réduisant au minimum la distance à parcourir pour ces derniers. J'ai employé les déblais pour remblayer le chemin passant au Nord de la Salle Hypostyle, depuis le troisième pylône jusqu'à la porte Nord de la Grande Cour, de façon à lui donner une pente douce uniforme pour rendre possible le transport, que nous devons faire l'année prochaine, des gros blocs d'albâtre extraits du pylône (aile Sud), qui avaient été placés provisoirement dans la cour entre le troisième et le quatrième pylône. Non seulement la terre extraite du pylône a été suffisante, mais encore j'ai pu également combler l'excavation faite dans l'aile Sud. Malgré cela, la moyenne des pierres extraites par journée de travail a été de huit, alors que le maximum était de cinq par les procédés anciens.

Dans le déblai nous avons trouvé une stèle, à deux registres de décoration, portant le nom d'Amenophis Ier, mais dont la date est incertaine, la stèle ayant été brisée et un fragment nous manquant.

Aile Sud. — Dans l'aile Sud, nous devions attendre le retrait des infiltrations et le travail n'a pu commencer que le 2 mars. La terre ayant été enlevée d'avance, au fur et à mesure du retrait des eaux, nous étions en présence de la dernière couche des fondations, dans l'angle Sud-Est. On ne voyait que des blocs de calcaire, dont un seul apparaissait remployé : un petit fragment de tore du monument de Toutmès II. Ces blocs furent sortis, et le 5 mars on découvrait un mur bahut de la chapelle de Sésostris Ier, décoré de Nils. Il appartient, par conséquent, à l'une des façades d'entrée ou de sortie du monument car les murs semblables des façades latérales portent, on le sait, une liste géographique.

Malheureusement, mon personnel et tout mon matériel roulant ayant été employés pour un travail ne dépendant pas de Karnak, j'ai dû arrêter là le vidage dans cette aile. Personnel et matériel sont rentrés trop tard pour que j'aie le temps de faire mettre en place les étais nécessaires à l'extraction des pierres sous le parement du Sud. Nous avons pu extraire le mur bahut et voir, derrière lui, une architrave du même monument. Chaque année apporte donc un espoir nouveau pour la découverte de tous les

éléments de ce monument de Sésostris Ier, dont l'étude sera véritablement passionnante. La figure 4 donne, en demi-grandeur, quelques exemples des hiéroglyphes, particulièrement le 𓅆, dont la forme est nouvelle.

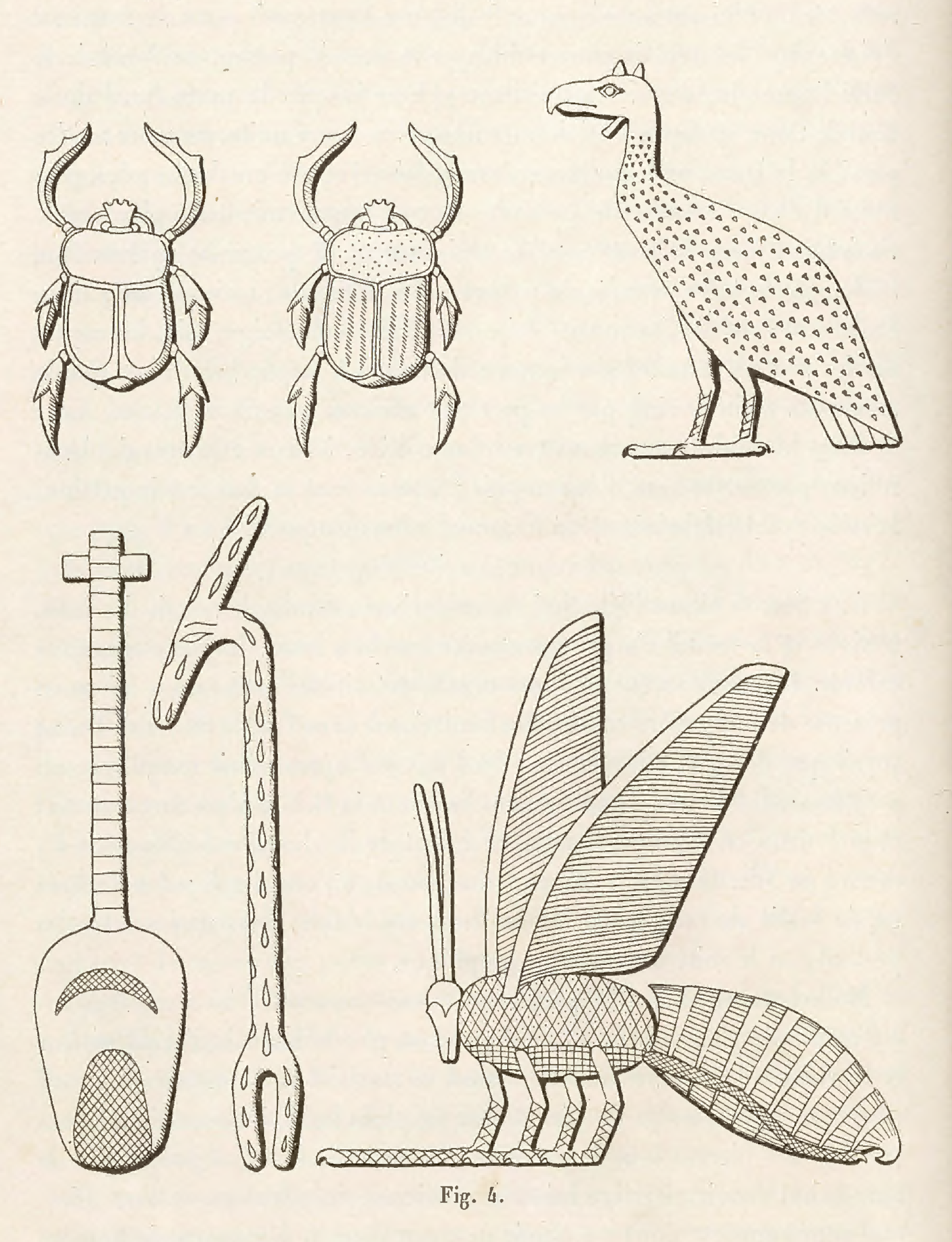


Fig. 4.

QUELQUES ARCHITRAVES DE LA SALLE HYPOSTYLE.

J'ai consolidé, cette année, deux architraves de la Salle Hypostyle, dans la moitié Nord.

Ce sont :

1° L'architrave réunissant au pilastre la colonne Est de la rangée portant les fenêtres;

2° L'architrave, perpendiculaire à la précédente, qui réunit au même pilastre la colonne de la rangée suivante (Nord).

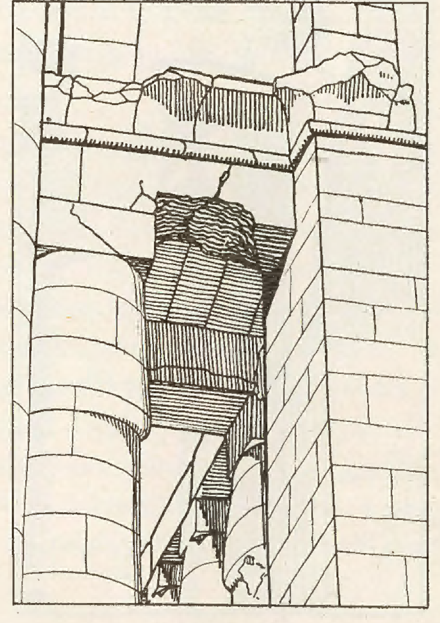


Fig. 5.

La figure 5 montre le premier problème, très simple : l'architrave n'ayant pas été déplacée par sa brisure, il s'agissait de la consolider en place par les mêmes moyens que nous avions employés les années précédentes. Étant donné la forme de la cassure, le travail du tailleur de pierres a été réduit au minimum : il n'a eu à creuser l'encastrement des poutrelles qu'au-dessus de l'abaque et dans le pilier. Un radier en béton armé constitue la face inférieure, et, pour éviter un poids inutile, la maçonnerie de brique a été réduite au strict nécessaire, pour la liaison entre les poutrelles et ce qui reste de la pierre.

Le second problème était plus difficile : l'architrave était non seulement cassée, mais déplacée verticalement et horizontalement. La face inférieure, abîmée, était, au Nord, à 0 m. 60 au-dessous du niveau de la face de l'abaque sur laquelle elle devait reposer. L'abaque était également en très mauvais état, comme on le voit sur la figure 6. En outre l'architrave penchait vers l'Ouest et était déportée dans la même direction. Il fallut donc

monter un échafaudage portant, capable de soutenir l'architrave (environ 12 tonnes) pendant la manœuvre des vérins qui devaient la remettre en place, la consolidation de l'abaque, la taille de la pierre et la pose des poutrelles. Celles-ci, portant entièrement la charge, devaient être de plus forte section que celles généralement employées et qui ne font que soulager la pierre. Dans l'encombrement de la Salle Hypostyle, il est assez difficile de manœuvrer de lourdes poutres de 12 mètres de long et de 0 m. 40 × 0 m. 40 de section. La préparation de l'échafaudage à terre, moises, contre-fiches, consoles, etc., demanda quatre jours, et le montage complet cinq. L'effort des vérins n'étant pas uniquement vertical, il fallait contre-butter soigneusement les chandelles. L'échafaudage achevé, une journée suffit pour remettre l'architrave à sa place. La consolidation de l'abaque et l'entaille de l'emplacement des poutrelles furent exécutées en trois jours; il en fallut autant pour les poser et achever la maçonnerie de chacune d'elles.

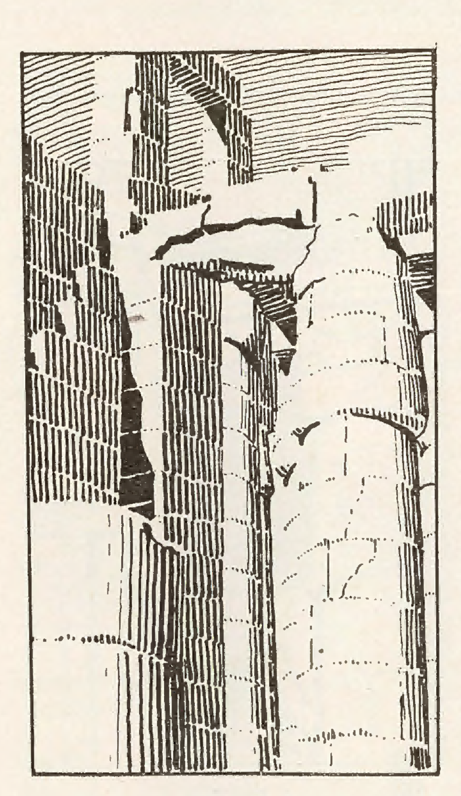


Fig. 6.

Quant à l'architrave parallèle à la première dans la deuxième rangée, une de ses arêtes inférieures était fendue sur toute sa longueur et menaçait de tomber. L'abaque de cette troisième colonne fut repris et l'arête maintenue par une large cornière.

Cette partie de la Salle Hypostyle, comprenant ces trois colonnes et le pilastre, est particulièrement intéressante, car c'est le seul point où subsistent quelques dalles de plafond. Plusieurs de ces dalles sont en mauvais état et j'ai conservé l'échafaudage pour y travailler pendant la campagne prochaine.

DÉCOUVERTES ET TRAVAUX DIVERS.

I. En dégageant la façade du temple de Séti II, pour avoir la place de l'échafaudage, on a trouvé un petit sphinx sans tête ni inscription permettant de le dater.

II. Dans une corvée générale de nettoyage du temple, un ouvrier a trouvé par terre, sous une très mince couche de poussière et quelques touffes d'herbe, une assez jolie tête d'un roi de la XVIII[e] dynastie. Elle est en grès ordinaire et a des points communs avec celle trouvée en 1928 dans le troisième pylône.

III. L'angle compris entre le mur d'enceinte et le plan incliné qui monte au troisième pylône a été choisi comme emplacement pour édifier les monuments trouvés dans les fondations du troisième pylône, ainsi que ceux provenant des fouilles de l'Institut Français d'Archéologie Orientale à Médamoud, que leur dimensions ne permettent pas d'exposer au Musée du Caire. Un sondage général a été commencé, pour vérifier si le sous-sol ne contenait aucun monument antérieur. Des tranchées, très rapprochées et non parallèles, ont été creusées, et n'ont donné, jusqu'à présent, aucune trace de constructions, mais nous ne sommes pas encore arrivés à un niveau suffisamment profond pour être absolument certain qu'il n'y a rien. Des sondages de cette sorte doivent être multipliés et très profonds pour donner une certitude.

IV. Le dépôt d'antiquités, que nous appelons le «musée» de Karnak bien qu'il ne s'agisse pas d'un musée, était protégé du soleil par des nattes, des branches de palmiers et des plaques de tôle ondulée. Les pierres étaient très resserrées et difficiles à voir, car, au début du travail, on ne s'attendait pas à un aussi grand nombre de découvertes. A l'occasion de la visite de S. M. le Roi Fouad à Karnak, j'ai fait remettre en ordre le «musée», augmentant largement la surface occupée et faisant une couverture propre, en fibro-ciment. La facilité de l'emploi de ce matériau m'a décidé à en commander 1500 nouveaux mètres carrés, dont 1000 ont été employés pour agrandir le musée. J'ai actuellement un emplacement couvert suffisant pour abriter les découvertes de plusieurs campagnes. Ce qui me reste de

fibro-ciment couvrira le dépôt d'antiquités qui occupe une partie de l'espace clos au Sud du mur bubastite, quand les ateliers et le matériel seront transportés à leur nouvel emplacement. Ces hangars ne sont pas très beaux, mais sont tout de même plus présentables que nos anciens abris couverts de nattes ou de tôles ondulées. Leur aspect est propre et net.

V. Un gros progrès a été réalisé pour le ravitaillement en eau du chantier, qui, jusqu'à présent, n'était desservi que par un château d'eau de 4 mètres cubes et une canalisation en tubes d'un pouce et demi qui, posée par Legrain, était complètement rongée et inutilisable. Un réservoir en ciment armé de 20 mètres cubes a été construit au Nil. Rempli directement en une heure, par notre petit groupe moto-pompe, il alimente en charge une canalisation de 4 pouces et de 3 pouces 1/2 qui va jusqu'au troisième pylône.

En effectuant la mise en place de la nouvelle canalisation, nous avons mis au jour le dallage antique, dans l'axe de la Grande Cour. Il est généralement en granit. Le sol est actuellement dans cette partie à 0 m. 30 au-dessus de ce dallage. Le niveau de pose des colonnes de Taharqa correspond à ce niveau actuel de la terre. L'allée centrale devait donc être en contre-bas. Je n'ai pas eu le temps de me rendre compte de l'arrangement de la différence de niveau.

VI. Un important programme d'achat de matériel est actuellement à l'étude, qui, réalisé, dotera Karnak de moyens dignes des travaux à effectuer.

VII. Le relevé du temple de Ramsès III a été fait cette année en ce qui concerne l'architecture seulement, l'Institut Oriental de l'Université de Chicago ayant obtenu l'autorisation d'en publier les textes et la décoration. La publication de ce relevé paraîtra prochainement.

Les planches du temple de Séti II, qui comprennent la décoration et les textes, sont achevées ainsi que l'étude de l'architrave et de la construction. M. Lacau m'a accordé une mission qui m'a permis de faire une planche de restitution en couleurs, d'après le temple d'Abydos, qui complètera heureusement le relevé état actuel. M. le chanoine Drioton, conservateur adjoint du Musée du Louvre, a bien voulu se charger de la publication des textes, et l'ouvrage paraîtra dès qu'il en aura achevé l'étude.

VIII. Les fouilles du temple d'Amenophis IV n'ont pu être continuées cette année, les expropriations nécessaires n'ayant pas été achevées à temps; elles le sont au moment où j'écris ces lignes et les recherches seront reprises à la rentrée.

Je donne (pl. IV) la photographie de la statue dont j'ai parlé dans mon précédent rapport [1], et qui n'avait pu paraître par suite d'un accident au cliché. Elle est actuellement exposée au Musée du Caire.

Je suis heureux de rendre hommage aux ouvriers de Karnak, qui avec les reis Mohammed Ibrahim et Abd el-Lahi, et sous la surveillance de Guirguis effendi Gattas, ont dû donner un sérieux coup de collier pour la mise en ordre du «musée». Ce travail était délicat, car la manipulation de blocs décorés demande des précautions toutes spéciales. Aucune de celles qui ont été déplacées n'a eu à souffrir de la manœuvre et le travail a été achevé dans le très court délai fixé par M. Lacau.

H. Chevrier.

Le Caire, 10 juin 1931.

---

[1] *Rapport sur les travaux de Karnak, Annales du Service des Antiquités,* t. XXX, p. 169.

THE

SO-CALLED COFFIN OF AKHENATEN

BY

R. ENGELBACH

(with 3 plates).

The identity of the skeleton of a man found in the cache of Queen Tyi by the late Theodore Davis in 1907 has been the subject of controversy for many years, both among anthropologists and archaeologists, and it is owing to a suggestion of Dr. D. E. Derry, Professor of Anatomy in the Faculty of Medicine of the Cairo University — whose pupil I was once — that I have ventured to re-examine the evidences afforded by the coffin in which the skeleton was found, in the hope of throwing some more light on its attribution.

A very brief résumé of Davis's discovery may not be out of place before dealing with the evidences available [1]. A tomb, obviously not intended for a royal burial, was discovered close to the site where that of Tut-ʿankhamûn was subsequently found; it contained part of the funerary furniture of at least two persons, one of whom was Queen Tyi. The objects consisted of a dismantled shrine, gessoed and gilt like those of Tutʿankh-amûn, with figures of Akhenaten and Tyi offering to the sun's disk as represented in the cult of Aten, the figure of the former, together with his cartouches, having been carefully erased; other small objects bearing Tyi's name and that of her husband Amenophis III; four 'corner-bricks' bearing the cartouches of Akhenaten; a coffin (Pl. I), inlaid like the second innermost coffin of Tutʿankhamûn, in very bad condition, containing the mummy of a man, and four alabaster canopic vases with human-headed covers.

(1) Davis, *The tomb of Queen Tîyi.*

There were also mud sealings of Tutʿankhamûn. The head of the coffin wears a wig instead of the royal headdress, the only emblem of royalty being the uraeus, and the same remark applies to the canopic vases, whose wigs are exactly like that of the coffin. The coffin bears inscriptions of a kind unknown on others, and each inscription mentions the Aten; further, the cartouches, which are preceded by titles used by Akhenaten, are erased, as are all the inscriptions on the canopic vases. Sheets of gold lay over the mummy; they had apparently formed the lining of the coffin. On the head was placed a sheet-gold pectoral (which Davis calls a crown) similar to those discovered on Tutʿankhamûn's body. The skull of the mummy was peculiar in showing a slight flattening in the occipital region. From the evidences of the coffin and the fact that Akhenaten's portraits show an exaggerated flattening of the head, the body was assumed to be his. Here difficulties arose, as Prof. G. Elliot Smith pronounced it to have been some 25 or 26 years of age at the time of death [1], though there was a possibility (see p. 116) that it might have been several years older. Even if, however, the body is assumed to have been as much as 30 years old, it is very difficult to reconcile the great changes which occurred early in Akhenaten's reign with what must have been his youth when he ascended the throne, and the generally accepted identification of the body as that of this king has proved a great stumbling-block to the proper understanding of the heresy period ever since.

M. G. Daressy was the first to make a complete study of the inscriptions on the coffin [2]. He observed that certain parts of all the inscriptions had been removed and other words or phrases inserted on patches of gold foil in their place, one of the changes being that of a bearded, seated figure (Pl. II, l. 6) instead some other sign meaning 'I' or 'me'. In the single place where this pronoun has not been changed, is a seated female figure (Pl. II, l. 7). He therefore assumed the coffin to have originally been made for a woman and adapted for a man, though he would not admit that that man must of necessity have been Akhenaten [3]. He concluded that the coffin was originally made for Queen Tyi.

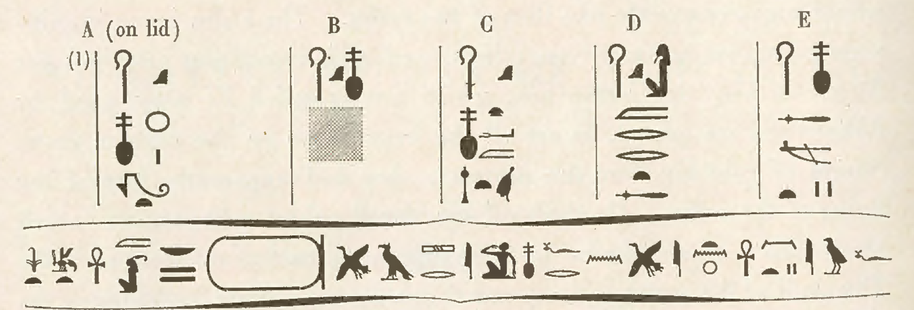
(1) Davis, *op. cit.*, p. xxiii.

(2) Daressy, *Le cercueil de Khu-n-Aten* (*Bull. Inst. franç. du Caire*, t. XII).

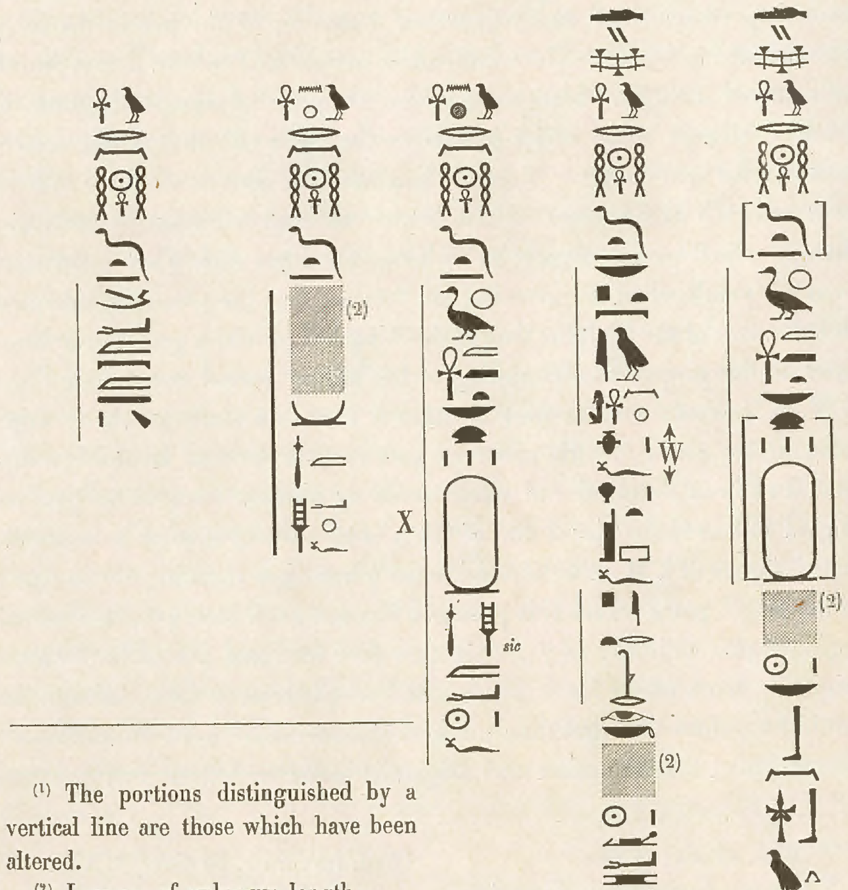
(3) Daressy, *op. cit.*, p. 156.

The vertical inscriptions from the coffin are as follows, the foot inscriptions (F) are shown in facsimile on Pl. II :

Vertical Inscriptions (←—).



Identical in meaning in each inscription.



(1) The portions distinguished by a vertical line are those which have been altered.

(2) Lacunae of unknown length.

I have not yet been able to locate the gold plates bearing the inscriptions called by Daressy B and C and parts of his E. On comparing the available originals with his transcription, with the help of Mr. Guy Brunton, I find that the part I have marked W is clearly original and not altered (*op. cit.*, p. 150); on the other hand, I strongly suspect that the cartouche at X should really be on a patch and not part of the original inscription. The portion marked Y (Plate II) should certainly be where I have placed it and not, as Daressy gives it, at Z. Furthermore, at the end of inscription D, the gold on which the epithet is inscribed, which is certainly part of the original inscription, resembles, in my opinion, that of inscription E. Of this, however, I am not certain. At any rate, it is on a different sheet of gold from the remainder of inscription D, so that the inscription does not necessarily follow continuously, as given by Daressy. It might possibly fill part of the lacuna after the cartouche in inscription E. Be this as it may, the general meaning of the inscriptions remains unaltered.

The scheme of all the inscriptions, apart from that on the feet, is the same. They begin with a changed title, then follow royal titles which are always used by Akhenaten and an erased cartouche. Next comes a phrase, common to the foot-inscription also, which when translated means : 'The Beautiful Child (m.) of the Disk (who is here), living for ever and ever', and the inscription ends with an epithet and, with the exception of A, an erased cartouche followed by epithets. In two cases only, namely in D and E, have the ends of the original epithets been preserved unchanged. The general translation therefore of the original band-inscriptions, *if M. Daressy's supposition is correct,* would be : "*The Great Royal Wife and Royal Mother of* the King of the South and North (Nefer-khepru-Rēᶜ, Waᶜ-en-Rēᶜ), the Beautiful Child of the Disk (who is here), living for ever and ever, *Tyi, Right of Speech*". (The italics show the portions which had to be changed). After the change the inscription read : "*The good* (or sim.) *Ruler,* the King of the South and North, Living in Truth (Nefer-khepru-Rēᶜ, Waᶜ-en-Rēᶜ), the Beautiful Child of the Disk (who is here), living for ever and ever, *the Son of Rēᶜ, Living in Truth, Lord of Coronations* (*Akhenaten*) *Great in his Time*", the epithets

at the ends varying. In the case of the inlaid inscription, the second cartouche is omitted.

Let us for the moment leave the foot inscription and consider the likelihood of Akhenaten having usurped his mother's coffin, to whom he was apparently devoted. Akhenaten records that on arriving at El-ʿAmârna he began to prepare his tomb [1], and those of his wife and family which obviously means his funeral furniture also, and the fragments of the sarcophagi from there are magnificent [2]. But this coffin, which is an innermost one, corresponding to the gold coffin of Tutʿankhamûn, is unworthy of either Akhenaten or Tyi. Further, the wig is not royal, and although it is sometimes seen in scenes of women in the ʿAmârna period, it is really that of a man [3]. Mr. Brunton has called my attention to a peculiarity of the heads of the canopic jars in that the uraei do not form part of the original scheme of the heads, the strongest indication being that the coils of the serpent on one head (Pl. III, no. 1) have been cut into the lines of the tresses of the wig [4]. At any rate we have here good evidence that the canopic jars were prepared for someone who was not royal, but were used in the end for someone who certainly was. Turning to the inscriptions, there are other indications that the coffin was not originally Tyi's. First, the method of representing royal affiliation which Daressy suggests is, I believe, unknown in any other monument of Akhenaten or, for that matter, of any other king. Secondly, we should have to assume that Akhenaten added to his title a long epithet *he never uses elsewhere*, thereby crowding his mother's name and cartouche to the very

[1] Davies, *El-Amarna*, V, Pl. XXX, and p. 30.

[2] In the Cairo Museum are the remains of what I believe to have been four red granite sarcophagi. Three of them seem to have been covered with scenes of Akhenaten worshipping the disk, and fragments bear the cartouches of Akhenaten and Tyi and Akhenaten and Nefertete. In the latter series of fragments the Queen herself stands at the corners of the coffin in place of the four goddesses.

[3] See the dyads in Legrain, *Statues de rois et de particuliers* (*Catal. gén. du Musée du Caire*), I, Pls. XLIX and LXXV.

[4] Tyi, on her shrine wears two uraei on a band passing round her wig, and the same applies to the Queen, probably Nefertete, who is represented at the corners of one of the ʿAmârna sarcophagi.

bottom of the coffin, where there is no room for it unless it is placed *à cheval* on the ridge at the toes. Still another indication that the coffin was not Tyi's is seen in the first line of the foot inscription (Pl. II), where there is certainly not room for Tyi's name and title, [hieroglyphs], even if the title [hieroglyphs] is omitted. Therefore I think that we can safely say that the coffin was not originally prepared for Queen Tyi. Considerations of space, if nothing else, similarly rule out Nefertete.

A strong indication, which in itself excludes the possibility of the coffin ever having been made or adapted for Akhenaten is the presence of the epithet [hieroglyphs] 'Beloved of Waʿ-en-Rêʿ', on a piece of the original gold plate which lined the coffin [1]. The inscriptions on the foot of the coffin offer considerable difficulties, but also some valuable indications. In Plate II [2], the added pieces of gold plate are shown surrounded by dotted lines. Here again, in line 10, we have cartouches preceded by the titles of Akhenaten, and we can safely restore some [hieroglyph]- title in part of the lacuna in line 9. Prominence is again given to the phrase 'Beautiful Child of the Aten, who is here, living for ever and ever' which is obviously important, and we have to ask ourselves whether it is a veritable title and not a mere epithet. That this is likely can be inferred from the great prominence it has in the inlaid inscription on the lid. Yet Akhenaten never, as far as we know, used it. Can it be a title placed *before* a name which has now been changed? It not only can be, but probably is, since the added cartouche, in line 12 (Pl. II), follows it directly. Let us add to this the indication we have already pointed out, namely that the coffin was prepared for somebody who was not royal, but finally used for somebody who was. Can the two 'somebodies' have been one and the same person? In other words, can we find someone who could have had a coffin prepared for him when a private person, and who afterwards became royal? The coffin has been shown not to have been Tyi's, or Nefertete's, or Akhenaten's. Tutʿankhamûn's coffins are accounted for. There

[1] The misplacement of the [hieroglyph] should be noted, but the meaning of the phrase is certain. For other errors of orthography in this phrase, see Petrie, *Tell el-Amarna*, Pl. XV, nos. 94-96.

[2] Traced from a photograph by Aḥmad Eff. Yûsif, to whom my thanks are due.

remains Smenkhkerêʿ, Akhenaten's son-in-law and successor. The title 'The Beautiful Child of the Aten, etc.' requires a man's name after it, and, since he was not royal when the coffin was prepared, he would have had no cartouche. Smenkhkerêʿ's origin is quite unknown, and it is very likely that he had no title except the long one given him by Akhenaten, which he would only be likely to use once in a particular inscription. Even if the name was Smenkhkerêʿ at that time, of which I am by no means certain, it would go into the spaces available. We have, however to account for the change of pronoun, but the problem now is different from that when the supposition was that the coffin was originally made for Queen Tyi. Smenkhkerêʿ would have had to use [hieroglyph], but after he came to the throne he would be entitled to use the divine [hieroglyph]. We have, however, still to account for the fact that [hieroglyph] has been changed, apparently from [hieroglyph] and that in line 7 there is an undoubted female figure for the pronoun. When the name in line 1 was changed into a royal one, it is not impossible that the part with the words [hieroglyph] came off or were taken off at the same time, and that the words are merely replaced. The female figure in line 7 can, however, only be explained by its being an orthographical error, but such an assumption is not permissible without other indications to justify it. Here we have three, of a very different nature, all bearing on the point. First, it is very difficult to reconcile the epithet 'The Beautiful Child of the Disk' with Akhenaten's titulary, and still more so with the female pronoun, which is the alternative. Secondly, a female figure could have been far more easily and neatly changed into the required male pronoun by adding a beard and, if necessary, flattening out the side tress than by inserting a patch. Thirdly, in the inscriptions there are other errors in the pronouns. In the foot inscription, line 5 (Pl. II), the prayer reads 'Thy limbs flourish . . . . because of thee', which makes no sense, and the first [hieroglyph] 'thy' has been merely picked out, since there was no room to insert the hieroglyph for 'my'. An exactly similar 'erasure' occurs in inscription D (page 100). The method of changing the first personal pronouns shows that the original hieroglyph was very different from the seated, bearded figure, and by a process of exclusion that hieroglyph must have been [hieroglyph].

Let us now consider what is known of Smenkhkerêʿ, which indeed is

very little. He suddenly springs into prominence with no past history, and marries Akhenaten's eldest daughter Meritaten. His highest dated monument is, as far as I am aware, of his 3rd year, and during most of this period he may well have reigned as coregent with Akhenaten. Although in the tomb of Merirêʿ II at El-ʿAmârna his name is ʿAnkh-khepru-Rêʿ Smenkhkerêʿ, he later appears to have had it changed to ʿAnkh-khepru-Rêʿ Nefer-nefru-Aten, the last being the name that Nefertête, Akhenaten's wife, bore prior to her apparent rupture with Akhenaten. Smenkhkerêʿ uses the expression 'Beloved of Waʿ-en-Rêʿ' or 'Beloved of Nefer-khepru-Rêʿ' within his cartouche, as if Akhenaten were his favorite god. No other king, to my knowledge, is known to have done this, and the phrase 'Beloved of Waʿ-en-Rêʿ' on part of the original inscription on the coffin is, in my opinion, nearly conclusive evidence for its having been made for Smenkhkerêʿ before he became king.

Smenkhkerêʿ's close relations with Akhenaten are shown in two stelae now in Berlin; in one (1) (no. 17813) Akhenaten and Smenkhkerêʿ are seated on the same chair, the former kissing the latter, and on the other (no. 20716) Smenkhkerêʿ is pouring out wine for Akhenaten. Although no names are mentioned on either stela, the style and the presence of the emblem of the Aten leave little doubt on their identities. In a block from Memphis of the same style, a king is seen holding a fan and walking behind a very much larger king. These again must surely be Smenkhkerêʿ and Akhenaten. Still another indication (Pl. III, no. 2), which I think has hitherto escaped notice, is seen in an unfinished group from El-ʿAmârna in the Cairo Museum (2) discovered by the German Institute in 1913. It is always described as being of Akhenaten kissing one of his daughters; but all Akhenaten's daughters are represented with grotesquely deformed heads, either close-shaven or with the side-lock of youth. In this group the small figure shows no deformation of the head or body, and wears a wig of more or less the same shape as those of the heads of the canopic vases. It seems that we have here another representation of Akhenaten and Smenkhkerêʿ, before the latter had become king.

---

(1) Newberry, *Journal of Egyptian Archaeology*, XIV, 1928, p. 7.

(2) *Journal d'entrée*, no. 44866; *Brief Description*, no. 471.

It is difficult, in fact almost impossible, to determine the exact relation of Smenkhkerēᶜ to Akhenaten. At first sight it appears likely that he was a son of Akhenaten by another wife or by a concubine, who comes into prominence after Akhenaten and Nefertete ceased to be on good terms, but there are many grave objections to this, one being that neither the monuments of Smenkhkerēᶜ nor Tutᶜankhamûn—who must have been a very close relation of his (see p. 119)—give any indications of parentage, neither do the ᶜAmârna scenes depict any persons who could have been their parents; neither are they mentioned except as kings. Prof. Newberry suggests that the relations between Akhenaten and Smenkhkerēᶜ may have been of a perverted nature[1], but it is not outside the bounds of possibility that Akhenaten's actions regarding the young king may have been symbolic, and merely meant to inflict a public affront on Nefertete. It is more prudent to defer the question of the parentage of Smenkhkerēᶜ, however, until more evidence is forthcoming.

Let us return to the inscriptions on the coffin and endeavour to reconstruct the general tenor of the original and altered inscriptions. As I have remarked, Smenkhkerēᶜ may have had a different name when the coffin was first made, and the name Smenkhkerēᶜ, which I use here is conjectural. The same remark applies to the Son-of-Rēᶜ name, which may have been Smenkhkerēᶜ or Nefer-nefru-Aten. The expression 'Royal Favorite' has been used merely to indicate a close relation between him and Akhenaten, and makes no pretentions to being correct. My restorations, apart from the cartouches, which are all restored, I have put into square brackets.

INLAID INSCRIPTION A.

Original inscription : [The Royal Favorite (?)] of the King of the South
Altered inscription : The Good Ruler, like Rēᶜ; the King of the South

O : and North, Living in Truth, Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-
A : and North, Living in Truth, Lord of the Two Lands (ᶜAnkh-khepru-

[1] Newberry, *Journal of Egyptian Archaeology*, XIV, 1928, p. 7.

O : Rēᶜ, Waᶜ-en-Rēᶜ); the Beautiful Child of the Disk, who lives for
A : Rēᶜ + epithet?); the Beautiful Child of the Disk, who lives for

O : ever and ever, [Smenkhkerēᶜ, Right of Speech].
A : ever and ever, true in Heaven and on Earth.

INSCRIPTION B.

O : [The Royal Favorite (?)] of the King of the South and North, Living
A : The Good Ruler..... The King of the South and North, Living

O : in Truth, Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-Rēᶜ, Waᶜ-en-Rēᶜ)
A : in Truth, Lord of the Two Lands (ᶜAnkh-khepru-Rēᶜ + epithet?)

O : the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever and ever, [Smenkh-
A : the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever and ever, [Son of

O : kerēᶜ, Right of Speech (+ epithet?)].
A : Rēᶜ (?)] (Nefer-nefru-Aten + epithet?) Great in his Time[1].

INSCRIPTION C.

O : [The Royal Favorite (?)] of the King of the South
A : The Good Ruler, Crowned with the *Hezt,* the King of the South

O : and North, Living in Truth, Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-
A : and North, Living in Truth, Lord of the Two Lands (Nefer-nefru-

O : Rēᶜ, Waᶜ-en-Rēᶜ), the Beautiful Child of the Disk who lives for ever
A : Aten + epithet?), the Beautiful Child of the Disk who lives for ever

[1] This epithet, like 'Living in Truth', is taken from Akhenaten's titulary.

O : and ever [Smenkhkerê^c (+ unknown epithets)].
A : and ever, the Son of Rê^c, Living in Truth, Lord of Coronations

O :
A : (Nefer-nefru-Aten + epithet?) Great in his Time.

INSCRIPTION D.

O : [The Royal Favorite (?)] of the King of the South and North,
A : The greatly beloved Ruler; the King of the South and North,

O : Living in Truth, the Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-Rê^c,
A : Living in Truth, the Lord of the Two Lands (^{c}Ankh-khepru-Rê^c

O : Wa^c-en-Rê^c), the Beautiful Child of the Disk, who is here, living for
A : + epithet?), the Beautiful Child of the Disk, who is here, living for

O : ever and ever [Smenkhkerê^c (+ ?)......, his heart is in
A : ever and ever. O Lord of Heaven, the God lives, his heart is in

O : its place, seeing[1] (lacuna of unknown length),
A : its place, seeing (lacuna) [the Son of Rê^c] (Nefer-nefru-Aten),

O : the Beloved of Wa^c-en-Rê^c.
A : the Beloved of Wa^c-en-Rê^c.

INSCRIPTION E.

O : [The Royal Favorite (?)] of the King of the South and North,
A : The Good Ruler Great in Love; the King of the South and North,

[1] Orthographical error, see page 104.

O : Living in Truth, the Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-Rê^c,
A : Living in Truth, the Lord of the Two Lands (^{c}Ankh-khepru-Rê^c

O : Wa^c-en-Rê^c); the Beautiful Child of the Disk, who is here, living
A : + epithet?); the Beautiful Child of the Disk, who is here, living

O : for ever and ever [Smenkhkerê^c (lacuna of unknown length......
A : for ever [and ever], the Son of Rê^c, Living in Truth, Lord [of Corona-

O : ....)] every
A : tions] (Nefer-nefru-Aten + ?) (lacuna of unknown length)] every

O : day without ceasing.
A : day without ceasing.

INSCRIPTION F (ON FOOT OF COFFIN).

O : 1 Recited by [Smenkhkerê^c],
A : Recited by the Lord of the Two Lands (^{c}Ankh-khepru-Rê^c

O : Right of Speech : 2 I breathe the sweet wind which comes
A : + epithet?), Right of Speech : I breathe the sweet wind which comes

O : forth from thy mouth. 3 That I may see thy beauties daily is my
A : forth from thy mouth. That I may see thy beauties daily is my

O : desire. 4 May I hear thy voice, sweet as the North Wind. 5 My[1]
A : desire. May I hear thy voice, sweet as the North Wind. My

[1] Orthographical error, see page 104.

O : limbs flourish in life because of thee [6] Stretch forth thy hands under
A : limbs flourish in life because of thee Stretch forth thy hands under

O : thy Ka, that I may receive it and live [7] thereby. Thou shalt call
A : thy Ka, that I may receive it and live thereby. Thou shalt call

O : on my name for eternity; it shall not be forgotten [8] in thy mouth.
A : on my name for eternity; it shall not be forgotten in thy mouth.

O : O my father [(titles?) (Waʿ-en-Rêʿ?) for thou livest (?)]
A : O my father Harakhte [(1)]. O (Nefer-nefru-Aten), thou are like Rêʿ

O : for [9] ever and ever; thou livest like the Disk............. [The
A : for ever and ever; thou livest like the Disk............. [The

O : Royal Favorite] of the [10] King of the South and North, Living in
A : Good Ruler (?)]; the King of the South and North, Living in

O : Truth, Lord of the Two Lands (Nefer-khepru-Rêʿ, Waʿ-en-Rêʿ), the
A : Truth, Lord of the Two Lands (ʿAnkh-khepru-Rêʿ + epithet?), the

O : [11] Beautiful Child of the Disk, who is here, [12] living for ever and ever
A : Beautiful Child of the Disk, who is here, living for ever and ever

O : [Smenkhkerêʿ, Right of Speech].
A : the Son of Rêʿ (Nefer-nefru-Aten + epithet?), Right of Speech.

---

(1) It will be observed that the change of a prayer to Akhenaten into one to Harakhte has left no room for any titles before the altered cartouche.

The nature of the changes in the inscriptions can be more easily followed in the following précis, in which I use only one name for each king and omit irrelevant epithets :

Inlaid inscription
- Original text : The Favorite of King (Akhenaten) the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever; Smenkhkerêʿ.
- Altered text : The Good Ruler; King (Smenkhkerêʿ) the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever, true in Heaven and Earth.

Band inscriptions
- The Favorite of King (Akhenaten) the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever, Smenkhkerêʿ
- The Good Ruler; King (Smenkhkerêʿ) the Beautiful Child of the Disk, who lives for ever, Son of Rêʿ (Smenkhkerêʿ).

Foot inscription
- Recited by Smenkhkerêʿ "I breathe the sweet breeze which comes from thy mouth, etc. O my father (?) King (Akhenaten) for thou livest (?) for ever.......... The Favorite of King (Akhenaten) the Beautiful Child of the Disk who lives for ever, Smenkhkerêʿ.
- Recited by King (Smenkhkerêʿ) "I breathe the sweet breeze which comes from thy mouth, etc. O my father Harakhte. O (Smenkhkerêʿ) thou art like the Sun for ever.......... The Good Ruler, King (Smenkhkerêʿ) the Beautiful Child of the Disk who lives for ever, the Son of Rêʿ (Smenkhkerêʿ).

The next problem is the date of the alterations in the inscriptions on the coffin. Smenkhkerêᶜ, when he became king, would be expected to have begun to prepare for himself a royal funerary outfit. On this point there is evidence in the tomb of Tutᶜankhamûn that Smenkhkerêᶜ's royal outfit was at least in course of preparation, and his very short reign renders it probable that it was not in a sufficiently advanced state to be of use, and that some of it was later adapted for Tutᶜankhamûn. Smenkhkerêᶜ is hardly likely to have made the alterations in the coffin, as he must have been preparing a new one with the royal regalia on it, and being a young man would not expect to die before it was complete. The fact that after the death of Akhenaten he did not destroy the coffin, which must have obviously been a gift of his, shows that Smenkhkerêᶜ's feelings towards that king were unchanged [1]. We must therefore assume that the change was made by Tutᶜankhamûn, whose skull makes it likely that he was a very close blood-relation of Smenkhkerêᶜ. Nothing is more likely, therefore, than that Tutᶜankhamûn changed the inscriptions on the coffin of his relative after his death to make them royal, and erased the name of Akhenaten.

We have now to consider what the sequence of events was which led up to the coffin being found in Tyi's cache, and here we have mostly to rely on pure supposition. The chief difficulty is that the site of Tyi's original tomb is unknown, and the recent researches of the Egypt Exploration Society undertaken on behalf of the Government (see page 123) seem to show that the Atenists, with the possible exception of Princess Maketaten, were never buried in the Royal Valley at El-ᶜAmârna at all. We have one indication, however, which limits the range of the enquiry, namely that while Tyi's funerary furniture — obviously only a small part of what was originally in her tomb — contained no valuables at all, Smenkhkerêᶜ's contained gold weighing about 1 ½ kilograms. The inference was that Tyi's burial was plundered, but that Smenkhkerêᶜ's was not, and I offer it as a suggestion that Tutᶜankhamûn intended to bury Smenkhkerêᶜ in Tyi's tomb, wherever it may have been, but found it thoroughly plundered, and that he salved what he could of her furniture and

[1] Akhenaten's generosity to his favorites is well shown in the ᶜAmârna tombs.

brought it, together with the coffin and canopic vases of Smenkhkerêᶜ to the cache at Thebes. Other possibilities, however, readily suggest themselves. The corner-bricks of Akhenaten may have been placed in Tyi's original tomb.

Davis's work is very vague on the subject of the original sealing of the door of the cache. This is described in the following words (p. 8) : "This (the loose rubbish) we removed and found behind it the remains of the original sealing of the door. This was composed of rough blocks of limestone cemented together and coated on the outside with cement of so hard a quality that a knife could hardly scratch it; on this we found the impression of the oval seal of the priestly college of Amon-ra at Thebes —a jackal crouching over nine captives". No indication is given of whether there had been inspections subsequent to the sealing of the cache as was the case of the tomb of Tutᶜankhamûn; hence it is not possible to say when the figure and cartouches of Akhenaten on the shrine and the cartouches of Smenkhkerêᶜ on the coffin and canopic vases were erased. The erasures may have been done during Ḥaremḥab's reign, or possibly before the burials were permitted to be interred in the Valley of the Kings, the former supposition being, in my opinion, by far the more likely. A point to note is that the Aten prayers have been left untouched, much care having been taken merely to remove the offending figure and names. As to the original inscriptions on the canopic vases, they have been so thoroughly ground away that no hint is obtainable regarding them. As no other Atenist canopic vase is known to me, I will not attempt to conjecture what they may have been.

In conclusion I should like to state that this article is published in its obviously incomplete state owing to my conclusions having been prematurely communicated to the public press, by no act or wish of mine, immediately after the Council of Ministers had decided on the transfer of the Royal Mummies from the Museum to the National Mausoleum, with consequences which have proved embarrassing to my Department and myself. I should have wished for far more time to familiarise myself with the period of the Heresy and, above all, to obtain the opinions of friends out of Egypt who have made it their special study. I have been fortunate

enough, however, to have received help, criticism and advice from Mr. Guy Brunton, Mr. A. Lucas, Prof. Percy. E. Newberry, M. Pierre Lacau and Mr. J. D. S. Pendlebury, and to them I tender my heartiest thanks.

R. Engelbach.

ADDENDUM.

The relation of Tyi to Akhenaten (page 102) is indicated on the shrine found in the cache, by the expression [hieroglyphs] 'Royal Mother of Waᶜ-en-Rêᶜ' (Davis, *op. cit.*, Pl. XXXI), showing that the phrase [hieroglyphs], even when written without a cartouche, certainly refers to Akhenaten. Further, the title 'Living in Truth' is also seen on the shrine preceding the cartouche of Amenophis III (*loc. cit.*), and must not therefore have been considered as being peculiar to Akhenaten's titulary (page 107).

NOTE

ON THE SKELETON HITHERTO BELIEVED TO BE THAT OF KING AKHENATEN

BY

PROF. D. E. DERRY.

The human remains discovered in 1907 by Mr. Theodore Davis and believed at first to be those of Queen Tyi, were submitted to Professor Elliot Smith, at that time Professor of Anatomy at the Medical School, Cairo, who saw at once that they belonged to a young man of about 25 years of age, and as the coffin which contained the remains bore certain titles of Akhenaten, and had had the cartouches erased, it was assumed that the skeleton was that of the famous heretic King. Against this was the fact that Akhenaten is known to have had six daughters and to have reigned for at least seventeen years, a period which has been extended to the 19th year by Mr. J. D. S. Pendlebury's recent discovery at El-ᶜAmârna, of a monument bearing that date and with the further possibility that this may be lengthened to the 20th year. Mr. Pendlebury has very courteously permitted us to make use of these hitherto unpublished facts. The lower date (17th year) which was current at the time Professor Elliot Smith examined the bones would mean that Akhenaten, if the skeleton were his, must have come to the throne at the age of about eight years. In view of all the events that occurred in the reign of this King, such an age from the Egyptological standpoint seemed to be very improbable, and in point of fact has never been accepted by some Egyptologists.

On this account Professor Elliot Smith made a very careful and detailed examination of all the bones from the point of view of their probable age at the time of death and his conclusions are published in the *Catalogue*

of the Royal Mummies in the Museum of Antiquities[1]. He shows that by European standards the bones should be those of a man of about 25 years of age, but makes the reservation that they may be either younger or older. In a further publication[2], Professor Elliot Smith considered that the skull "exhibits in an unmistakable manner the distortion characteristic of a condition of hydrocephalus", and adds, "the bones therefore cannot be regarded as those of a perfectly normal person, so that there is the possibility—though it is nothing more—that the process of ossification may not have followed the usual course, but have been delayed". He concludes. "I still maintain the opinion mentioned above, that the skeleton is that of a man of twenty five or twenty six years of age without excluding the possibility that he may have been several years older".

When the skeleton was received by Professor Elliot Smith the skull was considerably damaged. A part of the right side involving the temporal, sphenoid and frontal bones was broken away. The face was completely broken. Professor Elliot Smith temporarily restored the left side of the face for purposes of photography. Some years ago Mr. Quibell, then Keeper in the Museum of Antiquities, asked the present writer to attempt the restoration of the skull. Fortunately the majority of the most important parts of the face were found in the box containing the skeleton, as well as the missing parts from the side of the cranium, and with a little trouble these were replaced and the face restored.

A complete re-examination of the question of the age of the bones was then instituted. In the first place it was found that the conformation of the skull does not support the statement that the person to whom it belonged suffered from hydrocephalus. The skull is undoubtedly of an unusual shape, but the type was not uncommon in the Old Empire particularly in members of the royal families, Meres-ʿAnkh, the granddaughter of Cheops, having had a skull of very similar form, and the type with its peculiar flatness of the vault is regularly portrayed in the reliefs of the period. It appears again, as will be shown later, in the head of King

(1) Elliot Smith, *The Royal Mummies* (*Cat. gén. du Musée du Caire*).

(2) Davis, *The tomb of Queen Tiyi*, p. xxiv.

Tutʿankhamûn. It belongs to a type known to anthropologists as Platycephalic, in which the skull is flattened from above downwards and correspondingly widened. It is indeed the very reverse of the shape produced by hydrocephalus. Hydrocephalus is due to an excess of fluid in the brain and the consequent intracranial pressure produces a great distension of the cranial box which necessarily takes on a globular form. In two examples of this condition examined and reported upon by the writer there is no evidence whatever of any interference with the process of ossification of the bones except of course in the cranial sutures, where of necessity the great intracranial pressure has caused a great extension of the normal serrations joining the bones with the inclusion of Wormian or sutural bones. In one of the two cases just quoted, that of an Egyptian of the Roman period in Egypt, found at El-Minya wa'l-Shurafa by Mr. R. Engelbach, the whole skeleton was preserved, and except for the fact that the man had suffered from a left-sided hemiplegia, which has left its mark in the form of certain distortions and lack of development on that side, the bones are all perfectly ossified. We may therefore dismiss the theory of hydrocephalus with the implication derived from it that this disease may have affected the normal ossification of the bones.

If we turn now to the rest of the bones for information regarding the possible age at death, we find that all the bones whose epiphyses normally unite at or about the age of 21 years are completely joined. But there are several still incomplete which by European standards may remain ununited up to the age of 25 or even later. In the skeleton under review these are, the sternal end of the clavicle, the vertebral border of the scapula, the crest of the ilium, the epiphyses of the heads of the ribs and the upper and lower epiphyses of the bodies of some of the vertebrae. We may add to this that the right upper third molar or wisdom tooth had not cut the gum at the time of death and that the left upper wisdom tooth though well through had not reached the level of the rest of the teeth. While it is most unsafe to draw conclusions as to age from the state of eruption or absence of the wisdom teeth, yet when taken in conjunction with other evidence of age in the same skeleton they may provide useful corroborative information. Now as already said, all of the epiphyses named are believed to unite somewhere between the ages of 21 and 25

years in Europeans and as a rule at or about the later date. It has been shown however[1] that in the case of the epiphyses of the upper limb in Egyptians of the present time, there is a marked difference as compared with the dates given for Europeans, the former race being definitely earlier than the latter, the gain being as much as two years in some epiphyses, and in others about one year. In the case of the skeleton we are discussing, the epiphyses still remaining un-united are those which in the majority of cases in Europeans are closed by the age of about 25, but as in the supposed Akhenaten bones they are all still incompletely united, and in some, sternal end of clavicle and heads of ribs, completely separate, we should, even if the bones were those of a European, be entitled to say that the person to whom they belonged was in all probability not more than 24 years of age at the time of death. If again we assume that what appears to be true for the epiphyses of the upper limb in modern Egyptians is likely to be true also for the rest of their bones, then the bones of the skeleton we are considering may be those of a man of not more than 23 years of age.

During the unwrapping of the mummy of Tutʿankhamûn the writer noticed that the head of the king resembled that of the so-called Akhenaten skeleton. When the head was measured in so far as that was possible under the circumstances, it was found that the diameters of the two skulls approximated closely. This is all the more remarkable when we remember that the shape of the so-called Akhenaten skull is unusual and that in width it exceeded any skull ever measured by the writer in Egypt. Such a likeness to his supposed father-in-law in the man who had married Akhenaten's daughter could only mean some blood relationship and therefore it was concluded that Tutʿankhamûn must have been a son of Akhenaten probably by another wife. Such a supposition was reasonable in view of the fact that inheritance of the throne by a son through the royal daughter was recognised and had occurred more than once in the 18th Dynasty. But since it has been clearly shown by Mr. Engelbach that the coffin containing the so-called Akhenaten skeleton is

(1) Girgis Sidhom and D. E. Derry, *The dates of union of some epiphyses in Egyptians, from x-ray photographs* (*Journal of Anatomy*, vol. LXV, Part II, Jan. 1931).

not that of Akhenaten but almost certainly belonged to his older son-in-law Smenkhkerêʿ, we are compelled to accept the remarkable likeness of the two skulls as indicating a common origin and that in all probability Smenkhkerêʿ and Tutʿankhamûn were brothers. It is hardly necessary to point out that the similarity in the heads of the two men who married sisters, renders the theory of hydrocephalus even more untenable, and particularly so unless we accept the suggestion that they themselves were brothers or at least closely related.

The following measurements in millimetres of the heads of the two men are given here for comparison.

	Smenkhkerêʿ (?).	Tutʿankhamûn.
Length of head	190.0	187.0
Breadth —	154.0	155.5
Height —	134.0	132.5
Frontal breadth	98.0	99.0
Width between angles of jaw	99.5	99.0
Circumference of head	542.0	547.0

D. E. Derry.

THE CANOPIC VASES

FROM THE «TOMB OF QUEEN TÎYI»

BY

A. LUCAS, O. B. E., F. I. C.

The contents of the three[1] alabaster canopic vases in the Cairo Museum (Nos. 3610-3612) from the so-called "Tomb of Queen Tîyi"[2] have recently been examined by the writer.

The only reference to the contents of these vases that can be traced is one by Daressy[3], who states that "The embalmed intestines that they contained have perished, and all that now remains are the bituminous rags with which they were padded".

Two of the vases were almost full, the contents (as seen from the top) consisting of a hard, compact, black, pitch-like mass surrounding a well-defined centrally-situated zone of different material, which was of a brown colour and friable nature.

The third vase was about half-full of a black material, similar to that in the other two, but, in place of the inner zone, there was an empty space, extending down to the bottom of the vase, which was situated to one side and not in the centre. From marks on the inside of the vase near the top, it seems evident that, at one time, this had been filled to about the same level as the other two. As it is almost impossible that any decomposition taking place in the tomb could have caused the complete disappearance, not only of the viscera and their wrappings, but also of all the material composing them, and as a similar disappearance has

(1) Mr. Theodore M. Davis was allowed to keep the fourth vase.

(2) Theodore M. Davis' *Excavations, The Tomb of Queen Tîyi*, 1910.

(3) G. Daressy, *ibid., Catal. of the objects found in the tomb of Queen Tîyi*, p. 24.

not taken place in the other two vases, it is practically certain that at some time (possibly when the vases were described by Daressy), part of the black material, and the whole of the remains of the viscera and their wrappings, had been removed for examination. Some confirmation of this is supplied by Daressy's statement that all that remained were "the bituminous rags", since in the case of the other two vases no evidence whatever of "rags" (woven fabric) could be seen by mere inspection from the top, and it was only after removing and carefully examining the contents that small portions of woven fabric were found.

The contents of two of the vases were extracted[1] in order to allow of detailed examination, the operation, however, not being easy on account of the hardness of the material, which had to be broken up and chipped out with a pointed steel rod.

The detailed examination confirmed the preliminary observation and it was found that the contents consisted of (*a*) in all three vases an outer zone of hard, black material breaking with a conchoidal fracture and resembling very much pitch in appearance; (*b*) in two cases the remains of a coarse woven fabric and (*c*) in two cases a core of brown friable material.

Owing to the absence of proper laboratory equipment, nothing more than a qualitative analysis was possible, the results of which showed that the black material was probably wood pitch with a mixture of fatty matter, but whether resin was present could not be determined, and the core consisted of nitrogenous material containing a small proportion of fatty matter and was, therefore, almost certainly the remains of viscera.

The vases and contents were carefully examined with a view to ascertaining, if possible, whether or not the contents had been removed at any time and replaced by other material since Davis states that "the ordinary contents had been removed before the jars had been deposited in the tomb"[2]. In such an event, a small quantity of different material sticking to the walls of the vases, or some contamination of the contents with different material at the sides or bottoms of the vases, or some signs of

(1) And afterwards replaced. — (2) Theodore M. Davis' *Excavations, The Tomb of Queen Tîyi*, p. 3.

two slightly different levels of material would probably have been found, but no such evidence existed. Two of the vases showed no signs whatever of any disturbance of the filling, while in the third vase, although part of the contents was missing, the remainder was undisturbed. In my opinion the contents of all three vases are original.

A. Lucas.

REPORT ON THE CLEARANCE OF THE ROYAL TOMB AT EL-ʿAMÂRNA

BY

J. D. S. PENDLEBURY

(with 1 plan).

In December, 1931 and January, 1932, the Egypt Exploration Society, at the request of the Department of Antiquities, and with the aid of a grant from it, undertook on its behalf a renewed exploration of the Royal Tomb at El-ʿAmârna.

The tomb had been roughly cleared by the late A. Barsanti, and large fragments of at least three granite sarcophagi as well as a number of fragments of *shawabti*-figures had been brought to the Museum. In view, however, of the demonstration that the so-called body of Akhenaten found in the cache of Tyi at Thebes is in reality not his at all [1], it was imperative to try and collect all the evidence as to whether Akhenaten was ever buried at El-ʿAmârna, and, if so, whether in the Royal Tomb or elsewhere.

The Royal Tomb lies some eleven kilometres from the village of El-Till, in a small wady which branches off from the main one. The rock in which it is cut is very bad, and as a consequence the decoration has been carried out in plaster. It is evidently unfinished, for besides a number of incomplete galleries, the only chambers which have been decorated are the main chamber and two rooms in burial place of the princess Maketaten. As a result of the decoration being cut in plaster, much of it has disappeared, although a few minor pieces were discovered during the excavations.

Outside the tomb was a large dump some seventy metres long and varying from five to ten metres broad. The depth was, in places, as

[1] See above, pp. 98-119.

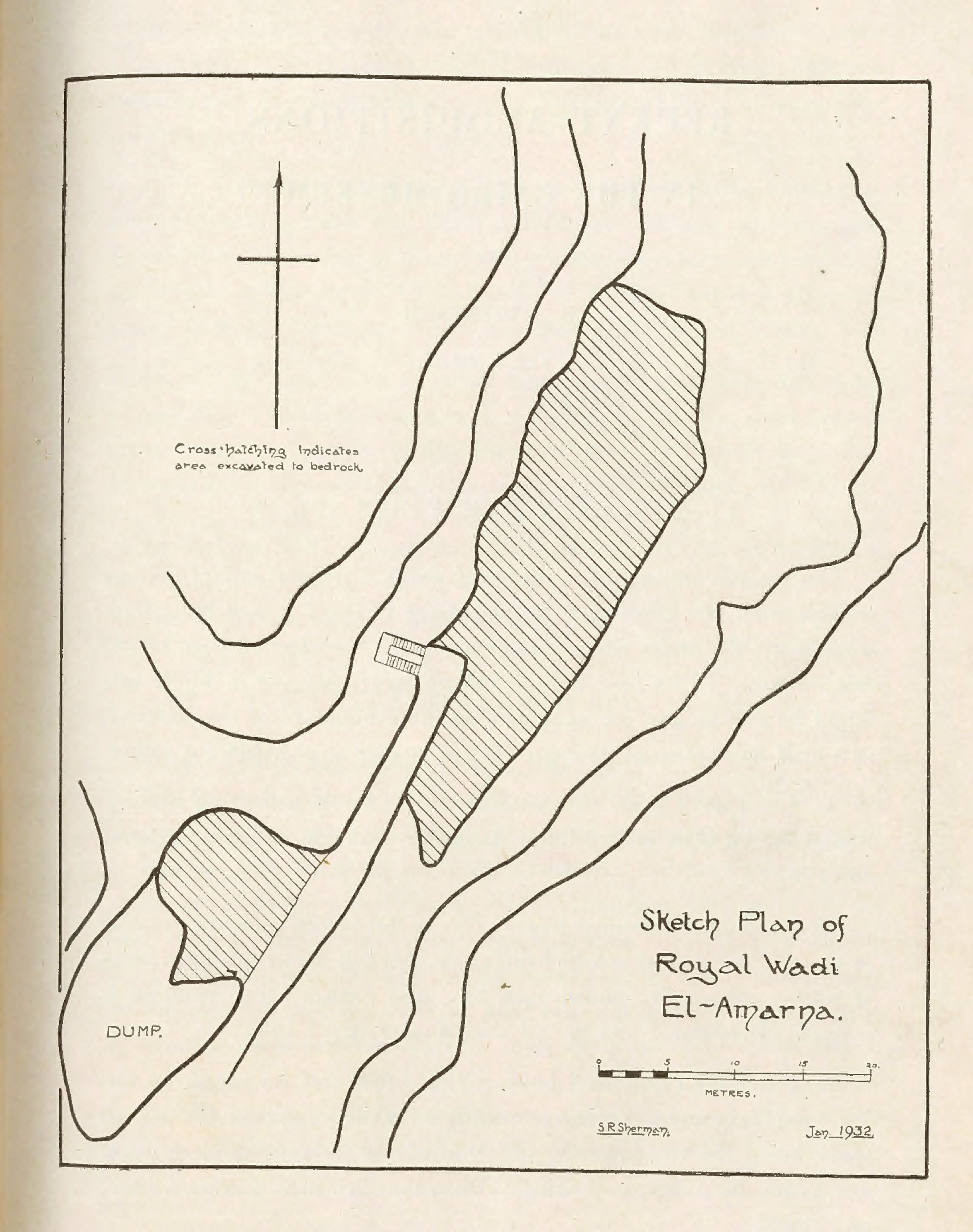
much as four metres. The dump consisted of three layers. Above lay the débris thrown out of the tomb by Barsanti; below this came the deposit left by the original desecrators of the tomb, while at the bottom was a layer of chips from the cutting of the tomb itself. On the plan, the part shown cross-hatched indicates the area in the wadi that has been excavated down to bedrock. The area marked "DUMP" consists only of rubbish dumped on the bed of the wadi by the Egypt Exploration Society. Inside the tomb a shaft about three metres deep was cleared, which, as in the tomb of Amenophis II, had been dug outside the innermost chamber.

From both dump and shaft came many more fragments from the sarcophagi, similar to those already in the Museum, as well as broken *shawabti*-figures. In addition there were found parts of Akhenaten's magnificent alabaster canopic chest, with protecting vultures at the corners, together with pieces of the lids capped with the king's head. The chest gives evidence of never having been used, for it is quite unstained by the black resinous substance seen in those of Amenophis II and Tutʿankhamûn, and is additionally interesting in that it is inscribed with the early form of the Aten name, while the sarcophagi all have the later. A fine black granite bowl was found, inscribed with the names of Tuthmosis III, and there were also, strangely enough, fragments of a diorite bowl of the Old Kingdom bearing the cartouche of King Chephren. Another alabaster vase has Hathor heads in relief between cats, and bears the name of Amenophis III and a daughter. A large quantity of faience fragments were found and a fine scaraboid with the head of Hathor in relief. There were also a number of heads of uraei from statues.

The proper publication of the finds must await further study and the piecing together of the fragments of the sarcophagi in the Museum, but it can be seen that they already raise several interesting problems.

Finally the sides of the wady in which the Royal Tomb lies were carefully trenched; three unfinished tombs on the opposite side of the main wady were cleared and their dumps also trenched, and for a distance of two kilometres eastward up into the high desert the main wady and its tributaries were examined for tombs, but unfortunately without result.

J. D. S. Pendlebury.



RECENT ACQUISITIONS

IN THE CAIRO MUSEUM

BY

R. ENGELBACH

(with 3 plates).

I.—SET OF AGATE VASES (PL. I).

This magnificent set, of a wonderful range of colour and of striking transparency, was discovered by employees of the Egyptian State Railways near Qift, under circumstances which are described on page 135 of this volume. I have been able to find no expert in agate in Egypt who might be able to give me some idea on the provenance of the material, so a brief description of their general appearance must at present suffice.

No. 1.—Part of small, flat-bottomed bowl, nearly half being missing. Round the lip is an incised line. Diameter 0.064 m. *Journal d'entrée,* no. 53037.

No. 2.—Round-bottomed bowl. This is the darkest-coloured example in the set, the ground colour being dark, reddish brown with striations of white, irregularly stained with blue and brown. Its condition is perfect. Diameter 0.084 m. *Journal d'entrée,* no. 53035.

No. 3.—Round bottomed bowl. This differs very largely in colouring from the others, having practically no white striations, the general tones being red and brown. Unfortunately, a rectangular piece about 3 1/2 cms. by 3 cms. is missing. Diameter 0.10 m. *Journal d'entrée,* no. 53036.

No. 4.—Standing vase. The ground colour varies from light brown to olive green. Over it run patches of purple outlined in white. Its condition is perfect. Height, 0.077 m. Thickness of lip, 0.04 m. *Journal d'entrée,* no. 55034.

No. 5.—Part of a simpulum. On one side there is the representation of a leaf in relief into which a thin piece of iron wire engages. Whether this forms part of the original scheme, or is an ancient repair, I am unable to determine. The handle in missing, but it is otherwise almost perfect. Diameter, 0.035 m. *Journal d'entrée,* no. 53039.

No. 6.—Rhyton. The colouring shows more variety than that of any of the others and its transparency is remarkable. It is in every respect a unique piece, to which the best coloured plate could barely do justice. Its condition is perfect. Length, 0.09 m. *Journal d'entrée,* no. 55038.

The rims of all the vessels have been ground flat, as can be seen in the standing vase no. 4.

The set appears to be of Græco-Roman date.

II.—STATUETTE OF THOTH (PL. II, NO. 1).

Journal d'entrée, no. 54850; height, 0.34 m.

This fine specimen was purchased from a well-known Cairo dealer, who informed me that the body, which is of hard limestone, was purchased by him in Cairo, while the tail, also of limestone and the head and legs, which are of bronze, were purchased in Alexandria. He could give no idea as to its provenance. Although the surface of the stone of the tail is different from that of the body, the two, to my mind, undoubtedly belong together, and the fit of the head and legs is too good for it to be by chance. A slight restoration has been made in the limestone part of the left leg and of the neck.

The Museum possesses several examples of statuettes of Thoth which had been of bronze and some other light-coloured material. One [1] has a

---

[1] *Temporary registers,* no. $\frac{30}{19}\Big|\frac{1}{4}$.

body of alabaster with bronze head, the feet being missing; another[1] alabaster body has holes obviously meant to take the tenons of a bronze head and bronze feet. A white-painted wooden body[2] shows similar indications, while a number of separate tails, heads and feet of bronze show that, for this god, combinations of bronze with some white material must not have been rare, though for other deities they are practically unknown.

III.—SPHINX OF A QUEEN (PL. II, NO. 2).

Journal d'entrée, no. 56599; length, 0.284 m.; material, dark serpentine; provenance, El-Minya wa'l-Shurafa.

The type of wig occurs, with slight modifications, from the Middle Kingdom onwards, and I hesitate whether to place it in the XXVth dynasty, from its resemblance to the front part of an unfinished sphinx of Kashta[3], or to the XVIIIth dynasty, where the combination of the vulture's wings with the tresses of the wig finds an almost exact counterpart in the life-sized pink granite statue of a wife of Tuthmosis III, from Kôm Ombo, now in the Cairo Museum (*Journal d'entrée,* no. 45076). I am inclined to place this sphinx in the earlier period.

Pharaonic monuments are extremely rare from El-Minya wa'l-Shurafa, which has not only been examined by excavators[4], but has been worked very largely for *sibâkh* for many years. Among the hundreds of objects in the Museum known to have come from there, the only monuments it possesses other than this sphinx are a XXVIth dynasty statuette of Khnem-ib-Rêᶜ-si-Neith[5] and a stela of Osorkon[6]. To these, however, we must add a large granite block inscribed with the name of Tuthmosis III, which is, or was, still to be seen among the ruins. The last two objects may well have been brought over from Saqqâra for thresholds or the like.

(1) *Temporary registers,* no. $\frac{30}{19}\Big|\frac{1}{11}$.

(2) *Idem,* $\frac{30}{19}\Big|\frac{1}{3}$.

(3) Legrain, *Statues et statuettes de rois et de particuliers* (*Catalogue général du Musée du Caire*), no. 42201.

(4) Petrie, *Heliopolis, Shurafa and Kafr Ammar.*

(5) *Temporary registers,* no. $\frac{12}{25}\Big|\frac{4}{1}$.

(6) *Annales du Service des Antiquités,* XV, p. 140.

El-Minya wa'l-Shurafa seems to have been a purely Græco-Roman site, and may have been the 'Scenas Mandras' of the Antonine Itenerary.

IV.—FOUR MODELS OF GRÆCO-ROMAN BUILDINGS (PL. III).

(1) Model tower; *Journal d'entrée,* no. 56352; height, 0.78 m.; material, limestone; provenance, Sakha (Xoïs).

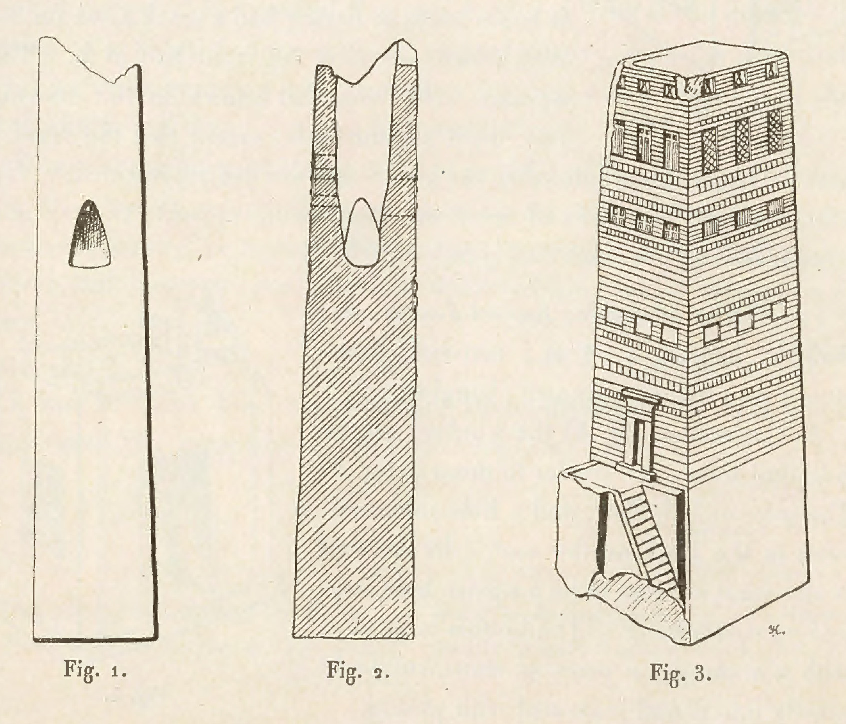


Fig. 1. Fig. 2. Fig. 3.

This remarkable tower, found during the *sibâkh* work on the tell, is in almost perfect condition. Two views are shown on Plate III, and the back and a section viewed from the front in figs. 1 and 2 respectively. It will be seen that the upper portion is hollow and that at the back is a hole for inserting something, perhaps a small lamp, within it. The windows round the hollow portion are pierced through to it, and it will be noticed that one of the windows in front is represented with only one

shutter open. The courses on curved beds, common in the great mud-brick walls of late times and often seen in Roman private-houses[1] should also be noted. It was originally somewhat higher than it is now, but how much so cannot now be ascertained.

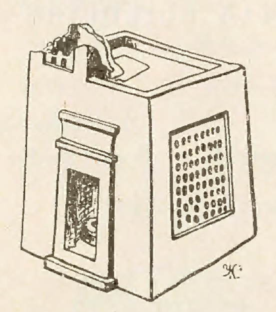


Fig. 4.

(2) Tower; *Journal d'entrée*, no. 50205; height, 0.40 m.; material, limestone, with traces of red paint; provenance, bought, but said to come from Sakha.

Although in this tower there is no hollowing, it bears traces of having had a small kiosk on the roof which occupied the front half of it. The opposite side from that shown in the drawing (fig. 3) is similar to it, except that the vertical bars on two of the windows on the lowest row are not represented. The back has only two rows of windows, these being opposite the top and bottom row on the front and sides.

(3) House or shrine; *Journal d'entrée*, no. 30340; height, 0.13 m.; material, limestone; provenance unknown (bought).

In this model (fig. 4) the windows on the sides not shown are similar to those in fig. 5. The interior is hollow, and a hole communicates to the kiosk on the roof. In the roof is also what appears to be a square hole stopped up with plaster. The bottom is filled in with a rectangular piece of stone cut to fit exactly into it and cemented with plaster.

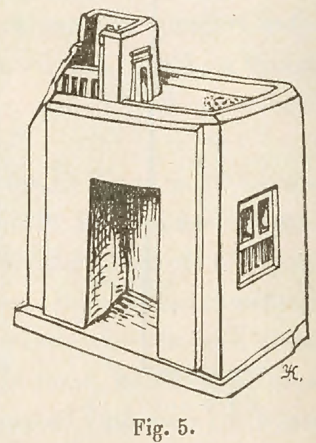


Fig. 5.

(4) House or shrine; *Journal d'entrée*, no. 28784; height, 0.203 m.; material, limestone; provenance, bought, said to come from Naucratis.

In this example (fig. 5) there is no communication between the small kiosk on the roof and the interior, but a hole in one corner has once

[1] Boak and Peterson, *Karanis 1924-1928*, Pls. XXXIV and XXXVI.

existed and has been filled in with plaster. The other two windows are similar to that shown.

Three other complete model towers are known to me, though exact details of their internal structure are not to hand. The first was sold not long ago to the Louvre. It is of limestone, 0.28 m. high, and from the photograph in my possession most of the interior appears to be hollow. Another is now in the British Museum[1]. This shows, like no. 1, courses built on curved beds and is, Mr. Glanville informs me, hollow up to the level of the top of the ground-floor windows. A third is still in the possession of a Cairo dealer, and is of painted pottery, with the door and windows communicating with its hollow interior, and a fragment of the kiosk of a fourth tower is shown in Petrie, *Memphis*, I, Pl. XXXIII.

Whatever the purpose of this series of model buildings may have been, they are certainly not architectural models. In spite of there being no smoke-blackening in any of those I have examined, I am inclined to believe that they were some kind of votive offering meant to contain a lamp.

I have to thank Yûsif Eff. Khafâgy, Draughtsman to the Antiquities Department, for preparing all the figures for this article.

R. Engelbach.

[1] A photograph, but no description, is given in N. de G. Davies, *The Town House in Ancient Egypt*, fig. 14 (*Metropolitan Museum Studies*), vol. I, part II.

NOTES OF INSPECTION

BY R. ENGELBACH

(with 3 plates and 1 map).

I.—THE ROAD TO EL-QUṢEIR.

Having received an offer on the part of the Egyptian State Railways of a place in one of their cars travelling from Luxor to El-Quṣeir via the Wâdi el-Ḥammâmât, I obtained permission from the Director General to accept it, being asked by him at the same time to ascertain whether any extensive damage was being done to the inscriptions in the Wâdi owing to the increase of traffic there in recent years, and to inspect the site where the agate vases, described on page 126, were discovered.

On January 22, 1931, I left Luxor with Mr. J. W. Macaldin, Deputy Chief Engineer of the Railways, our means of transport being two fast cars. On the outward route we went via Khuzâm and Ḥigâza, joining the Qifṭ-Quṣeir road at El-Laqeita, where cars have to report to the Frontiers Administration.

The railway [1] had only reached Kilo 21 from Qifṭ, but the survey of the route had gone on well past the Wâdi el-Ḥammâmât. Here considerable difficulties had been encountered, and a decision had not been reached as to whether it should pass through the narrow gut at the head of the watershed or make a detour round the Wâdi el-Sidd. My companion's object was to decide this and other matters, and my movements had naturally to be regulated by his.

---

[1] The project has now been abandoned. Why it was started I cannot understand, since the route could be made an ideal one for motor omnibuses and lorries, and the expense of such a railway would be very great indeed.

Passing the outcrop of limestone known as Qaṣr el-Banât [1] we stopped at 'Kilo 60', and inspected the inscriptions of Akhenaten, Amenophis III and others on the projecting angle of rock known as the Gebel el-Kuʿ. These had not been defaced in any way.

The road has been so well described by Weigall in his *Travels in the Upper Egyptian Deserts* that a further account would be superfluous. Although we made several stops where surveying was being carried out, the first of any length was made at the beginning of the narrow gorge where the outcrop of good green schist begins, the actual spot being beside the rock inscription published by Couyat and Montet in *Les inscriptions hiéroglyphiques et hiératiques du Ouâdi Hammâmât*, Pls. VIII and IX. It is a thousand pities that no sketch map is given in the volume nor even some statement of the exact distances along the route where each inscription occurs, since the inscriptions are none too visible, even when proceeding on foot.

About 100 metres on the Qifṭ side of the inscriptions mentioned above, and on the other side of the route, is a small wâdi, the mouth of which is almost filled with blocks of schist, many of which showed traces of dressing. This is not mentioned in Couyat and Montet's volume, but Weigall had explored it (though I did not then know this) and copied some of the inscriptions. Among my notes, I find several which he did not observe, and I am convinced that had I had more time I would have found others. On the west side of the entrance to the wâdi, at ground level, is an inscription reading . A few metres further on is a partly erased hieroglyphic inscription, the word , Khonsu, cut upside down (though the rock is part of the parent mass), and a standing hippopotamus or crocodile-headed deity, very coarsely cut, wearing the feathers of Amûn, behind which are the signs . I was fortunate enough to obtain a good photograph of the block already partly copied by Weigall (*op. cit.*, Pl. VII), which is of interest not only from its spirited representations of hunting scenes and the Bark of Sokaris, but from the presence of a hieroglyphic group which appears to be archaic. This is

---

[1] See Murray, *Journ. of Egypt. Archaeol.*, XI, 1925, Pl. XIV.

shown on plate I. On the extreme left of the rock face, but hardly visible on the photograph, is the name ΟΥΕΡϹΗϹ.

At this point we were fortunate to have the company of Mr. R. Pohosky, Engineer of Works and Ways, E. S. R., who had been surveying there for some time and who took a keen interest in the archaeological remains along the route. Not only did he point out many of the known inscriptions, but supplied me with a fine collection of rock specimens, including graphite from the Bîr el-Fawâkhîr, which have been added to the small geological collection in the Museum. He informed us that the local ʿAbâbda bedouin know of the presence of ancient Egyptian *hydraeumae* not far from the road, but that he had not visited them himself.

At Bîr el-Fawâkhîr we inspected the gold miners' huts and the remains of the small temple of Ptolemy III Euergetes. Since the temple is completely ruined, it would be desirable to bring into the Museum the remains of the small basalt columns which are lying there. Weigall records this temple, though Couyat and Montet do not. We only had time to penetrate one of the gold-miners' galleries, though here they exist in considerable numbers and go hundreds of metres into the pink granite. Many have vertical ventilation-shafts at different points. These galleries, in which two men can walk abreast, have all been made by pounding with balls of dolerite[1], and the labour must have been terrific and the gold extracted proportionately very small indeed, judging by the samples of the metal, embedded in quartz, which could be picked up near the entrances of some of them.

I was surprised to find evidences of a considerable amount of granite-quarrying here, since the Aswân quarries are far more accessible and the transport facilities incomparably more easy. It is within the bounds of possibility that the quarrying took place when political troubles prevented the Aswân quarries being worked.

At the Bîr el-Fawâkhîr, the Wâdi el-Sidd opens southwards, and we examined it for a distance of 12 kilometres, where a very great fall of dolerite has completely choked the gorge. Between this and the Bîr

[1] See Clarke and Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry*, p. 27.

el-Fawâkhîr the rock consists of poorish pink granite, and we observed no inscriptions nor indications of quarrying. A large landslide has taken place in this Wâdi, which we are told occurred about three years ago and buried three men, whose bodies have never been recovered. The dolerite landslide is also said to have occurred comparatively recently, though I could obtain nothing very definite on the subject.

There being little in the way of antiquities at El-Quṣeir I was glad to accept the offer of Mr. G. W. Murray, whose camp we had passed on the way, and who visited us in El-Quṣeir, to take us to El-Quṣeir el-Qadîm, an ancient port about 10 kilometres northwards along the coast from the present port. The road from the new Quṣeir to the old is good, being the local highway to the northern coast-towns, but the old port is entirely uninhabited, and consists of sun-bleached remains of town-rubbish beside a small bay protected by a coral-reef. Mr. Murray pointed out specimens of the various types of porcelain amid the ruins, finding for me scraps of ware of the Sung Dynasty (which ended in 1280 A. D.) and of the Ming Dynasty (between A. D. 1280 and 1360). He informed us that in previous visits he had found no Chinese porcelain after the end of the Ming Dynasty, local—and very much inferior—ware taking its place. Enough specimens were collected to give some idea of the difference between real Chinese porcelain and the local imitations. These have been mounted and presented to the Arab Museum. I may add that after a subsequent visit of his, Mr. Murray sent me two plaster vase-stoppers which appear to be of the Græco-Roman period. This site might well repay excavation by those interested in Arab antiquities.

Our return route was the same as the outward route as far as El-Laqeita; from there we took the northern valley and encountered the railway-line at 21 kilometres out from Qifṭ. After some 15 kilometres the wide valley suddenly narrows and passes between low hills. It was here that the find of agate vases (p. 126) was made in a shallow 'borrow-pit' about 8 metres north of the embankment, the exact spot along the line being Kilo 6, m. 300, the level crossing being at Kilo 6. The vases were found without anything near them except some potsherds, and it is a pity that the sherds were not preserved, as they might have furnished indications for dating them. Although I believe that at least two agate

vessels were stolen, the Department was lucky to obtain the best pieces, and it is satisfactory to know that those who delivered the antiquities to the Museum received the substantial reward of L. E. 200, which though by no means the value of the collection, is far more than they would have obtained by trying to sell them to dealers.

The reason for the presence of the objects at this lonely spot can only be guessed. Qifṭ has been important from early dynastic down to Christian times, when it became the seat of a bishopric. My own theory is that a traveller from the east, intending to sell the objects in Qifṭ, buried most of them in a pot, just as he came in sight of the cultivation, at a spot easily recognizable, taking specimens in to Qifṭ with him, and died or was killed before he could return to his cache.

The rock inscriptions seem to have suffered little from travellers, though here and there new names have been cut. There has been a certain amount of damage owing to landslides; one, on the north side of the Ḥammâmât valley, having almost entirely destroyed an inscription, though which inscription I was unable to find out. In certain places the rock has a tendency to flake away, and I am inclined to think that the pieces of inscription no. 87 (Couyat and Montet, *op. cit.*, Pl. XX) which found their way some years ago into the Geological Museum and into the Cairo Museum may have been separated from the parent mass from this cause rather from wanton damage. Of this, however, I cannot be sure.

It would be very desirable if the inscriptions *off* the main route could be collected. The simplest method of doing so would be to offer a small reward to the ʿAbâbda in the neighbourhood for the discovery of any such inscription. There is little chance that they would try to cut them out, as the rock is very hard. An aeroplane survey of the area covered by inscriptions would also be of great interest. This would involve no special difficulty, as there is good landing almost anywhere west of the Bîr el-Ḥammâmât.

It is strange that so few archaeologists, artists, tourists and the like, visit these quarries. I do not think that they realise that, with good[1]

[1] The overall expenses for the two cars for three complete days was L. E. 12.

cars, they are a bare five hour's run from Luxor, and the scenery is unparallelled in Egypt.

In conclusion I wish to tender thanks to Mr. J. W. Macaldin, whose guest I was, for his help and kindness throughout the trip, to Mr. G. W. Murray and Mr. B. Pohosky, and lastly to M. Decimo, the Director of the Italian Phosphate Company at El-Quṣeir, who courteously put his comfortable rest-house at our disposal.

II.—MYOS HORMOS

AND THE IMPERIAL PORPHYRY QUARRIES.

On the 1st November, 1931, I left Suez by the Mines Department's steam yacht 'Menagym', the party consisting of Mr. G. W. Murray of the Desert Survey, Mrs. Murray and Ḥanafi Eff. El-Sayed and Edward Eff. Alfi of the Mines Department. Mr. Murray's object was to transfer two Ford lorries from the coast to Aswân, while the Mines officials' intention was to get their lorries as near the Imperial Porphyry quarries as possible, in order to carry out some surveying, and also to obtain a large block of the porphyry for monumental purposes. We arrived at the pier (A on map) of the now abandoned Government oil-well, about 12 km. north of Hurghada[1] on the 2nd, and ran our two lorries for a trial about 8 km. north along the coast to visit the ruins which are now generally considered to be those of Myos Hormos, which were discovered by the explorer Burton in 1822[2], and visited again by him and J. Wilkinson in 1823. The latter describes the site in the following words : "Myos Hormos. . . . . is nothing more than one of the usual stations, except that it is laid out with greater regularity of plan; it consists chiefly of magazines for depositing the merchandise, which was thence transported on camels by a commodious road to Coptos. . . . . This station, so famous

[1] A mistaken transcription of a local metathesis of غردقة Ghurdaqa, the Arabic name for a small desert plant with red berries.

[2] J. Wilkinson, *Notes on a part of the Eastern Desert of Upper Egypt (Journal of the Royal Geographical Society of London)*, p. 50.

as the emporium of Arabian and Indian merchandise, has now not a single inhabitant, except such as the animal whose name it bore. Its outer walls were defended by towers; built of limestone [1] from the neighbouring mountains; the other parts were constructed of rude stones, of various kinds, cemented together. The bases of the houses were of similar materials, on which was raised a superstructure of crude brick, which has since entirely disappeared owing to the raise and moisture of the sea air....."

The site is about 150 metres square, remains of gateways being still visible on the north, west and probably south sides. Mr. Murray, who had visited the site before [2], pointed out the total lack of signs of continuous occupation, such as rubbish-heaps like those of El-Quṣeir el-Qadîm; even potsherds were scarce, and shell-fish, judging from the numbers of shells littered about, must have formed the bulk of the diet of the unfortunates who were stationed there. The indications of Pliny the Elder [3] on the position of Myos Hormos, leave little doubt that this is the place to which he refers, and the latitude given by Ptolemy, 27° 30′ [4], can refer to this site and no other. Yet Strabo tells us that in the time of Gallus, 120 vessels left Myos Hormos for the Indies, and that the bulk of the merchandise from Arabia and India, usually came through Myos Hormos and passed from thence on camel back to Coptos [5]. His description of the winding harbour and neighbouring islands can hardly apply to any site than this, but in describing it as not far from Berenikē [6] —it is nearly 300 km. distant—it is likely that he is referring to the port of el-Quṣeir, whence runs the closest and easiest route to the Nile, used from time immemorial. Errors in the description of a site or of its position are readily made, even today, but the name of the principal port

(1) Actually the towers and the gateways were of ordinary wâdi stones cemented with crude gypsum.

(2) Murray, *Roman Roads and Stations in the Eastern Desert* (*Journal of Egyptian Archaeology*, XI, 1925, p. 141). There a full discussion of the identity of these ruins with Myos Hormos will be found.

(3) Pliny, VI, 33.

(4) The latitude of the ruins is actually 27°23′.

(5) Strabo, II, 12, and XVII, 45.

(6) Strabo, XVII, 45.

of the Red Sea must have been common knowledge, and I find it difficult to explain how he can have been led to state that this port was Myos Hormos. To me it is but a garrison station used for landing prisoners and others who were to work in the porphyry quarries. Schweinfurth [1] suggests that it may have been used for the export of porphyry during the time the sweet water canal between the Red Sea and the Nile was navigable. If this were the case, it must have been for small blocks only, as the harbour is quite unsuitable for embarking the immense blocks which are known to have been shipped to Rome [2], which Schneider has clearly shown went over the desert to Qena and thence by river to the Mediterranean.

On November 3 we refuelled at Hurghada (B on map) proceeded northwards along the coast and turned westward shortly before reaching the Wâdi Um Diheis, following the road cleared for traffic between Qena and the Hurghada oil-fields (B, A, C, D, E) which is passable for almost all wheeled traffic. We made the mistake of going up the Wâdi el-Badîᶜ to the well. The road was very bad indeed, but the well of El-Badîᶜ (D) was reached at length. It lies in a very inconspicuous position, being partly under a high outcrop of pink granite, and is now nearly filled in with rubbish. It was in searching for this well that Lepsius nearly perished of thirst in 1845 [3]. We passed the first night at Fort Badîᶜ, about half a kilometre south of the well. This consists of a small town and an acropolis about 30 metres to the west of it. Wilkinson describes it as follows [4]: "It consists of two forts, one merely a thick wall, which runs round a granite rock, with a doorway defended by two towers; there are no remains of houses within, and there is scarcely more than room, in some places, for a man to pass between the wall and the rock. The other is the kind of fort usual in these stations, supplied with what I suppose to have been a well, and with convenient houses or rooms; it is fortified with towers; those at the entrance had a staircase leading up to the top;

(1) Schweinfurth, *Auf unbetretenen Wegen in Aegypten*, p. 239.

(2) Schneider, *Über den roten Porphyr der Alten* (Dresden, 1887), chap. iv.

(3) Lepsius, *Letters from Egypt, Ethiopia and the Peninsula of Sinai* (transl. Horner), p. 283.

(4) Wilkinson, *op. cit.*, p. 48.

on the outside is a walled enclosure containing large apartments; probably intended to receive the stones as they passed from Dokhan, the merchandise from Myos Hormos, the beasts of burden, and the men who accompanied them; while the fort would be set apart for permanent residents. . ." It is also described by Weigall in his *Travels in the Upper Egyptian Deserts* (p. 104). It is clear that the purpose of the fortification of the outcrop of granite in close proximity to the fort (Pl. II) was to prevent it being occupied by an enemy, who from it could easily shoot down into the houses. Here Murray and I picked up a good many pieces of the Imperial Porphyry, and he suggests that these may have come from specimens being sent to the head of all the quarries of the district, who might well have lived in the far larger station of Mons Claudianus. Fort Badīᶜ was the station for express messengers to the quarries, who would pass over the gorge of the Gebel Abu Dukhkhân, seen on the right in the distance over the acropolis (Pl. II), instead of following the track of the large blocks through the Wâdi Um Sidra, a distance of some 40 km. The view from Fort El-Badīᶜ is superb, the Gebel Abu Dukhkhân—the Smoking Mountain—forming the horizon on the north-west and the peak of Gebel Qaṭṭâr towering above all others on the south-west (Pl. II).

Having passed the night in the open at El-Badīᶜ we attempted to get one of the lorries near the foot of the pass leading to the porphyry quarries, but were held up after about 3 kilometres. We therefore tramped the remainder of the distance. At the foot of the pass is a small fort mentioned by Weigall and others, measuring 24 m. by 27.50 m., the walls being between 2 m. and 3 m. high, around which runs a parapet. Inside there are traces of rooms. It seems that it was a small fort and signal-station, designed to warn the quarries of the advent of officials or of an enemy approaching from this side of the pass. Passing the fort, the track rises steeply, the ancient path zig-zagging up the mountain. An alternative method of reaching the pass—advocated by Weigall—namely the straight climb up the boulders in the dry watercourse, is probably the best way up. At the summit of the pass are the ruins of a small building, visible both by the fort at the foot of the pass and by the town occupied by the porphyry workers. From here can be seen,

due west across a wide valley, the range from which the royal stone was quarried.

The descending track into the valley, known as the Wâdi el-Meᶜeimil [1], is by an ancient zigzag path. Crossing the wâdi, one arrives at the foot of a large ramp, of chips and larger blocks running up to the quarries whence the stone was extracted. We examined the ramp where it reaches the wâdi and noticed that several very large blocks of porphyry were embedded in it, and that other large blocks were lying here and there in the wâdi itself. At the foot of the ramp were a number of small huts, which had sheltered those who rough-dressed the blocks after they had been rolled, hauled or slid down the ramp from the quarries above. Wedge-slots of all sizes and indications of dressing [2] by a pointed tool could be observed on many of the abandoned blocks. Since one of the objects of the Mines expedition was a block measuring about 6 feet by 4 feet by about a foot, I naturally examined those lying around in the hope that a suitable one might be within easy reach, but every abandoned block showed a serious flaw which rendered the provision of a block of the size required impossible from here.

We next visited the temple and town of the quarrymen (Pl. III), which have been so amply described and planned by Schneider [3] that no further description is necessary from me. I give, however, views of the temple and town from different aspects from those of Weigall [4] (Pl. III). We examined the well in the centre of the wâdi, which can be seen in Pl. III, but we had no time to visit a well in a side wâdi, nor to climb the mountain ranges whence the porphyry was extracted, since a single water-bottle apiece was our only supply of drink. The return journey to El-Badīᶜ Fort had to be made, and both wells have long been dry.

Returning to El-Badīᶜ Fort, we spent another night there and on the morrow left for Qena, going, however, by a far more easy Roman route

(1) Called by Schneider, 'Uadi Mi'ain Melād'.

(2) Weigall, *op. cit.*, facing pp. 108 and 114.

(3) Schneider, *op. cit.*, p. 107.

(4) The statement of Weigall (*op. cit.*, p. 108) that the blocks were carried to Rome without even a preliminary dressing is surely incorrect.

to join the main road, where a sign-post directs travellers from west to east to the well. Between El-Badîʿ and Qena are four Roman stations, namely Qaṭṭâr, Deir el-Aṭrash, Sâqyet el-Ṭeir and El-Ḥeita ("Gheita"), all of which have been described and planned by Schneider. Regarding the immense excavation at Sâqyet el-Ṭeir, Murray told me that the Mines Dept., in 1905, when Mr. John Wells was director, cleared out the ancient well to a depth of 220 feet and still found no water!

Any car can now make the journey to the Imperial quarries, but a driver with some experience of passing over sand is required, as several long stretches of sand are encountered, the worst being for 10 km. north of El-Aṭrash (E). In our case, though the lorries were only four-wheeled and with single tyres on the back wheels, we only had to stop once owing to the sand, and then we very easily extricated ourselves. The trip, however, should not be undertaken by a single car, and furthermore an ample water supply for the whole journey should be carried, as the wells are said to be unreliable.

Although, after leaving them at the coast, we were unable to meet the Mines party again on the journey, as they were clearing a way up Wady Um Sidra and Wadi el-Meʿeimil to the quarries (C. G.), I have lately been in touch with Ḥanafi Eff. and Alfi Eff., who inform me that it is now possible for a lorry to get to the very foot of the ramp leading down from the porphyry quarries, the clearing of the way having taken them only one day's hard work. They also tell me that they had the good fortune to find a fine piece of the stone already detached from the parent rock, high up in the mountain, which they rough-dressed on the spot and shipped to Suez via Hurghada. They have also made a more complete survey of the geological features of the wâdi than has been hitherto attempted, which, together with a complete account of the district, they are embodying in reports to the Mines Department, which, I trust, will shortly publish them.

Kilometre-posts have been placed at intervals of 10 kilometres along the road from Hurghada to Qena, the numbering being from the former; there are also sign-posts to the wells. The posts, however, are beginning to disappear. It may therefore be of service to those contemplating this journey to give the distances which I took from the car's "compteur" as I

went along. These are given from the Frontier District station on the edge of the desert at Qena.

SITE.	DISTANCE FROM QENA.
El-Ḥeita station	49
Sâqyet el-Ṭeir station	69
El-Aṭrash station	100
Qaṭṭâr station	122
Branch to Bîr Qaṭṭâr	123
Branch to Bîr el-Badîʿ	141
From main road to Bîr el-Badîʿ	144
Hurghada	199

My thanks are due to Mr. G. W. Murray for his help and guidance and for permission to use his photographs, to Ḥanafi and Alfi Eff. for information concerning their expedition and to Ḥasan Bey Ṣâdiq, Controller General of the Mines Department, for putting at my disposal a berth on the steam yacht.

R. Engelbach.

ANCIENT EGYPTIAN WOODS

BY

R. ENGELBACH.

On account of the importance of the recognition of the various woods employed anciently in Egypt, every opportunity is taken to have the wooden objects in the Cairo Museum submitted to expert examination. In pursuance of this policy small fragments of the under-mentioned objects were handed to Mr. F. R. S. Balfour some time ago, who, with the help of Mr. Boodle of the Jodrell Laboratory at Kew, was good enough to undertake the examination, the results of which are given below.

The objects were :

a) Twelfth Dynasty. Immense sarcophagus of Amenemḥêt from El-Barsha (P. Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, No. 28092).

b) Twenty-sixth Dynasty. Very fine unpainted mummiform coffin of Psamthek, son of Hor-en-pe, from Wardan. No. $\frac{28}{16}|\frac{9}{16}$ Temporary Register.

c) End of Saïte Period. Mummiform coffin of Ta-ba-tha, daughter of Petamûn, from El-Deir el-Baḥari (H. Gauthier, *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou*, No. 41059). The wood is catalogued as sycomore.

d) Late 7th century B. C. Painted mummiform coffin of Pa-sheri-men. No. $\frac{26}{16}|\frac{9}{7}$ Temporary Register.

The results of the examination were as follows :

a) The wood is *Cedrus*, probably *Cedrus libani*.

b) As for *a*.

c) The wood is almost certainly a cypress, probably *Cupressus sempervirens*.

d) The wood is a fir or *Abies*, probably *Abies cilicica* from Asia Minor.

R. Engelbach.

PENDELOQUES EN FORME D'INSECTES
FAISANT PARTIE DE COLLIERS ÉGYPTIENS

PAR M. LUDWIG KEIMER

(avec 7 planches).

P. A. Latreille, le grand entomologiste français, termine ainsi son discours intitulé *Des insectes peints ou sculptés sur les monuments antiques de l'Égypte*[1] : «La science des insectes n'est donc point aussi futile et aussi dénuée d'intérêt que le pensent les esprits superficiels. Humble et modeste, elle ne jouit pas, il est vrai, d'une brillante renommée; on a vu cependant qu'elle pouvait être utile à l'une de ses sœurs, la science de l'Archéologie, qui jusqu'à ce jour avait fait peu de cas de ses services.» Le travail que je présente aujourd'hui aux égyptologues me paraît être une confirmation de ce passage.

Depuis quelques années, je me suis occupé de réunir tout ce que l'on connaît sur les insectes de l'Égypte ancienne[2]. Cependant le matériel que

[1] Lu à la séance publique de l'Académie royale des Sciences, le 22 mars 1819 (*Mém. du Muséum*, t. 5, p. 249-269). Cette pénétrante étude qui, jusqu'ici, avait échappé à mon attention, m'a été signalée par mon savant ami M. Henri Munier, Secrétaire de la Société Royale de Géographie d'Égypte.

[2] Cf. L. Keimer, *Nouvelles recherches au sujet du* Potamogeton lucens *L. dans l'Égypte ancienne*, dans *Revue de l'Égypte ancienne*, t. II, 1929, p. 245-246. Au sujet des coléoptères trouvés dans les tombeaux on pourra se référer aux travaux ci-dessous mentionnés : Charles Alluaud, *Note sur les Coléoptères trouvés dans les momies d'Égypte*, dans *Bulletin de la Société Royale Entomologique d'Égypte*, 1908, janvier-mars, p. 29-36 (bibliographie). Un assez grand nombre de ces coléoptères sont conservés au Musée du Caire; F. Netolitzky, *Ein Dermestes aus altägyptischen Gräbern*, dans *Deutsche Entomologische National-Bibliothek*, II, 1911, n° 14, p. 111-112; Pierre Lesne, *Le Dermeste des cadavres (Dermestes Frischi* Klug.) *dans les tombes de l'Égypte ancienne*, dans *Bulletin de la Société Royale Entomologique d'Égypte*, 1930, p. 21-24; A. Alfieri, *Les insectes de la tombe*

j'ai rassemblé n'est pas encore assez complet pour être publié. Je ne m'engage donc, dans les recherches qui vont suivre, qu'à parler surtout des insectes dont les imitations en pierre, en métal ou en faïence ont été employées par les Égyptiens comme pendeloques de colliers. Le coléoptère qui a joué le rôle le plus important dans la religion égyptienne, je veux dire le scarabée sacré (*Scarabaeus (Ateuchus) sacer* L.)[1], reste en dehors de mon étude; c'est uniquement pour des raisons comparatives que je ferai, en passant, mention de cet insecte.

---

de Toutankhamon, dans *Bulletin de la Société Royale Entomologique d'Égypte*, nouvelle série, année 1931, fasc. 3-4, p. 188-189. Mentionnons également trois autres trouvailles tout à fait récentes : 1° Dans le site prédynastique de Méadi près du Caire, les fouilles de l'Université Égyptienne ont fait découvrir en 1930 un grand vase contenant une quantité considérable de ténébrionides qui appartiennent à cinq espèces différentes. Je me réserve d'en parler plus tard. 2° A propos des ténébrionides trouvés dans un vase de la VIe dynastie cf. A. Alfieri, dans A. Andres, *Catalogue of the Egyptian Tenebrionidae*, dans *Bulletin de la Société Royale Entomologique d'Égypte*, nouvelle série, année 1931, 2e fasc., p. 122, n° 211, note 1. 3° Je n'ai pas pu voir l'article de M. J. Grüss dans *Wochenschrift für Brauerei* de Berlin (numéro du 12 avril 1930 (?)) sur lequel M. Capart a attiré notre attention dans la *Chronique d'Égypte* (n° 11, janvier 1931, p. 165) : «Dans les souterrains de la pyramide de Djoser, à Saqqarah, se trouvaient des provisions de bière destinées au roi défunt. De petites larves aveugles du 'dermeste lard' ont trouvé le chemin pour s'introduire dans cette retraite». M. Grüss (d'après M. Capart) appelle ces dermestes «*Anthrenus palaeoaegyptiacus*». Mais, comme M. A. Alfieri a bien voulu me le faire savoir, il ne s'agit pas, d'après la description des larves, d'un *Anthrenus* («*Anthrenus palaeoaegyptiacus*», terme qui d'ailleurs est inconnu dans la nomenclature entomologique), mais du *Dermestes Frischi* ou *D. vulpinus*. Les larves en question ont probablement été attirées par les résidus organiques de la bière desséchée plutôt que par la bière fraîche elle-même qui les laisse indifférentes. On pourrait rappeler ici la fameuse «guêpe», attirée par l'odeur des guirlandes de la momie du roi Amenhotep Ier et enfermée dans le cercueil, cf. G. Maspero, *Les momies royales de Deîr-el-Bahari*, dans *Mémoires... de la Miss. archéol. franç.*, t. I, 4e fasc., 1889, p. 537.

[1] En dehors du *Scarabaeus (Ateuchus) sacer* L. (et «*Scarabaeus venerabilis*» (? L. K.)), Sir Flinders Petrie (*Scarabs and Cylinders with names*, 1917, p. 5) distingue encore d'autres genres de coléoptères ayant servi de prototype aux scarabées-cachets : *Catharsius*, *Copris*, *Gymnopleurus*, *Hypselogenia*. Je me réserve de discuter plus tard ce qu'il peut y avoir de fondé dans cette opinion.

7

A. — PENDELOQUES EN FORME DE COLÉOPTÈRES.

I. — EXPLICATION DES MONUMENTS.

1. — ÉLATÉRIDES : *AGRYPNUS NOTODONTA* LATR.

Au mois de janvier 1931, M. Sélim Hassan, directeur des fouilles exécutées par l'Université Égyptienne aux alentours des Pyramides de Gizeh, tout près du grand Sphinx, a réussi à découvrir le tombeau intact d'une princesse appartenant à la IVe dynastie. Les égyptologues du monde entier ont déjà eu l'occasion d'admirer les bijoux les plus remarquables trouvés par M. Sélim Hassan, car il les a publiés dans les journaux et les revues illustrées aussi bien en Égypte qu'en Angleterre[1]. Deux pièces sont spécialement importantes pour l'histoire naturelle de l'Égypte ancienne : un diadème en or orné de quelques ombelles de papyrus et de quatre oiseaux *ꜣḫ* (*Ibis comata*[2])[3], ainsi qu'un collier en or formé de cinquante pièces enfilées sur un fil d'or. Nous nous occuperons ici uniquement de ce collier (pl. I, 1 et 2). J'ai eu la chance de voir ce collier quelques jours à peine après sa découverte et je dis immédiatement à M. Sélim Hassan que chacune des cinquante pendeloques imitait un insecte (coléoptère). C'est pour cette raison que le Communiqué officiel, daté du 24 février 1931 et édité

---

[1] *Al-Ahram*, 11 février 1931; *The Illustrated London News*, t. 178, n° 4792, 21 février 1931, p. 297; *Al-Lataïf al-Musawara*, 23 février 1931; *Al-Musawar*, 27 février 1931.

[2] L. Keimer, *Quelques hiéroglyphes représentant des oiseaux*, dans *Annales du Service des Antiquités*, t. XXX, 1930, p. 24-26.

[3] Un diadème presque analogue mais en cuivre et appartenant également à la IVe dynastie a été trouvé aux alentours des Pyramides de Gizeh par M. Steindorff en 1903. Ce diadème, conservé actuellement au petit musée de l'Université de Leipzig, a été publié par M. H. Schäfer (*Die Kunst des alten Orients*, dans *Propyläen-Kunstgeschichte*, t. II, 1925, p. 260, 1 et p. 594, «Stirnreif aus Kupfer und vergoldetem Holz») et par M. W. Wolf (*Das ägyptische Kunstgewerbe*, dans *Geschichte des Kunstgewerbes aller Zeiten und Völker*, t. IV, 1930, p. 111, fig. 7). M. Schäfer, suivi par M. Wolf, a appelé les oiseaux en question «Reihervögel» (hérons); il s'agit en réalité de l'*Ibis comata* = *Comatibis eremita*, cf. l'article cité dans la note précédente.

par les soins du Service des Antiquités, peu après la découverte du tombeau, désigne judicieusement ces pièces comme «une espèce d'insectes».

Au contraire, M. P. E. Newberry, qui avait vu le collier un peu auparavant, expliqua les pendeloques en question comme étant des représentations de dattes [1]. Cette interprétation erronée est cependant excusable dans une certaine mesure, car nous connaissons déjà des pendeloques de collier en forme de dattes. Il existe, en effet, des colliers en or ou en faïence, provenant surtout de Tell el-Amarna et des tombes royales de Thèbes, et qui appartiennent presque tous à la XVIII[e] dynastie. Les pendeloques qui les composent sont des imitations de différentes fleurs, de pétales et sépales de fleurs, de feuilles de palmier-dattier ainsi que de fruits de mandragore et de dattes. Ces dattes, surtout celles exécutées en or [2], ressemblent beaucoup à première vue aux pendeloques du collier trouvé par M. Sélim Hassan (pl. I, 1). La figure 1 donne un petit dessin de ces dattes en or [2] ou en faïence [3]. Les dattes exécutées en faïence sont de couleur vert, jaune clair, rouge-brun ou bleu foncé pour indiquer la couleur du fruit à différents degrés de maturité : le vert désigne les fruits jeunes et durs, le jaune clair et le rouge-brun les fruits presque mûrs mais encore durs, enfin le bleu ou le bleu foncé les fruits devenus mûrs et mous. On remarque au sommet de ces fruits une petite région de couleur différente : sur les dattes vertes cette région est jaune clair, jaune-vert, bleu de ciel ou bleu foncé, sur les dattes jaune clair elle est bleu de ciel ou brun-rouge,

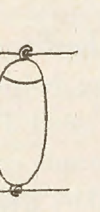


Fig. 1. Pendeloque en forme de dattes.

[1] C'est M. Battiscombe Gunn qui a bien voulu attirer mon attention sur cette explication de M. Newberry.

[2] Cf., par exemple, le collier provenant de la momie du roi Aménophis IV (?), voir Th. M. Davis, *The Tomb of Queen Tîyi*, 1910, pl. 21 (= É. Vernier, *Bijoux et orfèvreries*, 1907-1927 (*Catalogue général*), pl. XL, n° 52674, texte p. 223; G. Möller, *Die Metallkunst der alten Aegypter*, 1925, pl. 4).

[3] Cf., par exemple, Carter and Mace, *The Tomb of Tut-Ankh-Amen*, t. I, 1923, pl. 39 B (un rang de ce collier est composé de pendeloques en forme de dattes); H. Frankfort, *The Mural Painting of El-'Amarneh*, 1929, pl. XV, 6. — Un régime de dattes de différentes couleurs est représenté dans la tombe d'Ouserhêt (cf. N. de G. Davies, *Two Ramesside Tombs* (*Robb de Peyster Tytus Memorial Series*, t. V), 1927, pl. VII).

sur les dattes rouge-brun elle est jaune clair, enfin sur les dattes bleu foncé elle est vert clair. Cette partie supérieure, qui sur les dattes en or est délimitée par un trait horizontal, indique naturellement la région où s'insère le pédoncule. Des dattes semblables en bois, qui datent probablement du Nouvel Empire, sont peintes de couleurs qui varient suivant la saison envisagée [1].

Comparons maintenant les pendeloques en forme de dattes (fig. 1) avec les pendentifs du collier trouvé par M. Sélim Hassan (pl. I, 1 et 2, croquis d'une de ces pendeloques d'après l'original). Comme nous l'avons vu plus haut, les pendeloques imitant des dattes et celles de ce collier présentent entre elles une certaine ressemblance. Mais les détails nettement indiqués sur les pendeloques du collier prouvent qu'il s'agit ici d'insectes, et plus spécialement de coléoptères. On distingue clairement les stries des élytres ainsi que le thorax, mais on remarque surtout l'«écusson», c'est-à-dire le point qui se trouve au-dessous du thorax entre les élytres. Enfin le petit anneau fixé au sommet de chacune de ces pendeloques et destiné à recevoir un fil indique probablement la tête de l'animal.

Nous retrouvons une représentation à peu près semblable de cet insecte sur un fragment d'une petite plaquette en schiste remontant à peu près à la I[re] dynastie et conservé aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, n° E. 6261 (pl. II, 1). On pourra comparer les pendeloques du collier (pl. I, 1 et 2) avec les deux coléoptères figurés sur le fragment en question (pl. II, 1 et pl. I, 3) [2], dont nous nous proposons de reparler plus longuement. Nous ne remarquons qu'une très légère différence entre les insectes de la petite plaquette et ceux du collier. Tandis que la tête de ces derniers est formée, comme nous l'avons déjà dit, par un petit anneau, les coléoptères de la petite plaquette offrent assez fidèlement l'aspect naturel de la tête. M. Capart avait acheté au Caire, il y a environ trente ans, ce petit plateau de schiste (pl. II, 1) à M. M. Nahman. L'objet est très probablement originaire d'Abydos. Presque en même temps, en 1904, M. Capart

[1] Quelques spécimens que j'ai achetés à Louqsor et qui remontent probablement au Nouvel Empire sont conservés actuellement aux Musées d'Art et d'Histoire de Bruxelles.

[2] On trouvera une photographie de ce petit monument dans la *Chronique d'Égypte*, n° 4, juillet 1927, p. 191.

eut l'occasion d'acquérir, pour les collections des Musées Royaux de Belgique, une assez grande quantité de fragments de vases en schiste trouvés par É. Amélineau à Abydos (localité d'où venait probablement aussi la pièce mentionnée plus haut, pl. II, 1) et remontant à peu près à la Ire dynastie [1]. Quatre de ces morceaux (pl. II, 2), une fois rapprochés, montrent la représentation de ce même coléoptère que nous connaissons déjà tant par la plaquette en schiste (pl. I, 3 et pl. II, 1) que par les pendeloques du collier en or de M. Sélim Hassan (pl. I, 1 et 2), mais le coléoptère de ces quatre fragments de vase (pl. II, 2) est encore plus convaincant et plus conforme à la réalité que les deux autres exemples (pl. I, 3 = pl. II, 1 et pl. I, 1 et 2). L'insecte des quatre fragments est, *sans aucun doute*, l'*Agrypnus notodonta* Latr. [2], coléoptère (de la famille des élatérides) très répandu en Égypte et connu sous le nom étrange de فرقع لوز *forkoʿ-lōz* (vulgaire فرعو لوز) [3]. Cet insecte, long d'environ 3,5 centimètres, a l'habitude de sauter à une certaine hauteur, quand on le met sur le dos, en produisant un bruit caractéristique.

La figure 2 donne une reconstitution de l'insecte représenté en très léger relief sur les quatre fragments (pl. II, 2). Lorsqu'on le compare (pl. II, 2 et fig. 2) avec un *Agrypnus notodonta* Latr. (pl. I, 4 et surtout pl. III, 2 *a* et *c*), on reconnaît immédiatement qu'il ne peut s'agir que de cet insecte : la forme et les proportions du thorax, l'« écusson », les « angles postérieurs »

(1) Des fragments de vases en schiste, ressemblant beaucoup à ceux de Bruxelles, sont conservés au Caire et à Berlin; ils proviennent aussi d'Abydos et imitent des corbeilles et des couronnes en vannerie; cf. A. Scharff, *Die Altertümer der Vor- und Frühzeit Aegyptens. Erster Teil: Werkzeuge, Waffen, Gefässe*, 1931, pl. 28, nos 723 et suiv., p. 238-239.

(2) J'ai déjà proposé cette identification dans une petite note publiée dans la *Chronique d'Égypte*, n° 9, janvier 1930, p. 95. Comme je n'ai pas pu corriger les épreuves de cette note, le nom *Agrypnus notodonta* est devenu *Agrypnus nilotera*, ce qui n'a évidemment aucun sens. — Il ne s'agit donc pas du tout d'un « New Species for the Entomologist recorded by an Ancient Egyptian Goldsmith » ou d'un « Unknown type of Insect », comme le prétend *The Illustrated London News* (t. 178, n° 4792, 21 février 1931, p. 297). En outre, nous pouvons ajouter d'ores et déjà que ce collier ne présente nullement « an unknown type » (*The Illustrated London News, loc. cit.*), comme le prouve clairement la grande quantité d'exemples analogues que nous citerons au cours de cet article.

(3) Je reviendrai plus tard sur ce mot.

du thorax si caractéristiques de l'*Agrypnus notodonta* Latr. et finalement la forme entière de l'insecte fournissent la preuve absolue de l'exactitude de notre identification.

Nous connaissons donc trois représentations tout à fait naturalistes de l'*Agrypnus notodonta* Latr. Parmi ces pièces, celles trouvées à Abydos (pl. II, 1 = pl. I, 3 et pl. II, 2 = fig. 2) datent à peu près de la Ire dynastie, tandis que les pendeloques de collier (pl. I, 1 et 2) en forme d'insecte d'un type analogue se rattachent à la IVe dynastie. La seule différence, d'ailleurs insignifiante, entre ces trois représentations d'insectes se réduit à ceci que, en ce qui concerne les deux coléoptères du petit plateau (pl. I, 3 et pl. II, 1) et les pendentifs du collier (pl. I, 1 et 2), les angles postérieurs du thorax ne sont pas indiqués. On les reconnaît, par contre, et cela fort clairement, sur l'insecte des quatre fragments de vase (pl. II, 2 et fig. 2).

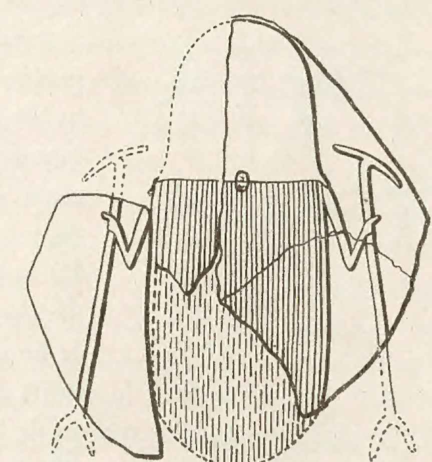


Fig. 2. — Reconstitution de l'insecte représenté à la planche II, 2.

Avant de poursuivre mon étude sur les pendeloques égyptiennes en forme de coléoptères, je me permettrai de faire une digression d'une certaine importance. On voit sur le petit plateau de schiste (pl. II, 1), outre les deux coléoptères, une représentation de l'emblème de la déesse Néith. L'emblème a ici une des formes caractéristiques qu'il revêt à l'époque protohistorique (fig. 3) [1]. Cet emblème [2] représente un bouclier supporté par

(1) D'après Hilda Petrie, *Egyptian Hieroglyphs of the Ist and IInd Dynasties*, 1927, pl. XXXIII.

(2) Il serait très utile d'étudier à fond les différentes formes qu'a revêtues, dans le cours des âges, l'emblème de la déesse Néith. Ce que dit M. Newberry sur cette question (*To what Race did the Founders of Sais belong?* dans *Proceed. Soc. Bibl. Arch.*, t. XXVIII, 1906, p. 71-73, pl. I et II) a besoin d'être corrigé sur plus d'un point. Il faut en dire autant des explications données sur ce même sujet par Sir Arthur Evans, le fameux explorateur de la Crète ancienne, qui d'ailleurs s'appuie sur les travaux de M. Newberry (cf. Sir

une hampe et sur lequel sont fixées deux flèches entre-croisées[1]. Comme on peut le voir sur la figure 3, le bouclier devient quelquefois si étroit que l'emblème se réduit à trois lignes entre-croisées. D'après le Baron von Bissing[2] il s'agit probablement d'une peau percée (?) de flèches ou d'une peau sur laquelle sont posées deux flèches. Mais cette interprétation ne me paraît guère satisfaisante, car on peut reconnaître dans beaucoup de cas un véritable bouclier (fig. 3)[3]. En outre, une peau d'animal présenterait sûrement une forme plus irrégulière. Que le bouclier et les deux flèches soient effectivement liés ensemble, cela ressort de la bandelette dont on voit souvent sur les emblèmes les plus anciens de la déesse Néith une extrémité retombant le long de la hampe (fig. 3 et pl. II, 1). L'emblème représenté sur la plaquette (pl. II, 1), bien que stylisé comme tous les autres exemplaires (fig. 3), est pourtant le plus détaillé que nous connaissions. En voici la description (cf. pl. II, 1) : le bouclier est rayé verticalement comme les élytres des deux coléoptères représentés à sa droite. Est-ce intentionnellement ou par un simple effet du hasard, je n'oserais en décider. Les deux flèches sont à tranchant transversal et l'on reconnaît nettement les bandelettes destinées à les fixer sur le bouclier. La hampe rappelle un peu un tronc de dattier, mais cet arbre serait sûrement trop élevé; on songerait plus volontiers à une tige de roseau. Cependant ces détails, dont l'explication complète m'échappe encore, sont en dehors de mon étude. Plus

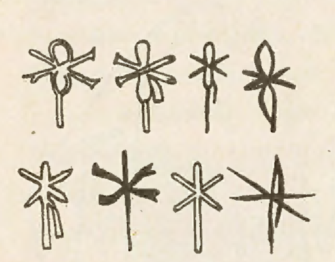


Fig. 3. — Emblèmes de la déesse Néith d'époque protohistorique.

Arthur Evans, *The Palace of Minos... at Knossos*, t. II, 1re partie, 1928, p. 48 et suiv.). Aucune variété de cet emblème, remarquons-le au moins ici, ne peut représenter une bobine (cf. Murray, *Ancient Egypt*, 1921, p. 35; Johl, *Altägyptische Webestühle*, 1924, p. 36), comme le prétendaient jadis Petrie, G. Maspero, Newberry et beaucoup d'autres.

(1) Par exemple Sethe, *Urgeschichte und älteste Religion der Aegypter*, 1930, § 20, p. 16.

(2) *Untersuchungen zu den Reliefs aus dem Re-Heiligtum des Rathures*, 1re partie, dans *Abhandl. d. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-philolog. u. hist. Kl.*, t. XXXII, 1er fasc., 1922, p. 12*, note 87.

(3) Cf. également H. Bonnet, *Die Waffen der Völker des alten Orients*, 1926, p. 183.

importante, au contraire, est la question de savoir s'il existe une relation entre les insectes et l'emblème de la déesse Néith figurés ensemble sur le petit plateau (pl. II, 1). Nous possédons heureusement une représentation qui *prouve d'une façon convaincante* que la déesse Néith était déjà vénérée dès l'époque des premières dynasties sous la forme de l'*Agrypnus notodonta* Latr. M. G. A. Reisner[1] a trouvé en 1903 à Nagʿ ed-Dêr, près de Girgah, parmi d'autres pièces du même genre, un bijou fait d'une feuille d'or extrêmement mince et imitant un *Agrypnus notodonta* Latr. (pl. III, 1, $a=c$). Un ornement ajouré ayant la forme de l'emblème de la déesse Néith (cf. fig. 3) est découpé dans les élytres; le contour de l'emblème (pl. III, 1, $a=c$) ressemble entièrement à celui que nous avons vu sur le petit plateau de schiste (pl. II, 1). Il ressort donc de ces deux exemples (pl. II, 1 et pl. III, 1, $a=c$) que l'*Agrypnus notodonta* Latr. était à l'époque pré- ou protohistorique consacré à la déesse Néith. Il nous faut revenir ici sur la magnifique représentation d'un *Agrypnus notodonta* Latr. que nous avons rencontrée sur quatre fragments d'un vase en schiste (pl. II, 2; fig. 2). Jusqu'ici nous avons passé sous silence le fait que cette représentation protohistorique d'*Agrypnus notodonta* Latr. est munie de deux bras dont les mains tiennent chacune le sceptre ☥. Elle appartient donc au groupe bien connu de monuments pré- ou protohistoriques sur lesquels on voit des animaux sacrés, emblèmes de dieux, noms de rois désignés par un scorpion, le poisson *nʿr*, etc., etc., portant des bras et des mains[2]. On peut enfin émettre l'hypothèse que le collier composé de cinquante coléoptères de l'espèce *Agrypnus notodonta* Latr., qui a été trouvé au cou d'une femme de la IVe dynastie, était également un joyau consacré à la déesse Néith.

On croit généralement aujourd'hui que la déesse Néith est d'origine libyenne. Il est donc à prévoir qu'on essayera pour cette raison de considérer l'*Agrypnus notodonta* Latr. consacré à la déesse Néith comme un animal vénéré tout d'abord par les Libyens. Je n'oserais aller aussi loin,

(1) *The Early Dynastic Cemeteries of Naga-ed-Dêr*, 1re partie (*University of California Publications, Egyptian Archaeology*, t. II), 1908, pl. 6, 1 et pl. 9 *a* ("Reverse of pl. 6, 1"), texte p. 143.

(2) Cf., par exemple, V. Loret, *L'Égypte au temps du totémisme*, dans *Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation.* Conférences au Musée Guimet, t. XIX, 1926, p. 151-221, *passim.*

étant convaincu que nos connaissances sur le problème de la Libye et des Libyens[1] ne sont pas assez complètes[2] pour *prouver* que la déesse Néith par exemple était d'origine libyenne. C'est ce que j'ai signalé incidemment dans un article, récemment publié[3], où j'ai voulu montrer que M. Newberry se trompait lorsqu'il traduisait *ṯhnw* par «le pays des oliviers» («olive-land»)[4]. Mon raisonnement était et reste le suivant : Néith était

---

(1) Ce problème préoccupe depuis longtemps les égyptologues, mais les opinions à ce sujet ont beaucoup varié dans ces derniers temps. Cf. par exemple : Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, t. I, 1re moitié, 3e éd., 1913, §§ 165, 166, 167, 168, 208, 210, 253, 265, 266, 277, 280, 281, 289, 529; Sir Arthur Evans, *The Palace of Minos..... at Knossos*, t. II, 1re partie, 1928, p. 22-92; G. Möller, *Die Aegypter und ihre libyschen Nachbarn*, dans *Zeitschrift für Ethnologie*, année 52, 1920-1921, fasc. IV-V, p. 427-30, autre article plus étendu dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 78 (nouv. sér., t. 3), 1924, p. 36-60; J. de Morgan, *La préhistoire orientale*, t. II, 1925, *passim*, cf. l'index alphabétique du tome III; André Berthelot, *L'Afrique Saharienne et Soudanaise. Ce qu'en ont connu les anciens*, 1927, p. 129-135. H. Junker, spécialement dans *Entwicklung der vorgeschichtlichen Kultur in Aegypten*, *publication d'hommage offerte au P. W. Schmidt*, 1928, p. 865-896, *passim*; les travaux de M. A. Scharff (*Grundzüge der ägyptischen Vorgeschichte*, dans *Morgenland*, fasc. 12; *Vorgeschichtliches zur Libyerfrage*, dans *Zeitschrift für ägypt. Sprache*, t. LXI, 1926, p. 16-30; *Some prehistoric vases in the British Museum and remarks on Egyptian prehistory*, dans *Journal of Egyptian Archaeology*, t. XIV, 1928, p. 261-276) sont bien propres à donner une idée de l'obscurité et de la confusion des théories émises par les spécialistes qui passent pour les mieux qualifiés.

(2) Fr. W. von Bissing, *Neue Aufgaben der Aegyptologie*, dans *Süddeutsche Monatshefte*, septembre 1926, 23e année, 12e fasc., p. 428 : «Der vorsichtigen Forschung bleibt ganz wie bei der Bestimmung des Verhältnisses Aegyptens zum Inneren Afrikas bei der Würdigung des Verhältnisses zu Libyen noch viel zu tun übrig».

(3) *A propos d'une palette protohistorique en schiste conservée au Musée du Caire*, dans *Bulletin de l'Institut français d'archéol. orient.*, t. XXXI, 1931, p. 125.

(4) Cf. également Ch. Dubois, *L'Olivier et l'huile d'olive dans l'ancienne Égypte*, dans *Revue de Philologie*, année et tome XLIX (janvier 1925), p. 63 : «Il ne convient pas davantage de considérer avec Newberry... que l'olivier croissait en Égypte au début de la période historique, et de faire avec lui du mot *ṯhnu* un nom égyptien de l'huile d'olive. M. V. Loret a bien voulu m'avertir de l'inexactitude de la thèse de Newberry sur ce sujet.» On pourra lire également l'article de M. H. Demel, *Bemerkungen zur Libyerfrage*, dans *Mitteilungen der Anthropolog. Gesellschaft in Wien*, t. LX, 1930, p. 285-292. A propos du mot *ṯhnw* cf. Gauthier, *Dictionnaire géographique*, t. VI, 1929, p. 80-81, et Erman und Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, t. V, 1931, p. 394. M. Gauthier se contente de mentionner l'hypothèse de M. Newberry, tandis que le *Wörterbuch* de Berlin ne la cite même pas.

déjà, à une époque bien ancienne, la déesse de Saïs; les populations de la frontière occidentale de l'Égypte, surtout celles du Delta, étaient dans un état de guerre continuelle avec les Libyens. Des Libyens ont dû assimiler bien des fois la population indigène. Quoi d'étonnant qu'ils aient adopté la déesse égyptienne de Saïs[1]?

---

(1) Ceci s'accorderait bien avec le titre, d'ailleurs douteux, de «Néith de Libye» (?) (cf. *infra*) et avec la figuration bien connue d'un Libyen du tombeau de Séti Ier qui porte l'emblème de Néith tatoué sur la jambe (Lepsius, *Denkmäler*, III, pl. 136; Capart, *Primitive Art*, 1905, p. 30-31, fig. 9 et 10; Möller, *Die Aegypter und ihre libyschen Nachbarn*, dans *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. 78 (nouv. sér., t. 3), 1924, pl. 5). Le titre «Néith de Libye» ne se trouve qu'une seule fois, à savoir dans le temple solaire du Neousirrê. Mais lorsqu'on se réfère aux publications de MM. von Bissing et Kees (cf. *infra*), on se rend aisément compte que le signe de Néith () est trop effacé pour que la lecture «Néith de Libye» soit aussi certaine que le croient MM. von Bissing et Kees (cf. Fr. W. von Bissing, *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-woser-re*, t. II, 1923, pl. 7, n° 17; von Bissing und Kees, *Untersuchungen zu den Reliefs aus dem Re-Heiligtum des Rathures*, 1re partie, dans *Abhandl. der Bayer. Akad. der Wiss.*, *Philos.-philolog. u. hist. Kl.*, t. XXXII, 1er fasc., 1922, p. 48-49, p. 12*, note 87; Fr. W. von Bissing und Kees, *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-woser-re (Rathures)*, t. II, *Die kleine Festdarstellung*, 1923, texte, p. 4; Kees, *Das Re-Heiligtum des Königs Ne-woser-re (Rathures)*, t. III, *Die grosse Festdarstellung*, 1928, texte, p. 9). M. von Bissing (*Untersuchungen zu den Reliefs*, cf. *supra*) s'exprime sur ce point d'une façon très prudente (p. 48) : «Die enge Verknüpfung der Neith mit dem Westen, insbesondere Libyen, auch in der klassischen Überlieferung hat Brugsch, *Religion*, 342 ff. hervorgehoben, und Mallet, *Le culte de Neit*, 84 ff. hat nichts vorgebracht, was die Unmöglichkeit eines libyschen Ursprungs dartäte». Remarquons à ce sujet que personne ne peut contester les contacts continuels qui eurent lieu entre Saïs et sa déesse et les tribus libyennes. L'origine libyenne de la déesse Néith n'est donc pas *impossible*, mais elle n'est pas *prouvée* non plus ni par l'unique (et douteuse) mention du titre «Néith de Libye» (cf. *supra*), ni par le Libyen du tombeau de Séti Ier (cf. *supra*). Ce rapport s'explique mieux,

Le coléoptère en or de Nagʿ ed-Dêr (pl. III, 1, *a*, *b*, *c*, *d*) exige une description très détaillée, car ce petit monument, unique en son genre, prouve encore une fois que les Égyptiens de l'époque protohistorique ont su observer d'une façon admirable un animal aussi insignifiant que ce petit coléoptère. Notre exposé comprendra trois parties : *a*) description technique; *b*) explication des détails zoologiques; *c*) remarques des égyptologues concernant ce bijou.

a) *Description technique.* — Le bijou se compose de deux morceaux différents, dont l'un correspond à la tête et au thorax et l'autre à l'abdomen; ils étaient jadis insérés l'un dans l'autre, mais sont actuellement détachés [1]. Chaque morceau est formé d'une double feuille d'or extrêmement mince ornée de quelques traits gravés. Un ornement en forme de ✱ est découpé à jour du côté dorsal de l'abdomen, sur un fond de rayures dessinées au trait. Le côté ventral est décoré également de traits en dents de scie [2]. La partie supérieure, c'est-à-dire le thorax et la tête de l'insecte, montre sur le côté dorsal «quelques rangs de pointillé» [2], sur l'autre «quelques traits en zigzag» [2]. Longueur 0 m. 063, largeur 0 m. 019-0 m. 021, poids environ 2 décigrammes (d'après Vernier).

à mon avis, si l'on admet que Néith de Saïs, honorée de temps immémorial dans le nord-ouest du Delta, a été adoptée par les Libyens. — Concernant la question de la déesse Néith, M. H. Demel (cf. *supra*, p. 154 [10], note 4; voir spécialement Demel, p. 286) est arrivé aux mêmes conclusions sans avoir pu connaître mon article précité (cf. *supra*, p. 154 [10], note 4).

[1] Cf. G. A. Reisner, *The Early Dynastic Cemeteries of Naga-ed-Dêr*, 1re partie (*University of California Publications, Egyptian Archaeology*, t. II), 1908, pl. 6, 1 et pl. 9 *a* ("Reverse of pl. 6, 1"), texte p. 143. D'après ces photographies il paraît évident que lorsque M. Reisner a trouvé ce bijou il était déjà séparé en deux morceaux, mais M. Reisner donna un même numéro (n° 1532) à ces deux morceaux, qu'il jugeait appartenir au même objet. Au Musée du Caire les deux morceaux portent également le même numéro dans le *Journal d'entrée*, mais dans le *Catalogue général* ils ont des numéros différents : n° 53822 pour la partie supérieure, n° 53821 pour la partie inférieure. É. Vernier (cf. *infra*, note 2) n'a pas compris le sens de ce bijou, mais il a du moins vu que les deux morceaux formaient jadis un seul ensemble : «Il (= n° 53822) paraît être le complément du numéro précédent» (= n° 53821).

[2] D'après É. Vernier, *Bijoux et orfèvreries du Musée du Caire*, 1907-1927 (*Catal. général*), p. 509, n° 53821 et p. 509-510, n° 53822.

b) *Détails zoologiques.* — Le contour du bijou correspond complètement à celui des pendeloques du collier en or (pl. I, 1 et 2), des deux insectes du petit plateau en schiste (pl. I, 3 et pl. II, 1), de l'insecte représenté sur quelques fragments de vase en schiste (pl. II, 2 et fig. 2) et en même temps à celui d'un véritable *Agrypnus notodonta* Latr. (pl. I, 4, pl. III, 2 *a-d*).

α) Partie dorsale, cf. pl. III, 1 *a* (= photographie d'après l'original), 1 *c* (= croquis d'après l'original); on comparera les figures 1 *a* et 1 *c* de la planche III avec la figure 2 *c* (= photographie d'après nature) et avec la figure 2 *a* (= croquis d'après nature) de la même planche. On voit clairement la tête du coléoptère ainsi que ses grands yeux. Le thorax n'a pas les angles postérieurs que nous constatons dans la représentation de l'*Agrypnus notodonta* Latr., figuré à la planche II, 2 = fig. 2. Le thorax présente, par contre, les petits points très caractéristiques de l'*Agrypnus notodonta* Latr. (comparer la planche III, 1 *a* et *c* avec la planche III, 2 *a*). L'écusson et les stries des élytres sont très nettement indiqués.

β) Partie inférieure, cf. pl. III, 1 *b* (= photographie d'après l'original), 1 *d* (= croquis d'après l'original); on comparera les figures 1 *b* et 1 *d* de la planche III avec la figure 2 *d* (= photographie d'après nature) et avec la figure 2 *b* (= croquis d'après nature) de la même planche. Ce que Vernier [1] appelle «traits en dents de scie» ou «traits en zigzag» est la représentation détaillée de la face inférieure de l'insecte. La bouche et une partie des yeux sont bien visibles, les deux antennes ne sont pas étendues mais rabattues contre la face inférieure du thorax en formant deux lignes parallèles. De même, les trois paires de pattes sont contractées et ramenées contre la partie inférieure du corps. Cette représentation montre donc l'animal dans une attitude de mort réelle ou simulée. Peut-être l'artiste a-t-il préféré cette attitude qui lui permettait d'éviter la présence d'appendices trop fragiles sur les bords de l'insecte. En outre, le contour, d'un bel ovale, manquerait entièrement son effet esthétique s'il était interrompu par des antennes proéminentes et surtout par des pattes enche-

[1] Cf. *supra*.

vêtrées. Il en va également de même pour les pendeloques du collier (pl. I, 1 et 2) dont la face ventrale est par ailleurs complètement lisse.



Fig. 4. — Deux détails du coléoptère de Nag' ed-Dêr.

Outre la bouche, les yeux, les antennes et les pattes, on voit encore sur le coléoptère de Nagʿ ed-Dêr (pl. III, 1, *b* et *d*) deux autres détails (fig. 4) qui montrent clairement que l'artiste s'était préoccupé de copier exactement la nature : deux des segments abdominaux et le *sternum*, c'est-à-dire la partie médiane et inférieure du thorax (cf. pl. III, 1, *d* avec pl. III, 2, *b* (1)).

c) *Remarques des égyptologues.* — M. G. A. Reisner (2), en dépit de tous ces détails zoologiques, ne s'est même pas rendu compte, semble-t-il, que l'objet admirable trouvé par lui représentait un insecte. Avec une prudence exagérée il le désigne comme «capsule with the inlaid Neit-sign». M. von Bissing (3) l'appelle simplement «Goldamulett». Vernier (4) regarde chacune des deux pièces actuellement détachées comme «un bout de doigt». Les

(1) Même parmi les représentations de scarabées sacrés il en existe très peu qui imitent aussi exactement la face inférieure d'un coléoptère; j'en citerai au moins deux exemples : Schäfer, *Von ägyptischer Kunst*, 3e éd., p. 237, fig. 222 = fig. 5 du présent article, («... in einem Tore auf der Insel Philæ ist an der Unterfläche des Türsturzes ein Käfer mit ausgebreiteten Flügeln dargestellt, bei dem es dem Künstler augenscheinlich Vergnügen gemacht hat, das in die Höhe schwirrende Tier (Abb. 222) [= fig. 5] richtig vom Bauche her mit Beinen und Bauchkerben zu zeichnen, anstatt, wie man es sonst bei solchen Käfern tut, von oben [scarabée] »); Daressy, *Statues de divinités*, t. II, 1905 (*Catal. général*), pl. XXXVII, n° 38701, t. I, p. 180, *Journal d'entrée* du Musée, n° 30855. — Les pattes, sans les anneaux de l'abdomen, se trouvent au contraire souvent indiquées sur la face inférieure des scarabées. Des exemples très anciens ont été trouvés par Sir Flinders Petrie à Tarkhan : cf. Fl. Petrie - Wainwright - Gardiner, *Tarkhan I and Memphis V*, 1913, pl. III = pl. XIV.

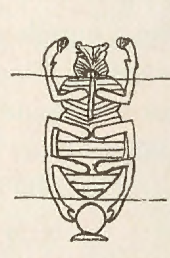


Fig. 5.

(2) *Loc. cit.* (cf. *supra*, p. 156 [12], note 1).

(3) *Loc. cit.* (cf. *supra*, p. 155 [11], note 1).

(4) *Loc. cit.* (cf. *supra*, p. 156 [12], note 2).

premiers qui ont compris que le petit monument représentait un coléoptère («Käfer») sont MM. Schäfer (1) et Möller-Scharff (2).

Arrivés à ce point de notre exposé, résumons les résultats qui nous semblent acquis :

1° Dès l'époque protohistorique nous possédons des figurations très fidèles du coléoptère *Agrypnus notodonta* Latr. (pl. I, 1, 2, 3; II, 1, 2; III, 1 *a-d*).

2° Ce coléoptère doit avoir été mis, d'une façon ou d'une autre, en relation avec la déesse Néith (cf. pl. II, 1 et pl. III, 1 *a* et *c*). Il n'est pas prouvé jusqu'à présent que Néith soit d'origine libyenne.

3° Les pendeloques du collier trouvé par M. Sélim Hassan (pl. I, 1 et 2), et qui datent de la IVe dynastie, correspondent parfaitement aux représentations d'*Agrypnus notodonta* Latr. appartenant à l'époque protohistorique (pl. I 3, II, III).

4° Il est *possible* également que les cinquante pendeloques du collier (pl. I) représentant chacune un *Agrypnus notodonta*, soient des amulettes destinées à attirer sur leur possesseur les faveurs de la déesse Néith.

2. — BUPRESTIDES.

Les élytres chatoyantes des différentes variétés de buprestides sont encore employées de nos jours, chez beaucoup de peuples, comme décoration; on les fait intervenir surtout dans la fabrication de bijoux tels qu'épingles de cravates, colliers, etc. Il semble que ce fut également le cas dans l'Égypte ancienne; car, d'après M. Carter (3), le tombeau de Toutankhamon a livré des cannes d'apparat qui sont incrustées d'élytres aux couleurs irisées.

Bien plus importantes sont les pendeloques en forme de buprestides dont nous possédons de nombreux exemples. Le premier et l'unique savant qui y ait prêté attention est Sir Fl. Petrie. Il a interprété l'insecte

(1) *Die Kunst des alten Orients*, dans *Propyläen-Kunstgeschichte*, t. II, 1925, p. 195, 5 et p. 583 (195, 5).

(2) *Das vorgeschichtliche Gräberfeld von Abusir el Meleq*, 1926, p. 57, n° 376.

(3) *The Tomb of Tut-Ankh-Amen*, t. II, 1927, p. 35 : «A series of curved batons, most elaborately decorated with minute marquetry of variegated barks, iridescent elytra of beetles.....»; pl. VIII, A «... iridescent elytra of beetles.....». Cf. également *The Illustrated London News*, 19 septembre 1925, t. 167, n° 4509, p. 524-525.

qui sert de prototype à ces pendeloques comme étant le «Green Beetle[1]». Malheureusement la documentation présentée par lui est assez incomplète et peu caractéristique.

La représentation la plus instructive qu'il m'ait été donné d'observer d'un buprestide et notamment du petit *Acmaeodera polita* Klug. est reproduite sur la planche IV, 1. La petite pendeloque est faite en lapis-lazuli et mesure 1,4 centim. de longueur. Elle provient des environs de Menchâh (province de Girgah) et a été mise à ma disposition par M. H. R. Blanchard. La date de l'objet est assez difficile à déterminer; cependant je crois ne pas me tromper en la plaçant à l'époque intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire. La planche IV, 1 *a* et *b* montre la partie dorsale et la partie inférieure de la pendeloque en grandeur naturelle; au-dessous (pl. IV, 1 *f* et *g*) on voit des photographies de l'*Acmaeodera polita* Klug. Pour faciliter au lecteur la comparaison entre la petite pendeloque et le véritable insecte j'ai donné pour chacun d'eux des agrandissements. Ce que mes représentations ne peuvent pas montrer, c'est la couleur chatoyante, vert doré, de l'*Acmaeodera polita* Klug., ainsi que la couleur de la pendeloque. L'artiste a choisi intentionnellement un petit morceau de lapis-lazuli parsemé d'une infinité de petits points dorés (cuivre) pour imiter ainsi les élytres brillants du prototype. La planche IV, 1 *f*, mais surtout l'agrandissement de l'*Acmaeodera polita* Klug. (pl. IV, 1, *h*), montre clairement que les élytres de ce buprestide sont traversés par de minces lignes transversales. La pendeloque (pl. IV, 1, *a*) se contente d'indiquer par une ligne verticale la séparation des élytres; les stries verticales elles-mêmes ne sont pas dessinées. C'est, par contre, le cas pour un petit objet en faïence, en forme de coléoptère[2], trouvé à Abydos et appartenant à peu près à la Ire dynastie (fig. 6)[3]. L'objet est beaucoup plus grand qu'un

[1] Par exemple Petrie, *Abydos*, t. I, 1902, p. 23; — *Abydos*, t. II, 1903, p. 30 (pl. XIV, n° 282); — *Amulets*, 1914, p. 50, n° 261; — *Tarkhan II*, 1914, p. 9; — *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2; — *Prehistoric Egypt*, 1920, p. 14. Cf. également *infra*, p. 167 [23], note 6 appartenant à la page 166 [22].

[2] C'est M. Lacau qui a bien voulu attirer mon attention sur ce petit monument.

[3] Petrie, *Abydos*, t. II, 1903, pl. I (en couleur verte, grandeur naturelle; d'après cette planche est faite la figure 6 du présent article) = pl. VII, 85 (photographie réduite de moitié). Il s'agit, d'après Sir Fl. Petrie (p. 25), d'une représentation de sauterelle («locust»), mais il a depuis lors vraisemblablement changé d'avis.

Acmaeodera polita Klug. naturel, mais cela n'infirme pas l'interprétation que je propose, car l'*Agrypnus notodonta* Latr. figuré sur les quatre fragments en schiste (pl. II, 1) présente les mêmes proportions exagérées. Cependant ma théorie n'est pas tout à fait certaine, attendu que l'on pourrait songer également à l'*Agrypnus notodonta* Latr. ou à d'autres coléoptères, car les stries des élytres caractérisent également beaucoup de ces insectes. Si je fais intervenir ici la petite pièce et si je la considère plutôt comme une représentation d'un buprestide que comme celle d'un élatéride, c'est parce qu'on n'y trouve pas l'«écusson» si caractéristique de l'*Agrypnus notodonta* Latr. Cet «écusson», qui était nettement visible sur les représentations traitées plus haut (pl. I, II, III), est presque oblitéré chez beaucoup des buprestides. Le fait que la petite pièce de faïence reproduite ci-contre (fig. 6) est précisément de couleur verte n'est pas une raison suffisante pour nous obliger à y reconnaître une représentation d'un bupreste chatoyant (le «Green Beetle» de Sir Fl. Petrie), car les autres objets trouvés à Abydos et représentés sur la planche I de l'ouvrage cité[1] sont de la même couleur.

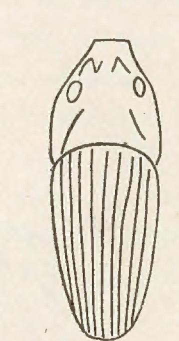


Fig. 6. — Représentation de coléoptère trouvé à Abydos.

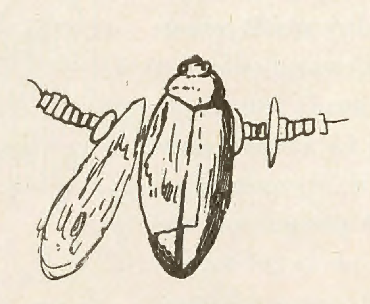
En outre, on peut identifier avec une très grande vraisemblance la pendeloque représentée sur la figure 7; elle a été trouvée par G. Möller à Abousir el-Meleq et appartient probablement à la Ire dynastie[2]. Comme l'a reconnu avec sagacité M. Kuntzen[2], de l'Institut zoologique de Berlin, il s'agit ici de *Steraspis squamosa* Klug.[3], un buprestide de couleur vert brillant dont je donne une photographie ci-contre (fig. 8). Le *Steraspis squamosa* Klug., qui mesure à peu près 35 millimètres, est une espèce

[1] Cf. la note précédente.

[2] G. Möller und A. Scharff, *Das vorgeschichtliche Gräberfeld von Abusir el-Meleq*, 1926, pl. 36, n° 376, texte, p. 57, Berlin invent. n° 192000 : «L. 4.5 cm. Kettenglied aus weissem Stein in Form eines Käfers».

[3] D'après M. Kuntzen, dans G. Möller und A. Scharff, *loc. cit.*, «Steraspis (wahrscheinlich *squamosa*, vielleicht auch

dont la larve vit dans le tronc des tamaris. Lorsque l'on compare cette pendeloque (fig. 7) avec son prototype (fig. 8) dont on aurait supprimé les antennes et les pattes, il ne reste presque aucun doute quant à l'exactitude de l'identification de M. Kuntzen. On remarquera, en particulier, l'identité de l'angle obtus formé par l'insertion des élytres sur le thorax.



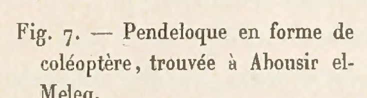


Fig. 7. — Pendeloque en forme de coléoptère, trouvée à Abousir el-Meleq.



Fig. 8. — *Steraspis squamosa* Klug. (agrandi de moitié).

3. — PENDELOQUES EN FORME DE COLÉOPTÈRES TROP SCHÉMATISÉS POUR PERMETTRE LEUR IDENTIFICATION EXACTE.

Des figures assez semblables au coléoptère d'Abousir el-Meleq sont fabriquées assez souvent en faïence, surtout à l'époque de l'Ancien Empire, et servent elles aussi de pendeloques de colliers.

M. Alan Rowe, au cours des fouilles entreprises à Meïdoum par l'Université de Philadelphie (U. S. A.), a réussi l'année passée à découvrir [1] un collier en cornaline dans lequel on voit également des pendeloques en faïence bleue ayant la forme de coléoptères (pl. IV, 2 et 3). Dans ces pendeloques de la IVe dynastie, longues d'environ 2,8 centimètres, la séparation entre le thorax et l'abdomen et entre les deux élytres est indiquée tantôt par des traits incisés, tantôt par des lignes de couleur noire [1]. Le dernier rang d'un grand et magnifique collier, dont on voit une représentation à la planche V, se compose de 63 coléoptères. Ce collier, qui appartint jadis à un personnage de la VIe dynastie et qui est actuellement conservé à Boston, a été découvert par M. Reisner. Il se contente de le décrire très brièvement dans les termes suivants : «a beautiful necklace of gold and faïence beads on the breast» [2]. Je ne sais si les 63 coléoptères, à peu près semblables à ceux trouvés par M. Rowe, sont en or ou en faïence. Les figurations stylisées de coléoptères (d'élatérides ou plus probablement de buprestides) reproduites à la planche IV, 5, 7, 8, 9, 11 et 12 étaient également destinées à des colliers à plusieurs rangs, comme c'est le cas pour le superbe collier de Boston (pl. V).

Les insectes en or (pl. IV, 7 et 8) portent à la place de la tête un petit anneau [3], permettant de les enfiler; un autre anneau fixé à l'extrémité de l'abdomen remplit le même rôle utilitaire. Ces colliers, ou plutôt les parties que nous en possédons, ont été trouvés à Saqqarah [4] (pl. IV, 7) et à Tell el-Robah près de Mansourah [5] (pl. IV, 8). É. Vernier, qui ne s'était pas rendu compte que ces pendeloques imitaient des insectes, s'exprime ainsi [6] : «52749. Le collier comporte également deux pendeloques plates en forme d'olives. Ces pendeloques sont en or; leur mode de suspension est un anneau à une des extrémités, ce qui lui permet de prendre place dans l'enfilage; l'autre extrémité est garnie également d'un anneau, peut-être est-ce l'indication qu'un motif venait s'ajouter à la pendeloque [7]. Ces

---

speciosa Klug.)». Mais il existe peu de différences anatomiques sérieuses entre les diverses espèces de *Steraspis* connues d'Égypte et de Nubie.

[1] Trouvé le 2 décembre 1930 dans la tombe du prince Ny-hep.

[1] M. Rowe m'a gracieusement autorisé à publier ici ces pièces. Une partie du collier en question se trouve à Philadelphie, l'autre est conservée au Caire.

[2] Reisner, *A Family of Builders of the VIth dynasty, about 2600 B. C.*, dans *Museum of Fine Arts Bulletin*, t. XI, n° 66, Boston, novembre 1913, p. 59 et fig. 14.

[3] Cf. *supra*, p. 149 [5].

[4] Musée du Caire; trouvé par Firth en 1922, *Catal. général*, n° 52749; *Journal d'entrée*, n° 47842.

[5] Musée du Caire, *Catal. général*, n° 52762; *Journal d'entrée*, n° 35195.

[6] É. Vernier, *Bijoux et orfèvreries*, t. I (*Catal. général*, 1927), p. 252-253 (n° 52749).

[7] Il s'agit ici d'un collier à plusieurs rangs, comme ceux que représentent les planches V et VI.

pendeloques sont décorées d'un motif cloisonné divisant la surface en trois parties, lesquelles sont, ou étaient, garnies de lapis. Une des pendeloques possède encore ses pierres, l'autre n'a de lapis que dans un de ses cloisonnages..... longueur totale o m. 027..... Ce bijou a appartenu à la reine Apouit, mère de Pépi I[er]. » — «52762..... une pendeloque cloisonnée et portant aux extrémités un anneau. Cette pièce était décorée au cloisonné, mais les cloisons sont vides. Ancien Empire [1]. » Il est donc à remarquer que le thorax et les élytres du coléoptère sont faits de lapis-lazuli, de telle sorte que la matière employée imite la couleur du buprestide, comme c'était le cas pour le petit pendentif représentant un *Acmaeodera polita* Klug. (pl. IV, 1 *a-e*).

A ces pendeloques en or, incrustées de lapis-lazuli, correspondent d'autres qui sont faites en faïence. Elles appartiennent toutes à l'Ancien Empire et à l'époque intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire. J'ai peu de remarques à faire sur les exemples de ces pendeloques en faïence, réunies à la planche IV (5, 9, 12, 11, 10).

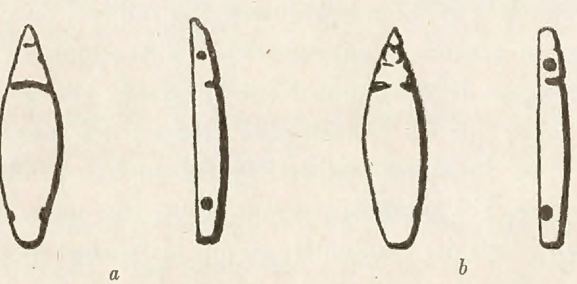


Fig. 9 (*a* et *b*). — Pendeloques en faïence en forme de coléoptère.

Pl. IV, 5 et fig. 9, *a* et *b* : faïence vert clair. La tête est très effilée. La séparation entre le thorax et l'abdomen se distingue clairement; par contre les élytres ne sont pas séparés. Longueur : o m. 28. Achetée en 1929 à M. Tano (Le Caire).

Pl. IV, 9, *a* et *b* et fig. 10 : faïence brun sombre, et pl. IV, 11 et fig. 12 : même forme, faïence vert clair. La ligne de séparation des élytres est prolongée, apparemment par erreur, jusqu'au-dessus du thorax. Pl. IV, 9, *a* et *b* et fig. 10 mesure o m. 26; achetée en 1928 à M. Mohareb Todrous

[1] É. Vernier, *op. cit.*, p. 257 (n° 52762).

(Louqsor). Pl. IV, 12 et fig. 11 : longueur o m. 27; achetée en 1931 à M. Tano (Le Caire).

Pl. IV, 11. Collier en faïence de couleur vert olive, trouvé à Saqqarah et appartenant à la VI[e] dynastie [1]. Les petits éléments de ce collier sont cylindriques, les grands (longueur entre 1,7 et 1,3 centim.) en forme d'insectes, probablement de buprestes. D'après le nombre des perles, on peut supposer qu'il s'agissait du collier habituel de l'époque, à trois ou quatre rangs parallèles [2] (cf. par exemple les planches V et VI).

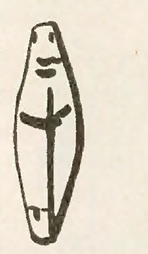


Fig. 10. — Pendeloque en faïence en forme de coléoptère.

Mentionnons encore les exemples suivants :

Pl. VI. Collier composé de rangées cylindriques en faïence; couleur vert olive, Le Caire n° 26387, provenant de Gizeh. La dernière rangée offre des représentations de coléoptères à peu près semblables à celles de la planche IV, 9, 11, 12, mais encore plus stylisées.

Fig. 12. — Pendeloque de faïence bleu brillant. Longueur 3,3 centim. Achetée à M. H. R. Blanchard (Le Caire).

Fig. 11. — Pendeloque en faïence en forme de coléoptère.

Des pendeloques qui ressemblent beaucoup à celles ci-dessus mentionnées sont conservées à Londres (*University College*) [3]; elles proviennent d'El-Lahoun (commencement du Moyen Empire).

La planche IV, 6 représente un insecte que Sir Fl. Petrie désigne également comme un «Green Beetle» [4]. Je connais toute une série de ces pendeloques; elles sont pour la plupart en faïence verte, rarement en

[1] G. Jéquier, *Fouilles à Saqqarah. Tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II*, 1929, p. 21-22, fig. 20 (objets provenant de la tombe de Nehebsed-Pepi). Trouvé en avril 1926; *Journal d'entrée* du Musée du Caire, n° 49836. Cf. également *Annales du Service*, t. XXVI, 1926, p. 54-55.

[2] D'après Jéquier, *loc. cit.*

[3] D'après une photographie mise à ma disposition grâce à l'obligeance de M. J. Capart.

[4] Petrie, *Amulets*, 1914, p. 50, n° 261 *b* (pl. XLV, 261 *b*).

faïence bleue[1], et mesurent entre 1,5 et 0,9 centimètres : *a*) Londres (*University College*)[2]; *b*) pl. IV, 6 = fig. 13, acheté par moi à un marchand d'antiquités à Médinet el-Fayoum; *c*) Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles[3]. Les exemplaires trouvés par M. Engelbach à Harageh[3]; *d*) quelques exemplaires trouvés à Thèbes[4]. Au début j'avais des doutes touchant l'identification de ces pendeloques dont la partie abdominale se termine en forme triangulaire. Je ne pourrais expliquer cette dernière particularité. Cependant nous sommes frappés par le fait que ces figures (pl. IV, 6 = fig. 13) présentent vers le centre du corps un renflement semblable à celui que l'on constate chez l'*Acmaeodera polita* Klug. (pl. IV, 1, *g* et *k*).

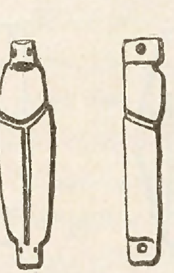


Fig. 12. — Pendeloque en faïence en forme de coléoptère.

Bref, à mon avis, toutes ces pendeloques sont des imitations plus ou moins stylisées d'élatérides, ou plus probablement de buprestides.

D'autre part, beaucoup de pendeloques datant presque toutes de la fin de l'époque préhistorique ou de l'époque protohistorique sont tellement schématisées qu'on ne peut proposer aucune identification. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il s'agit de coléoptères, mais, en tout cas, différents du coléoptère *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. Voici les exemples qui sont parvenus à ma connaissance :

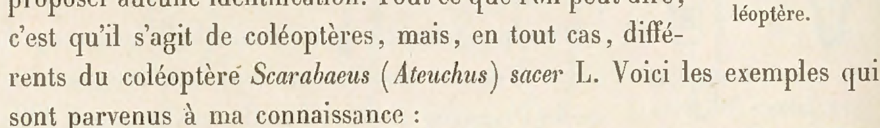


Fig. 13. — Pendeloque en faïence en forme de coléoptère.

a) Pl. III, 4 et fig. 14 *a* et *b*. Naqada[5]. Serpentine[6].

(1) Engelbach, *Harageh*, 1923, pl. L «Beads Middle Kingdom». Beetle. 24. L Green glaze : (tombeau) 322. N Light blue glaze : (tombeau) 620. O Light blue glaze : (tombeau) 524.

(2) D'après une photographie mise à ma disposition grâce à l'obligeance de M. J. Capart.

(3) Provenant des fouilles exécutées par M. Garstang à Abydos (1907-1908 et 1908-1909).

(4) Earl of Carnarvon and H. Carter, *Five Years' Exploration at Thebes. A Record of work done 1907-1911*, 1912, pl. XLVI, 2, G, p. 53.

(5) Petrie and Quibell, *Naqada and Ballas*, 1895, 1896, pl. LVIII, grandeur naturelle.

(6) Cf. Petrie, *Amulets*, 1914, pl. XLIII, 261 *a* (d'après cette photographie notre pl. III, 4), p. 50 («noble serpentine, see *Naqada*, LVIII»); Petrie, *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2 «at Naqadeh two beetles of green serpentine were found, of prehistoric age, copied from the long bright green beetle now found living in the Soudan (*Naqada*, LVIII)». Cf. P. A. Latreille, *Description des insectes*, dans Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé...*, t. IV, 1827, p. 279 et d'après lui Charles Woodrooffe, *The Scarabaeus sacer, or sacred Beetle of the Egyptians*, dans *Winchester and Hampshire Scientific and Literary Society*, 8 novembre 1875, p. 107 : «Monsieur Cailliaud discovered a beetle in the Sennâr, which he thought likely to be the original sacred beetle, because its golden green colour rendered it suitable for a solar emblem, and because he imagined that the Sennâr was either the birth-place or one of the earliest settlements of the Egyptian race». Je ne puis me prononcer sur l'exactitude de ces assertions. On aurait peine à comprendre pourquoi les Égyptiens auraient choisi des insectes soudanais, alors qu'il existait en Égypte des buprestes aux couleurs chatoyantes comme, par exemple, les grands *Steraspis* et le petit *Acmaeodera polita* Klug.

b) Tarkhan. Tout un groupe d'exemplaires en serpentine verte et en quartz-cristal[1].

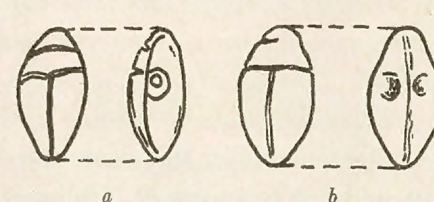


Fig. 14 (*a* et *b*). — Pendeloques en pierre en forme de coléoptère.

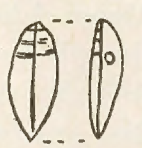


Fig. 15. — Pendeloque en pierre en forme de coléoptère.

c) Fig. 15. Abydos. Serpentine verte[2].

(1) Petrie, *Tarkhan*, II, 1914, pl. 1 (= Petrie, *Prehistoric Egypt*, 1920, pl. IX, 35, 37), p. 9 : «two beetles cut in a dark green stone, apparently serpentine stained with copper». Petrie, *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2 : «Other beetles of the same kind cut in sard, and one in crystal, have been found in graves at Tarkhan, about *S. D.* (Sequence Date) 77-78. In another grave (1552), of *S.D.* 77, was a group of amulets with two desert beetles cut in opaque green serpentine.» Petrie, *Amulets*, 1914, p. 50 : «216 *a* 2 quartz crystal, Tarkhan». Petrie, *Prehistoric Egypt*, 1920, pl. XX, 55, p. 14 : «Beetle : the long Sudani beetle (cf. la note précédente) was an amulet, as found in crystal here IX, 55 from Tarkhan of the same age» (c'est-à-dire «dynasty 0») and in green serpentine of *S.D.* 77, IX. 35, 37.

(2) Petrie, *Abydos*, t. I, 1902, pl. LI, p. 23, «... is a pendant of clear green serpentine, shaped like the brilliant green beetles which are now brought to Egypt

d) Fig. 16. Abydos. Face inférieure de l'objet (matière?)[1].

e) Abousir el-Meleq. Cristal[2].

f) Abousir el-Meleq. Cornaline[3].

g) Abousir el-Meleq. Cornaline[4].

h) Harageh (matière?)[5].

i) Harageh. Feldspath vert[6].

j) Dans ce même ordre d'idées, citons un collier de faïence que j'ai acheté dernièrement chez M. Tano et qui serait originaire de Meïdoum (?). Cette pièce, appartenant à la fin de l'Ancien Empire, se trouve à présent aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Elle consiste, dans son état actuel, en dix-huit pendeloques de faïence verte en forme de coléoptères très schématisés (pl. IV, 10). Ces pièces, en raison de leur forme globuleuse, rappellent plutôt un scarabée sacré qu'un élatéride ou un bupreste. Mais comme le thorax est ici très étroit, je n'ai pas hésité à rapprocher ces pendeloques de celles de l'époque pré- ou protohistorique décrites précédemment.



Fig. 16. — Pendeloque en pierre en forme de coléoptère. Face ventrale.

---

from the Sudan — Beginning of Dyn. 0". (Pour cette dernière assertion, cf. *supra* note); cf. également Petrie, *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2 : "Of *S. D.* 77 also, was a translucent green serpentine beetle found in the lowest level of the town of Abydos (I, LI, 7)".

(1) Petrie, *Abydos*, t. II, 1903, pl. XIV, n° 282, p. 30 : "The beetle amulet was (found) at 120 (grave), and most belong to the time of the earliest kings. In the town the beetle amulet was of the same age..... *Abydos*, I, LI, 7."

(2) Möller und Scharff, *Das vorgeschichtliche Gräberfeld von Abusir el-Meleq*, 1926, p. 57, n° 376, pl. 36, Berlin invent. n° 19622. "Aus Bergkristall... 1, 9 cm." Provenant du tombeau n° 1042.

(3) Möller und Scharff, *loc. cit.*, Berlin invent. n° 19623. "... aus Karneol... 2, 4 cm. lang. Die Trennung des Rückenschildes und der Flügeldecken ist bei dem Stück aus Karneol durch Ritzlinien angegeben."

(4) Möller und Scharff, *loc. cit.* Berlin invent. n° 19244. "1.5 cm. lang aus Karneol."

(5) Engelbach, *Harageh*, pl. XIV, 14, tombe 231. A la pl. XIV M. Engelbach attribue cet objet à l'Ancien Empire, tandis qu'à la page 9 il l'attribue à la première période intermédiaire de Petrie.

(6) Engelbach, *Harageh*, 1923, pl. LI, 44, D, provenant du tombeau 124 qui remonte, d'après M. Engelbach (p. 15), à la XIIe dynastie. J'attribuerais volontiers à

k) La pendeloque dessinée à la figure 17[1] reproduit probablement, elle aussi, un coléoptère d'une forme très schématisée, mais elle diffère considérablement de toutes les autres représentations; peut-être faut-il la rapprocher de la pendeloque représentée à la figure 13 et à la planche IV, 6. La pièce, d'après M. G. Brunton, qui l'a trouvée à Badari[1], remonte à la IXe ou à la Xe dynastie. Long. 0 m. 016.

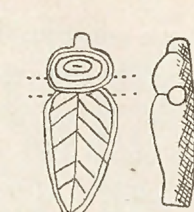


Fig. 17. — Pendeloque en faïence en forme de coléoptère (agrandi d'un tiers).

Outre les pendeloques en forme de coléoptères appartenant aux époques prédynastiques ou protohistoriques, mais dont l'exécution trop sommaire rend l'identification impossible, il est une pièce sur laquelle nous devons nous étendre avec quelques détails. Cette pendeloque en pierre dure (serpentine noire) représentée à la planche VII *a* et *b* mesure 59 × 25 × 16 mm. et remonte probablement à l'époque protohistorique. Achetée en 1905 par M. Jean Capart à Louqsor, elle est actuellement conservée aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles. Sur la face inférieure de l'abdomen (pl. VII, *b*) apparaissent deux trous de suspension (deux ébauches de trous existent également sur le thorax, mais l'artiste semble avoir renoncé à les achever). La forme de cette pendeloque (pl. VII, *a* et *b*) rappelle beaucoup celle de l'*Hydrophilus piceus* L., gros coléoptère aquatique[2] (pl. VII, *c* et *d*). Mais cette apparence est peut-être trompeuse, car on pourrait

---

cet objet une plus grande antiquité, mais je ne puis en décider, ne connaissant pas toutes les circonstances de la découverte.

(1) G. Brunton, *Qau and Badari*, II, 1928, pl. XCVII, n° 41 "other beetles", cf. p. 12 : "*Class 41. Green Beetles* (= *Am.* (= Petrie, *Amulets*, 1914) 261). Only one example, of the IXth-Xth dyns., was found."

(2) Sir Flinders Petrie a dernièrement publié (*Antaeopolis. The Tombs of Qau*, 1930, pl. XXI, 4, "Quarry, Hermitage; Bowls, XIIth-XVIIth dynasties", p. 15, 36) un plateau en terre appartenant à la XIIe dynastie et orné de représentations incisées. A ce propos Sir Flinders Petrie s'exprime ainsi : "The frequent subject of a fish was here mistaken, and a tail placed at each end of it. It may have been thought to be a boat..." A côté du dessin représentant un poisson ou une barque stylisés on remarque un coléoptère de la forme suivante : , coléoptère que je considère comme un hydrophilide, vu le milieu dans lequel il figure.

également penser à d'autres coléoptères. Remarquons, cependant, que la section transversale de la pendeloque coïncide d'une façon remarquable avec celle de l'insecte lui-même, dont la face ventrale présente une arête très caractéristique. La photographie a très heureusement rendu l'arête de l'objet en pierre (pl. VII, *b*), mais beaucoup moins nettement celle de l'insecte vivant, masquée par la présence des pattes (pl. VII, *d*). Cette espèce devait être excessivement commune dans l'Égypte ancienne, époque où les travaux d'irrigation étaient plus restreints qu'aujourd'hui. A l'époque actuelle on nettoie très soigneusement tous les canaux, et l'on dessèche tous les marécages; aussi ce grand Hydrophilide, comme d'ailleurs beaucoup d'autres insectes aquatiques, devient-il de plus en plus rare en Égypte faute d'eaux stagnantes où il puisse se développer.

Enfin, je n'ose trancher la question de savoir si les objets étranges figurés sur les minces plaquettes en ivoire provenant d'un damier de la Ire ou de la IIe dynastie, trouvé à Abou Roâch [1], représentent véritablement des insectes (pl. VII, *e*).

4. — PENDELOQUES EN FORME DE COLÉOPTÈRES TROUVÉES DANS D'AUTRES CENTRES DE CIVILISATION [2].

Les lignes qui suivent n'ont pas pour but de démontrer, à propos de quelques pendeloques semblables à celles mentionnées plus haut, l'existence de relations très anciennes entre l'Égypte et d'autres pays. L'insuffisance de nos connaissances à ce sujet nous oblige à ne rien avancer qu'avec beaucoup de prudence, car ressemblance n'implique pas nécessairement

[1] *Journal d'entrée* du Musée du Caire, n° 45038. Fouilles de l'Institut français du Caire, 1912-1913. Pas publié. Sur les fouilles exécutées à Abou Roâch, et plus spécialement sur la découverte d'une nécropole appartenant aux «deux premières dynasties», cf. P. Lacau, *Note sur les travaux de l'Institut français du Caire* (*1912-1913*), dans *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des Séances de l'année 1913*, Paris 1913, p. 520 (p. 4 du tirage à part).

[2] A propos d'une amulette en forme de coléoptère trouvée au Sennâr par Cailliaud, cf. *infra*, p. 174 [30] (note appartenant à la page 173 [29]).

dépendance [1]. Ce principe étant bien établi, je me contenterai d'énumérer et de décrire quelques pendeloques en forme de coléoptères qui ressemblent beaucoup à celles dont nous avons parlé plus haut, mais qui appartiennent à d'autres civilisations :

a) Les figures 18 et 19 [2] donnent les croquis de pendeloques en forme de coléoptères trouvées à Ninive. La pendeloque de la figure 18 ressemble beaucoup à celles des figures 14, 15, 16 etc. du présent article; au contraire, la représentation de la figure 19 n'est pas assez claire pour permettre une comparaison avec une des pendeloques égyptiennes décrites ci-dessus. M. Horace C. Beck, à qui nous devons la publication des pendeloques de Ninive [2], dit à propos de la figure 18 (du présent article) : «Several specimens of a new faience amulet which probably represent a beetle» [3], et à propos de la figure 19 : «There is a fine shell amulet possibly representing a beetle (?)» [4]. Concernant l'époque à laquelle appartiennent ces pendeloques, il ajoute : «I think it is safe to say that the beads are not more recent than 2900 B. C.» [5]. Cette date coïncide à peu près avec celle des pendeloques égyptiennes de l'époque archaïque, cf. *supra*, p. 166 [22] à 169 [25].



Fig. 18. — Pendeloque en forme de coléoptère, trouvée à Ninive.



Fig. 19. — Pendeloque en forme de coléoptère, trouvée à Ninive.

b) La figure 20 donne une reproduction [6] du fameux bupreste sculpté en bois de conifère, trouvé dans la «Grotte du Trilobite» (Arcy-sur-Cure,

[1] Cf. H. Junker, *Die Entwicklung der vorgeschichtlichen Kultur in Ägypten*, dans *Publication d'hommage offerte au P. W. Schmidt*, 1928, p. 885 : «..... eine Übereinstimmung muss... nicht gleichbedeutend mit einer Entlehnung... sein». Cf. également L. Keimer, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéol. orient.*, t. XXXI, 1931, p. 219.

[2] *Beads from Nineveh*, dans *Antiquity. A Quaterly Review of Archaeology*, décembre 1931, 427-437.

[3] *Op. cit.*, p. 431, fig. 23, p. 429.

[4] *Op. cit.*, p. 432, fig. 33, p. 429.

[5] *Op. cit.*, p. 437.

[6] D'après Joseph Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, I, *Archéologie préhistorique*, 1908 (= 1924), p. 220, fig. 87; cf. également p. 172 [28], note 2.

Yonne, France). Cette pièce remonte à l'époque magdalénienne[1]. Elle ressemble beaucoup à la figure 9 de la présente étude.

La pendeloque en os dont nous voyons un petit croquis à la figure 21 a été découverte à Juzaine en Belgique. Elle appartient également, comme la précédente, à l'époque magdalénienne[2]. On la comparera avec les figures 14, 15 et 16.

Fig. 20. — Pendeloque en forme de coléoptère, trouvée en France.



Fig. 21. — Pendeloque en forme de coléoptère, trouvée en Belgique.

II. — REMARQUES SUR QUELQUES NOMS ÉGYPTIENS DE COLÉOPTÈRES.

Nous avons vu plus haut (p. 151 [7] à 155 [11]) que l'*Agrypnus notodonta* Latr. devait être en relation avec la déesse Néith, qu'il avait donc à l'époque pré- ou protohistorique une signification religieuse, autrement dit, que des représentations de coléoptères étaient employées comme amulettes. On pouvait l'admettre *a priori*, car les objets variés figurant des divinités, animaux sacrés, plantes, etc., qui entraient dans la composition

(1) Communication due à l'obligeance du R. P. P. Bovier-Lapierre.

(2) Cf. Joseph Hamal-Nandrin et Jean Servais, *Contribution à l'étude du paléolithique supérieur en Belgique. La grotte dite «du coléoptère»*, dans *Revue anthropologique. Organe de l'Institut International d'Anthropologie*, 35e année, nos 4-6, avril-juin 1925, p. 12 et 13 (fig. 8) : «Parmi les pièces les plus intéressantes découvertes à Juzaine, les objets de parure sont à mentionner spécialement et, en tout premier lieu, la pendeloque en ivoire représentant un Coléoptère (Dysticus?) [?? L. K.]... On ne connaît en France que quelques très rares pendeloques figurant des insectes; citons entre autres : le coléoptère (Bupreste) en lignite, percé de deux trous de suspension, trouvé dans la grotte du Trilobite à Arcy-sur-Cure (Yonne), la coccinelle (? L. K.) en ivoire, avec trou de suspension, découverte dans l'abri de Langerie-Basse (Dordogne), (voir G. et A. Mortillet, *Musée préhistorique*, Paris 1903, pl. XXVIII, fig. 238 et 239) et la coccinelle (?) recueillie par le Dr Lalanne à Cap-Blanc (Dordogne), signalée par lui, en 1910, dans la *Revue préhistorique*, et également percée d'un trou de suspension.» Je dois la connaissance de l'article précité à l'obligeance de M. B. van de Walle.

des colliers[1] doivent être considérés comme des amulettes. Le cas de l'*Agrypnus notodonta* Latr. confirme bien cette théorie. Le *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L., bien qu'il ait reçu par la suite une utilisation surtout pratique comme cachet, fut, lui aussi, à l'origine un emblème religieux. Petrie[2] cite plusieurs cas où des coléoptères appartenant à diverses espèces furent trouvés dans le mobilier funéraire de tombes prédynastiques, ce qui prouve que l'on vénérait déjà certains coléoptères au début de l'histoire égyptienne. Nous sommes assez bien documentés sur la signification du *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. dans la religion égyptienne; par contre nous ne savons pour ainsi dire rien au sujet de la signification d'autres coléoptères égyptiens dont nous avons étudié quelques représentations dans les pages qui précèdent. Ainsi nous ne pouvons encore dire aujourd'hui pourquoi l'*Agrypnus notodonta* Latr. était consacré à la déesse Néith.

Il est probable qu'on a commencé à enfiler les coléoptères mentionnés plus haut pour en former des colliers à cause de leur aspect chatoyant et que l'on a porté ces insectes dans leur état naturel[3] comme pur ornement. Ces objets ont reçu dans la suite une signification religieuse[3] et ont été imités en pierre, en métal et en faïence.

(1) Cf., par exemple, Petrie, *Amulets*, 1914, *passim*.

(2) *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2. «That various kinds of beetle were venerated in Egypt from prehistoric times is clearly proved, both from the preserved animals, and from the images of them. So far back as *S. D.* 53, in the earlier part of the second prehistoric civilisation, two jars in a grave contained numerous dried beetles (grave *B* 328, Diospolis). Rather later, in *S. D.* 66, a grave (*B* 234) contained a jar with scarab beetles. Of the same age another grave (*B* 217) contained a jar with dozens of large desert beetles, and an immense quantity of small beetles. Another grave, undated (*B* 17), had thirthy-six beetles in a jar..... About the time of King Den (*S. D.* 81) in a grave at Tarkhan (120) was a jar containing many large desert beetles. Passalacqua found the *Buprestis* beetle embalmed at Thebes.» (Petrie fait sans doute allusion à Joseph Passalacqua, *Catalogue raisonné et historique des Antiquités découvertes en Égypte*, 1826, p. 20 «Animaux sacrés, embaumés ou séchés», p. 21 «n° 442. Une cantharide».) Mais *tous* ces exemples ne seraient démonstratifs que s'il était *prouvé* que ces insectes *ne se sont introduits accidentellement* dans les vases (cf. *supra*, p. 146 [2], note appartenant à la page 145 [1]).

(3) Cf. la description que nous a laissée P. A. Latreille d'une amulette formée par

Si nous connaissions le nom égyptien de quelques coléoptères comme nous connaissons celui du *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. (*ḫprr*), il nous serait peut-être possible de trouver dans les textes quelques brèves indications sur la signification symbolique de ces coléoptères et des amulettes qui en sont la production. Malheureusement ce n'est pas le cas, pour autant que je puisse en juger. Cependant en dehors du nom du scarabée (*ḫprr*) il existe encore un autre mot désignant un coléoptère jusqu'à présent indéterminé. Ce mot, *ʿnḫ*, m'est tout d'abord connu par les textes des Pyramides[1] (1301, 1633, 2107 éd. Sethe) : (P, 1301, *c*) [2]; (M et N, 1633, *c*)

un coléoptère (brachycère) et recueilli par Cailliaud au Sennâr : «Il paraît, d'après l'individu rapporté par ce voyageur, qu'afin de pouvoir suspendre au cou le cadavre de l'animal, on lui arrache d'abord la tête et les pieds, et qu'on lui fait un trou sous le ventre pour le vider; on introduit ensuite dans l'intérieur du corps l'extrémité d'une lanière de cuir, en la faisant passer par l'ouverture antérieure du corselet ou prothorax; on la fait sortir par celle qu'on a pratiquée sur le dessous de l'abdomen, afin d'y former un nœud qui, renfermé dans la cavité abdominale, empêche le corps de l'insecte de couler; l'autre extrémité de la lanière va en s'élargissant, et s'attache probablement au collier ou à tout autre suspensoir..... Quel est le motif qui a inspiré à cette peuplade nègre un sentiment religieux pour cet insecte coléoptère? Je l'ignore absolument..... Si le brachycère présente..... quelque analogie avec le scarabée sacré, il aurait, à l'égard de la consistance plus solide de son corps et de la soudure de ses élytres qui forment une sorte de voûte, un avantage que n'offre pas le scarabée sacré, celui de pouvoir se conserver plus longtemps, d'être plus portatif, et de pouvoir servir lui-même d'amulette. On sent que, dans cet état de choses, il est bien plus commode pour un peuple grossier, et chez lequel les arts, que son genre de vie ne lui permet pas de cultiver, ont fait peu de progrès, de porter en nature un objet de culte, que d'y suppléer par un modèle artificiel, dont la fabrication exigerait du temps et une certaine connaissance statuaire» (P. A. Latreille, *Description des insectes*, dans Frédéric Cailliaud, *Voyage à Méroé*..., t. IV, 1827, p. 290-292).

[1] Le nom de cet insecte figure depuis longtemps dans mon index de tous les animaux et toutes les plantes mentionnés dans les textes des Pyramides. Cependant je tiens à remercier respectueusement M. G. Jéquier, qui a bien voulu attirer mon attention sur ce mot.

[2] Ce déterminatif présente dans les textes des Pyramides une forme plus

[1]; (N, 2107 *c*) [1]. L'examen du déterminatif de ce mot *ʿnḫ*, d'après l'édition de M. Sethe, montre qu'il s'agit d'un coléoptère. Le tracé sommaire du déterminatif ne permet naturellement pas d'identifier positivement l'espèce de coléoptère à laquelle nous avons affaire ici, mais il est certain que nous ne sommes pas en présence du *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L.; car la forme du déterminatif de ce mot *ʿnḫ* est trop mince et trop allongée pour pouvoir représenter le scarabée sacré, qui offre plutôt un aspect large et arrondi. La figure 22 montre le scarabée sacré (*Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L.), la figure 23 une représentation ancienne de cet insecte. Dans les textes des Pyramides l'hiéroglyphe représentant le *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. reproduit souvent fidèlement la nature et le *Wörterbuch* de Berlin se sert toujours, pour indiquer l'hiéroglyphe , de la forme . Il ressort de tout cet ensemble de faits que la traduction du mot *ʿnḫ* par «scarabée»[2] est inexacte.



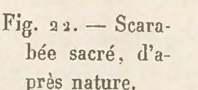


Fig. 22. — Scarabée sacré, d'après nature.

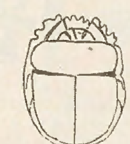


Fig. 23. Scarabée-cachet.

grande que les autres signes de ce mot (cf. l'édition des textes des Pyramides de Sethe).

[1] Voir la note précédente.

[2] Petrie, *Scarabs and Cylinders*, 1917, p. 2 : «In the Pyramid text it is said, "This Unas flieth like a bird and alighteth like a beetle upon the throne which is empty in thy boat, o Ra". Teta is said to "live like the scarab". Pepy is "the son of the scarab which is born in Hotept".» Comme Sir Flinders Petrie n'indique pas les numéros des versets dont il donne la traduction, j'ai dû les rétablir moi-même. Les trois passages cités correspondent aux versets nos 366, 1301 et 1210. Le verset 366 mentionne le *ḫprr* ; Sir Flinders Petrie traduit ce mot par «beetle». Dans le verset 1301 on trouve l'insecte *ʿnḫ* (cf. *supra*), que Sir Flinders Petrie traduit par «scarab». Dans le verset 1210 nous rencontrons encore une fois le *ḫprr*, que Sir Flinders Petrie rend ici par «scarab» et non par «beetle» comme dans le verset 366. On voit donc que ces traductions ne sont pas tout à fait uniformes. Nous devons nous habituer à traduire le mot *ḫprr* par

Ce même coléoptère allongé se retrouve dans le nom d'un personnage qui a dû vivre au début de la IVe dynastie et dont nous connaissons deux statues, une au Louvre (A 39), l'autre à Leyde (D 93)[1]. Dans l'exemple du Louvre le nom propre est gravé sur le genou droit, dans celui de Leyde sur l'épaule droite. La figure 24 reproduit cette inscription d'après des estampages pris par M. le chanoine Ét. Drioton, conservateur adjoint au Louvre, et par M. van Wijngaarden, conservateur du Musée de Leyde[2]. La lecture de ce nom propre (fig. 24) a particulièrement retenu l'attention de MM. Wiedemann, R. Weill[3] et Steindorff[4], mais leurs explications ne m'ont pas convaincu. Je verrais volontiers dans ce nom propre (fig. 24) une variante du mot *ʿnḫ*, qui désigne dans les textes des Pyramides un coléoptère (cf. *supra*, p. 174 [30]). Ainsi le nom du personnage représenté par les deux statues devrait se lire simplement *ʿnḫ*. On ne s'attendrait pas à trouver le terme *ʿnḫ* employé pour désigner une personne; cependant les noms *ʿnḫj* et *ʿnḫw* ne sont pas rares dans l'onomastique égyptienne, comme on peut le constater dans le recueil de Miss Murray sur les noms propres et les titres, qui en renferme neuf exemples[5]. Le fait que le déterminatif du coléoptère

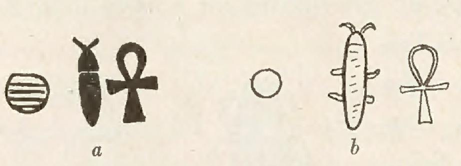


Fig. 24 (*a* et *b*). — Nom propre de la IVe dynastie.

«scarabée sacré», le mot *ʿnḫ* par «coléoptère allongé non encore identifié» (vraisemblablement un élatéride ou un bupreste, cf. *infra*, p. 176 [32]).

(1) La bibliographie à peu près complète concernant ces deux statues se trouve dans R. Weill, *Des monuments et de l'histoire des IIe et IIIe dynasties égyptiennes*, 1908, p. 181, note 1.

(2) Cf. également l'estampage de ce nom propre donné par M. J. Capart, *Recueil de monuments égyptiens*, t. I, 1902, pl. II et III, texte, et par M. R. Weill, *op. cit.*, p. 181.

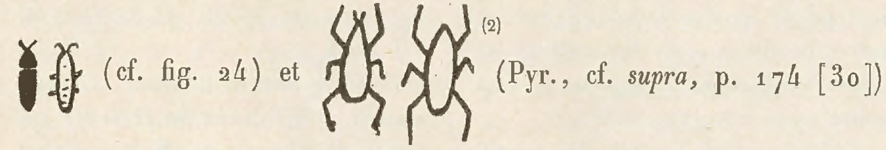
(3) M. Weill (cf. *supra*, note 1) discute les lectures proposées par Pleijte et M. Wiedemann et défend la sienne.

(4) *Die Kunst der Aegypter*, 1928, p. 59 : «Das Sitzbild eines..... Beamten namens *Anch-aper*...». M. Steindorff a eu l'obligeance de me communiquer par lettre qu'il ne soutient guère cette lecture et qu'il adopte la mienne.

(5) Cf. Murray, *Index of Names*, 1908, pl. III, cf. ..., ..., ..., ... et Jéquier, *Tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II*, 1929, p. 128, ...

se place dans ce mot *ʿnḫ* (fig. 24) avant le ⊜, ne peut guère surprendre dans l'écriture de cette époque, car nous connaissons des cas analogues remontant à l'époque ancienne. Je me contente de citer le mot *ḫprr*, écrit parfois ... dans les textes des Pyramides[1].

Nous avons déjà noté plus haut (cf. *supra*, p. 175 [31]) que le déterminatif ... (Pyr., cf. *supra*, p. 174 [30], et fig. 24), représentant la figure d'un coléoptère schématisé, ne peut évoquer le *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. à cause de sa forme mince et allongée et, d'autre part, nous avons dit qu'une identification positive est impossible *a priori*. Mais en comparant les différentes formes du déterminatif du mot *ʿnḫ* (Pyr., cf. *supra*, p. 174 [30] et les deux statues archaïques (fig. 24)) avec les coléoptères étudiés plus haut (pl. I, 4; pl. III, 2, *a-d*; pl. IV, 1, *f-k*; pl. VII, *c*, *d*; fig. 8) et avec les anciennes reproductions de coléoptères (planches I-VII; figures 6, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16), on est frappé par le fait que le déterminatif du mot *ʿnḫ* ... (Pyr., cf. *supra*, et fig. 24) a la même forme allongée, caractéristique de beaucoup de coléoptères (par exemple d'élatérides et de buprestides). Si l'on compare, par exemple, le déterminatif ... ou ... des textes des Pyramides avec le buprestide *Steraspis* (fig. 8) ou avec l'élatéride *Agrypnus notodonta* Latr. (pl. III, 2 et pl. I, 4), on remarque entre eux une ressemblance évidente. C'est à dessein que je m'exprime aussi prudemment, car il est impossible, je le répète, d'identifier des représentations aussi sommaires que le sont les déterminatifs du mot *ʿnḫ* (Pyr., cf. *supra*, p. 174 [30], et fig. 24) ainsi que certaines amulettes en forme de coléoptères (planches IV, 2-12, V, VI; figures 9 à 17). Reprenons maintenant la comparaison du déterminatif *ʿnḫ* avec les pendentifs de colliers qui ne montrent pas les antennes ni les pattes de l'animal. Si l'on retranche du déterminatif


(cf. fig. 24) et ...[2] (Pyr., cf. *supra*, p. 174 [30])

---

(1) Par exemple Pyr. 366, *b*. — (2) D'après le *Wörterbuch*, t. I, p. 204.

l'indication des antennes et des pattes, on obtient une forme qui est identique à celle de certaines pendeloques, etc... présentées plus haut (planches I à VII; figures 2, 6, 7, 9 à 17)[1], la forme du *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L. restant exclue.

Les pendeloques en forme de coléoptères traitées plus haut apparaissent à fin de l'époque prédynastique et disparaissent au cours du Moyen Empire, tandis que les représentations du scarabée sacré qui, au début de l'histoire égyptienne, sont beaucoup plus rares que les coléoptères allongés, les remplacent plus tard complètement. C'est à bon droit que M. Scharff dit, en parlant de la pendeloque archaïque en forme de *Steraspis squamosa* Klug. (fig. 7) : « mit dem späteren Skarabäus (il pense au scarabée-cachet) hat dieser Käfer nichts zu tun »[2].

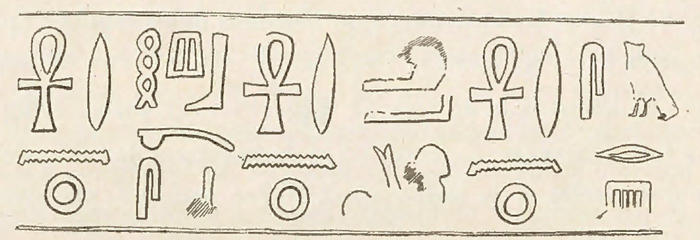


Fig. 25. — Empreinte archaïque trouvée à Bêt Khallâf.

Parmi les empreintes de cachets trouvées par M. Garstang[3] à Bêt Khallâf (IIIe dynastie) et étudiées par M. Sethe[4], il en est quelques-unes dont la lecture proposée par ce dernier savant m'avait d'abord paru discutable. L'empreinte que je reproduis à la figure 25[5] est lue *nḏm ˁnḫ*[6] (nous ne nous intéressons ici qu'à ce passage de l'empreinte, passage qui se ré-

[1] J'ai signalé plus haut (p. 157 [13]) pourquoi les antennes et les pattes du coléoptère de Nagˁ ed-Dêr sont seulement tracées sur la face ventrale et ne dépassent pas le contour de l'objet. Sur les autres pendeloques en forme de coléoptères les antennes et les pattes ne sont même pas indiquées au tracé.

[2] Möller und Scharff, *Das vorgeschichtliche Gräberfeld von Abusir el-Meleq*, 1926, p. 57, n° 376.

[3] *Mahâsna and Bêt Khallâf*, 1903.

[4] Cf. l'ouvrage cité dans la note précédente.

[5] Garstang, *op. cit.*, pl. XXVI, 7, K 5.7, p. 26.

[6] Cf. également R. Weill, *Des monuments et de l'histoire des IIe et IIIe dynasties égyptiennes*, 1908, p. 181 et suiv., pl. II (statue du Louvre A 39).

pète trois fois) par M. Sethe. Je me suis demandé si le signe allongé[1] que M. Sethe prend pour un n'est pas en réalité une simplification du signe et si le mot entier ne doit pas se lire tout simplement *ˁnḫ*, comme c'est le cas pour le mot *ˁnḫ* « coléoptère mince et allongé ». L'analogie entre ce mot *ˁnḫ* des textes des Pyramides (cf. *supra*, p. 174 [30] et 175 [31]) et du nom propre (cf. fig. 24) d'une part et de l'empreinte en question (fig. 25) d'autre part, est en effet très frappante. Pour une autre empreinte (fig. 26)[2] M. Sethe donne la lecture suivante :

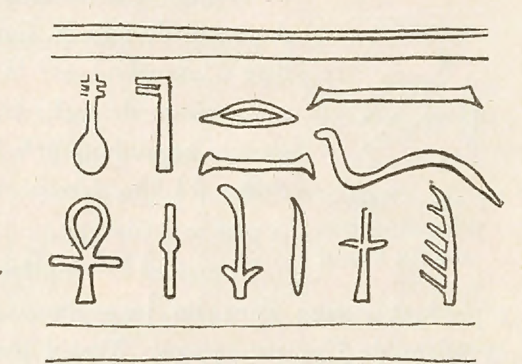


Fig. 26. — Empreinte archaïque trouvée à Bêt Khallâf.

nfr ˁnḫ nṯr wḏ rn nḏm nḏj. Ne pourrait-on pas lire *rn* () *ˁnḫ*? Plus compliqué est le cas de l'empreinte représentée à la figure 27[3]. M. Sethe, qui regarde le signe en question comme la forme la plus ancienne du signe, lit par conséquent *nḏm*, et cette lecture paraît être évidente quand on la compare avec les graphies [4] et [5] et lorsqu'on se rend compte que *nḏm* ne s'écrit jamais seulement avec les trois lettres + + , mais toujours avec . Pour cette dernière raison je suis

[1] Un signe complètement analogue sert, dans les textes des Pyramides (1202, *d*, P. M. N.), de déterminatif au mot *wt*, qui s'écrit régulièrement avec l'hiéroglyphe . Le signe en question aurait donc les deux significations suivantes : *a*) déterminatif ancien au mot *wt*, généralement écrit ; *b*) forme archaïque de .

[2] Garstang, *op. cit.*, pl. VIII, 3 *a*, K 1.3 *a*, p. 20.

[3] Garstang, *op. cit.*, pl. X, 15, K 1.15, p. 24.

[4] Pyr., 1172.

[5] Erman und Grapow, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, t. II, 1928, p. 378. Cf. également Margaret A. Murray, *Index of Names and Titles of the Old Kingdom*, 1908, pl. IX, *nḏm*, *nḏm-ib*, *nḏm-ˁnḫ*.

presque convaincu que le signe allongé que nous voyons aux figures 25, 26, 27 n'a rien à faire avec le coléoptère mince et allongé. Je ne vois donc aucune raison sérieuse de lire *ʿnḫ* le signe en question. A propos de [1], M. Gardiner pourrait ajouter dans sa liste d'hiéroglyphes[2] la représentation archaïque dont nous venons de parler (fig. 25, 26 et 27). Enfin l'empreinte reproduite à la figure 28[3] se lit, d'après M. Sethe, , *sdm dd*, mais sa conservation me paraît si peu satisfaisante qu'il vaut mieux la laisser de côté.

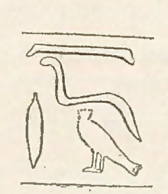


Fig. 27. — Empreinte archaïque trouvée à Bêt Khallâf.

Le mot *ʿnḫ* «coléoptère mince et allongé» se rencontre cependant encore dans les inscriptions des temples égyptiens de l'époque grecque. N'est-il pas curieux de constater qu'il s'emploie à cette époque pour désigner le scarabée sacré (et le soleil)[4] et que son déterminatif a pris en même temps la forme globuleuse du *Scarabaeus (Ateuchus) sacer* L.? Voici quelques[5] exemples parvenus à ma connaissance :

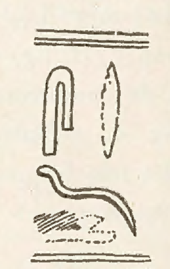


Fig. 28. — Empreinte archaïque trouvée à Bêt Khallâf.

1° avec la signification de scarabée sacré :
Edfou : Duemichen, *Altaegyptische Tempel-Inschriften*, 1867, t. I, pl. 63 :

Il est arrivé telle et telle chose au lieu qui appartient à celui dont le plumage est bigarré :

Sa Majesté vole à l'état de scarabée, elle règne sur l'ennéade par sa force.

---

[1] L. Keimer, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéol. orient.*, t. XXXI, 1931, p. 221.

[2] Gardiner, *Egyptian Grammar*, 1927. *Sign-list*, M. 29.

[3] Garstang, *loc. cit.*, pl. X, 13, K 1.13, p. 24.

[4] Erman und Grapow, *Wörterbuch der aegyptischen Sprache*, t. I, 1926, p. 204 : «*ʿnḫ* Gr(iechisch) als Name der Sonne».

[5] A part les exemples que je cite ici, M. Chassinat m'en a aimablement communiqué d'autres, que je juge inutiles de rapporter, car ils n'ajouteraient rien au sens déjà établi de ce mot *ʿnḫ*.

Edfou : Rochemonteix-Chassinat, *Le temple d'Edfou*, t. I, p. 410 :

Grand scarabée qui s'élève dans le champ de Iarou.

2° avec la signification de scarabée en forme du scarabée *ʿpj*.
Edfou : Chassinat, *Le Mammisi d'Edfou*, 1910, p. 146.
Le roi confère un scarabée comme amulette au scarabée *ʿpj* :

[1]

Attacher un scarabée sacré au scarabée *ʿpj*.

Au même endroit l'amulette est appelée : . Cf. également Mariette, *Dendérah*, t. III, 1871, pl. 54 *v*, le roi offre au dieu Horus un scarabée , appelé , et *ibidem*, pl. 56 *f*, le roi offre au dieu Horus un collier orné d'un pectoral sur lequel on voit le scarabée , cf. fig. 29. L'amulette est appelée [2].

Philæ. Photographie de Berlin n° 297; fiche du *Wörterbuch* de Berlin n° 3280 (d'après M. Anthes).

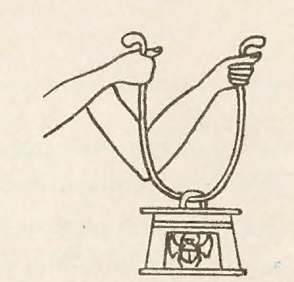


Fig. 29. — Le scarabée-amulette .

désignant un scarabée-amulette ayant les élytres déployés.

	Présentation du scarabée *ʿnḫ*. Formule :
	Le scarabée *ʿnḫ* pour toi,
	afin que tu vives,
	afin que ton être secret vive.

---

[1] cf. Erman und Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, t. I, 1926, p. 179 «Bez(eichung) der geflügelten Sonne in Käfergestalt».

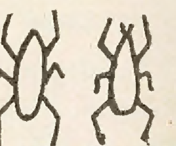
[2] D'après une communication due à l'amabilité de M. Anthes, ce mot se retrouve une fois avec la même signification à Dendérah (temple d'Osiris).

3° ☥𓆣 avec la signification du soleil.

Karnak, Bab el-ʿAmara, temple de l'époque gréco-romaine (copie de M. Sethe, 4, 53; fiche du *Wörterbuch* de Berlin n° 298, 64 *b* (d'après M. Anthes)) :

☥𓆣...

Le scarabée *ʿnḫ* sous sa forme de *Ḫprj.*

Le *Wörterbuch* de Berlin (I, 204) donne les graphies que ses éditeurs connaissaient pour ce mot *ʿnḫ* («eine Käferart») : le mot *ʿnḫ* des textes des Pyramides[(1)] y est écrit correctement avec le signe , celui de l'époque grecque, par contre, avec le scarabée sacré 𓆣. L'explication de cette différence se trouve, à mon avis, dans le fait que le coléoptère *ʿnḫ*, qui jouait un certain rôle à l'époque prédynastique et à l'époque des Pyramides puisque son amulette demeura en usage depuis l'âge prédynastique jusqu'au Moyen Empire, était tombé dans l'oubli à l'époque grecque. A ce moment on avait pris l'habitude de remplacer le coléoptère *ʿnḫ* par le scarabée sacré, l'insecte vénéré par excellence, un des symboles les plus connus dans la religion égyptienne. S'il en est ainsi, les Égyptiens de la basse époque auraient commis la même erreur que les égyptologues modernes qui ont confondu le coléoptère *ʿnḫ* (cf. *supra,* p. 174 [30], Pyr. et fig. 24) avec le coléoptère *ḫprr* 𓆣 (cf. *supra,* fig. 22 et 23), le *Scarabaeus* (*Ateuchus*) *sacer* L.[(2)].

(*A suivre.*)

[(1)] Le nom propre inscrit sur les statues du Louvre et de Leyde n'y est pas signalé.

[(2)] Cf. *supra,* p. 175 [31], note 2 (Petrie); cf. également Speleers, *Les Textes des Pyramides égyptiennes,* t. I, *traduction,* 1923, versets 1301, 1633, 2107 et t. II, *vocabulaire,* 1924, p. 21 «*ʿnḫ,* scarabée».

EXPLICATION DES PLANCHES.

Pl. I, 1. Collier en or composé de cinquante pendeloques en forme d'*Agrypnus notodonta* Latr. (IVe dynastie).

2. Une de ces pendeloques d'après un croquis de l'auteur.

3. Deux *Agrypnus notodonta* Latr. représentés sur un fragment d'une plaque en schiste, cf. pl. II, 1.

4. Croquis d'un *Agrypnus notodonta* Latr. d'après nature, grandeur de l'original.

Pl. II, 1. Fragment d'une plaque en schiste représentant deux *Agrypnus notodonta* Latr. et l'emblème de la déesse Néith.

2. Fragments de vase en schiste représentant un *Agrypnus notodonta* Latr. sacré. Époque protohistorique.

Pl. III, 1. Bijou en or imitant un *Agrypnus notodonta* Latr. Époque protohistorique.
a et *b* d'après l'original, grandeur naturelle.
c et *d* croquis d'après l'original, grandeur naturelle.

2. *Agrypnus notodonta* Latr. d'après nature.
a et *b* croquis agrandi.
c et *d* photographie en grandeur naturelle.

Pl. IV, 1. Pendeloques de lapis-lazuli en forme d'*Acmaeodera polita* Klug. Époque intermédiaire entre l'Ancien et le Moyen Empire.
a et *b* grandeur naturelle.
c, *d* et *e* agrandissement de la pendeloque.
f et *g* *Acmaeodera polita* Klug. d'après nature, grandeur de l'original.
h, *i* et *k* agrandissement de ce même bupreste.

2 et 3. Pendeloques en faïence bleue représentant un coléoptère, probablement un bupreste (IVe dynastie).

4. Pendeloque en serpentine imitant un coléoptère indéterminable. Époque pré- ou protohistorique.

5. Pendeloques en faïence verte représentant des coléoptères, probablement des buprestes (IVe-VIe dynastie).

6. Pendeloque en faïence verte représentant un coléoptère indéterminé.

7. Pendeloques en or, incrustées de lapis-lazuli représentant un coléoptère, probablement un bupreste (VIe dynastie).

8. Pendeloque en or, incrustée de lapis-lazuli représentant un coléoptère, probablement un bupreste. Fin de l'Ancien Empire.

9. Pendeloque en faïence brune représentant un coléoptère, probablement un bupreste. Entre la IVe et la VIe dynastie.

10. Quelques pendeloques en faïence bleue, représentant un coléoptère très schématisé. Fin de l'Ancien Empire.

11. Quelques pendeloques en faïence vert olive représentant un coléoptère probablement un bupreste (VIe dynastie).

Pl. IV, 12. Pendeloques en faïence vert clair représentant un coléoptère, probablement un bupreste. Entre la IVe et la VIe dynastie.

Pl. V. Collier en or et en faïence appartenant à un personnage nommé Imtepy [hieroglyphs]. Les pendeloques qui composent le dernier rang ont la forme de coléoptères, probablement des buprestes. VIe dynastie.

Pl. VI. Collier en faïence. Les pendeloques du dernier rang ont la forme de coléoptères, probablement des buprestes. Entre la IVe et la VIe dynastie.

Pl. VII. *a* et *b*. Pendeloque de serpentine noire imitant peut-être le coléoptère *Hydrophilus piceus* L.

a) face supérieure,

b) face inférieure. Époque pré- ou protohistorique.

c et *d*. *Hydrophilus piceus* L.

c) face supérieure,

d) face inférieure.

e. Deux minces plaquettes en ivoire provenant d'un damier avec des représentations indéterminables (coléoptères?).

*
* *

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer mes vifs remerciements à M. A. Alfieri, Conservateur et Secrétaire Général de la Société Royale Entomologique d'Égypte, qui a très aimablement mis à ma disposition les ressources de sa vaste érudition et les belles collections dont s'enrichit chaque jour le Musée Entomologique, grâce à la munificence éclairée de S. M. le Roi Fouad Ier.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

L. Keimer.

Le Caire, le 25 octobre 1931.

NOTE ADDITIONNELLE.

Cet article était complètement composé, lorsque je constatai qu'Amélineau (*Les nouvelles fouilles d'Abydos*, 1895-1896, pl. XXVII, XXVIII, p. 212-213, fig. 49) avait déjà publié deux des fragments représentés ici à la planche II, 2. Voici l'explication amusante qu'en donne Amélineau : «... le bras semble... sortir d'une sorte de coiffure que je n'ai jamais vue et qui ne manquera pas de surprendre les archéologues, car la figure n'apparaît pas. Un point au milieu de cette sorte de perruque semble représenter l'oreille; mais je ne vois pas trop comment l'oreille pourrait paraître lorsque toute la figure est cachée.» Cf. également Amélineau, *Antiquités égyptiennes trouvées à Abydos*, 1904 (Catal. de la vente de la collect. Amélineau, 8 et 9 février 1904), p. 43, n° 286 : «Fragment très fin en schiste ardoisier représentant un personnage dont on ne voit que l'oreille et le bras qui tient un sceptre ⟨hiéroglyphe⟩. Toute la tête semble avoir disparu sous une perruque fort épaisse ou sous des ornements qui la recouvraient. Pièce unique et de très grande importance pour l'histoire de la décoration.»

L. K.

UN ROI AMASIS-PSAMMÉTIQUE A-T-IL EXISTÉ?

PAR M. HENRI GAUTHIER.

Le Musée du Caire conserve un manche de sistre en terre émaillée de couleur bleue (ayant tourné au vert), inscrit au *Journal d'entrée* sous le numéro 29378, sans indication de provenance.



Cet objet mesure 0 m. 118 de hauteur et présente une section presque carrée (0 m. 032 × 0 m. 036) à angles arrondis. Une mortaise en creux, également carrée, mesurant 0 m. 015 de côté et 0 m. 025 de profondeur, était destinée à recevoir le tenon qui terminait le sistre à sa partie inférieure.

Les deux inscriptions gravées, sur deux des faces opposées, en une colonne d'hiéroglyphes grossièrement exécutés contrairement à l'usage de l'époque saïte, et dont je me borne à reproduire ci-contre la seconde, sont les suivantes :

a) (←) ⟨hiéroglyphes⟩ «le dieu bon, seigneur des deux terres, seigneur de l'accomplissement de ce qui est bien, Ḥor»;

b) (←) ⟨hiéroglyphes⟩ «le dieu bon, seigneur des deux terres, roi de la Haute et de la Basse-Égypte, Aḥmōse, fils de Rê, Psamṯik».

Ces deux légendes sont rigoureusement parallèles, mais tandis que la première concerne un particulier du nom de Ḥor, probablement le dédicateur du sistre au temple de la déesse Neith dans la ville de Saïs, la

seconde se rapporte à un certain roi Aḥmōse-Psamṯik sous le règne de qui vivait cet individu. Il est déjà assez étrange de voir le nom d'un simple particulier introduit par des épithètes généralement réservées au Pharaon «dieu bon», «seigneur des deux terres», et *nb ìr nfr·t*, synonyme de l'expression *nb ìr ìḫ·t* que l'on a si fréquemment employée dans les protocoles royaux. Mais bien plus surprenante encore est la réunion, dans la légende d'un seul et même roi, de deux noms *personnels* de Pharaons, comme Aḥmōse et Psamṯik, c'est-à-dire de deux noms que nous sommes habitués à rencontrer tous les deux dans le second cartouche, tandis qu'il n'existe pas ici de nom d'*intronisation* ou nom de premier cartouche, en relation avec tel ou tel état ou telle ou telle qualité du dieu solaire Ré.

Sans doute, nous connaissons déjà au moins un autre exemple de pareille formation, dans le nom du roi Amenemḥēt-Sebekḥotpe de la XIIIe dynastie, composé lui aussi de deux noms de famille. Mais jamais sous la XXVIe dynastie saïte, à ma connaissance du moins, un roi Aḥmōse-Psamṯik n'avait encore été signalé.

Il ne peut s'agir, semble-t-il, d'aucun des quatre rois Psamṯik connus, car les noms d'intronisation ou de premier cartouche de ces rois étaient respectivement :

-Psamṯik Ier (*Ψαμμήτιχος* [Hérodote, II, 2, 28, 157]; *Ψαμμήτιχος*, *Ψαμμίτιχος*, *Ψαμμητύχος* [Manéthon])[1];

-Psamṯik II (*Ψάμμις* [Hérodote, II, 159, 160, 161]; *Ψάμμουθις ἕτερος* [Manéthon])[2];

-Psamṯik III (*Ψαμμήτιχος* [Hérodote, II, 1], *Ψαμμήνιτος* [*ibid.*, III, 10, 14, 15]; *Ψαμμεχερίτης* [Manéthon])[3];

-Psamṯik IV (?) (nom grec inconnu, localisation dans le temps indécise)[4].

---

(1) Voir mon *Livre des Rois*, t. IV, p. 66.

(2) *Ibid.*, p. 92.

(3) Voir mon *Livre des Rois*, t. IV, p. 131.

(4) *Ibid.*, p. 132.

Quant au roi -Amasis, successeur d'Apriès et père de Psamṯik III, son nom d'intronisation était .

Il nous faut donc admettre, au cas où le manche de sistre qui nous occupe ne serait pas simplement un faux, l'une des trois explications suivantes :

a) Il exista réellement un *cinquième* roi Psamṯik, dont le nom d'intronisation, pour insolite que cela puisse paraître, aurait été identique au nom personnel d'Amasis. La chose semble assez peu probable, puisque nous sommes déjà embarrassés du quatrième roi Psamṯik, , dont aucun souvenir n'a subsisté chez les auteurs grecs;

b) Le graveur de l'inscription de notre manche de sistre a fait confusion entre les deux fils du roi Amasis, dont l'un, , le futur roi Psamṯik III, était né de la reine *Tent-Kheta*, et l'autre, (nommé Amasis, comme son père), était issu d'une certaine , *Nakht-š-Bastit-rrou*[1]. Le premier, né d'une reine, était évidemment seul qualifié pour recueillir la succession paternelle, et il la recueillit, en effet, à la mort du roi Amasis (fin 526). Le second, au contraire, issu d'une femme qui n'était pas de sang royal, avait peut-être, tout en n'ayant aucun droit à régner, cherché à conquérir le trône aux dépens de son frère;

c) Le graveur des inscriptions du manche de sistre n° 29378 du Caire, sans doute assez ignorant et vivant dans une partie reculée de la province, loin de la capitale Saïs, peut-être même en Haute-Égypte (détail impossible à vérifier puisque la provenance de l'objet nous est inconnue), au moment troublé de la mort du roi Amasis et du règne éphémère de son fils et successeur Psamṯik III, c'est-à-dire, lors de la conquête de l'Égypte par le roi de Perse, Cambyse, aurait fait confusion entre ces deux derniers pharaons nationaux et aurait réuni sur un seul roi les deux noms *personnels* du père et du fils, dont il ignorait peut-être les noms d'*intronisation*.

---

(1) Voir mon *Livre des Rois*, t. IV, p. 129-130.

Reste, il est vrai, l'hypothèse d'un faux. Sans doute, M. A. Lucas, chimiste attaché au Service des Antiquités, qui a soigneusement examiné l'objet, s'est nettement prononcé en faveur de l'authenticité des matériaux, aussi bien de la faïence que de l'émail. Mais il demeure toujours possible que les deux colonnes d'inscriptions aient été tracées, dès l'antiquité même, par un habile faussaire, qui aurait eu soin de chauffer légèrement au préalable l'émail pour le ramollir. Les hiéroglyphes sont, en effet, de facture assez grossière, tranchant nettement sur la technique généralement très soignée des scribes et graveurs de l'époque saïte. On y peut relever, d'autre part, la forme assez rare de certains signes, [hiéroglyphe] (au lieu de [hiéroglyphe]) dans le cartouche Aḥmōse, [hiéroglyphe] (au lieu de [hiéroglyphe]) dans le cartouche Psamṯik. Mais ces deux raretés ne suffisent pas cependant, à elles seules, pour nous permettre de conclure à un faux. Plus grave peut-être est l'attribution à un particulier de titres qui, en bonne règle, étaient accordés aux seuls Pharaons.

M. Wiedemann a mentionné en 1884 dans son *Aegyptische Geschichte* (p. 661) deux petits monuments de Psamṯik III qui, précisément, sont de même nature que celui dont nous nous occupons : un manche de sistre dans la collection Brugsch et un fragment de sistre, originaire de Karnak, dans la collection Myers. N'ayant pu avoir connaissance des cartouches inscrits sur ces deux monuments, je ne saurais dire si ces cartouches sont bien les mêmes que ceux du petit temple de Karnak marqué J dans la publication de Mariette et du linteau de porte du temple d'Osiris-Pameres également à Karnak. Si, par hasard, ces deux objets, ou au moins l'un d'entre eux, portait, comme le manche de sistre n° 29378 du Caire, le nom [hiéroglyphes] dans le premier cartouche, nous serions plus rassurés sur l'authenticité de l'énigmatique roi Amasis-Psammétique.

H. Gauthier.

VESTIGES

DE LA FIN DU MOYEN EMPIRE À KARNAK

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

Les récents travaux de Karnak ont fourni de nombreux monuments portant des cartouches royaux. Je rappellerai, en particulier, pour la période encore obscure intermédiaire entre le Moyen et le Nouvel Empire, cette curieuse stèle dont M. Lacau a si bien étudié le protocole dans le volume du *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale* consacré à M. V. Loret[1].

Datant également de cette époque, il y a lieu de signaler encore :

1° La partie antérieure d'un sphinx en calcaire, trouvée en juin 1925 au cours du creusement du drain destiné à assurer l'écoulement des eaux de l'inondation annuelle, portant sur la poitrine et entre les pattes la légende verticale : (←) [hiéroglyphes]. Il s'agit de l'un des rois Sebekhotpe ayant probablement appartenu à la XIIIe dynastie, celui que l'on appelle généralement Sebekhotpe III, dont les monuments thébains sont encore assez rares pour mériter d'être signalés[2].

2° Un fragment de linteau de porte (?) portant, au-dessous du disque solaire aux ailes éployées [hiéroglyphes], le cartouche d'intronisation [hiéroglyphes], seul reste d'une des deux légendes affrontées qui devaient occuper toute la largeur du linteau et dont la moitié symétrique, perdue, contenait sans

---

[1] Tome XXX, p. 881-896.

[2] Voir, sur ce pharaon, mon *Livre des Rois*, t. II, p. 19-21, et Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien*, chap. v, *La fin de la famille Sekhemré et les premiers Sebekhotep*, p. 411-420.

doute le second cartouche du roi, son nom de famille (Sebekemsaf).
Le cartouche Śḫm-wꜣḏ-ḫʿw-Rʿ désignait, en effet, le premier des deux rois Sebekemsaf, dont les monuments thébains connus étaient déjà en assez grand nombre [1].

H. Gauthier.

[1] Voir mon *Livre des Rois*, t. II, p. 71-72, et Weill, *La fin du Moyen Empire égyptien*, chap. v, *Les Sebekemsaf et leur groupe*, p. 380-385.

UNE STATUE DE RAMSÈS Ier DÉFUNT
ORIGINAIRE D'ABYDOS

PAR

M. HENRI GAUTHIER.

On sait que le Pharaon Séthi Ier-Menephtah a laissé maints témoignages de la vénération toute particulière dont il entourait la mémoire de son père Ramsès Ier. Ce dernier, déjà probablement vieillard lorsqu'il monta sur le trône de Thèbes à la mort d'Ḥaremḥab, s'était associé, dès l'an 2 de son règne, son fils Séthi comme corégent. Son règne semble, d'ailleurs, avoir été très court et n'avoir pas dépassé cet an 2 [1]. C'est en sa qualité de prince héritier associé au trône que Séthi dirigea l'expédition militaire contre les populations de la Nubie inférieure conçue par Ramsès Ier et qu'il fit graver ses noms à côté de ceux de son père sur la stèle commémorative de cette campagne qui fut érigée, en l'an 2, près de Ouâdi Halfa et qui est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre sous la cote C. 57. Le vieux roi paraît être décédé avant même le retour de son fils.

Devenu seul roi, Séthi Ier, après avoir reconquis la Palestine et signé un traité de paix avec le roi des Hittites, dont les forces lui avaient barré dans la vallée de l'Oronte la route du nord, se préoccupa d'assurer à l'âme de son père une éternelle tranquillité en consacrant à son culte funéraire

[1] Voir, à ce sujet, mon *Livre des Rois d'Égypte*, t. III, p. 2. Les deux seules dates *certaines* connues pour le règne de Ramsès Ier sont, en tout cas, celles du *10 Pakhons de l'an 1er* (stèle n° 1378 de l'Institut égyptologique de Strasbourg : Spiegelberg, *Ä. Z.*, LVI, p. 55-56 et pl. IV) et du *20 Méchir de l'an 2* (stèle C. 57 du Louvre, originaire de Ouâdi Halfa), qui ne sont séparées l'une de l'autre que par un intervalle de *neuf mois et demi*. La date du *1er Pharmouthi de l'an 1er*, lue par Weigall en 1907 dans la salle hypostyle du temple d'Amada et attribuée par lui à Ramsès Ier (cf. *A Report on the Antiquities of Lower Nubia*, p. 107), demeure douteuse, car elle n'est accompagnée d'aucun cartouche. M. Winlock, dans sa belle publication des bas-reliefs du temple de Ramsès Ier à Abydos (p. 11-12), lui a attribué une durée de règne de *2 ans et demi au maximum* (1315-1313), mais cette évaluation est, à mon avis, encore trop généreuse.

un certain nombre de pieux sanctuaires. C'est ainsi qu'à l'extrémité nord de la nécropole thébaine, où Ramsès Ier n'avait projeté la construction d'aucun temple de millions d'années, Séthi réserva au culte funéraire de son père un certain nombre de salles dans le monument imposant qu'il édifia pour son propre culte, monument connu aujourd'hui sous le nom de temple de Gournah. C'est ainsi, d'autre part, que dans la ville sainte d'Abydos, à proximité du vénéré tombeau d'Osiris [1], il fit achever, entre les années 1310 et 1300, la construction et la décoration de la chapelle dont Ramsès Ier avait, vers 1314, commencé l'édification, monument qui, bien que consacré au dieu Osiris, seigneur d'Abydos, était destiné avant tout à la célébration du culte funéraire de son fondateur.

Ce temple mortuaire de Ramsès Ier en Abydos, qui était jadis, avec ceux, tout proches de lui, de son fils Séthi Ier au sud et de son petit-fils Ramsès II au nord, un but de pèlerinage pour les pieux Égyptiens venant faire leurs dévotions au tombeau d'Osiris, a été fortuitement retrouvé pendant l'été de 1910 par quelques indigènes. Déjouant la surveillance des agents du Service des Antiquités, ces derniers parvinrent à découper les bas-reliefs les plus importants de ce temple et à les vendre, en 1911, en partie à l'Américain J. Pierpont Morgan, qui en fit don au Musée Métropolitain de New-York, en partie à un antiquaire du Caire, qui, lui aussi, les céda, l'année suivante, au même Musée. Ces bas-reliefs furent immédiatement signalés dans plusieurs articles [2], puis en 1921 publiés dans une étude d'ensemble par M. H. E. Winlock [3].

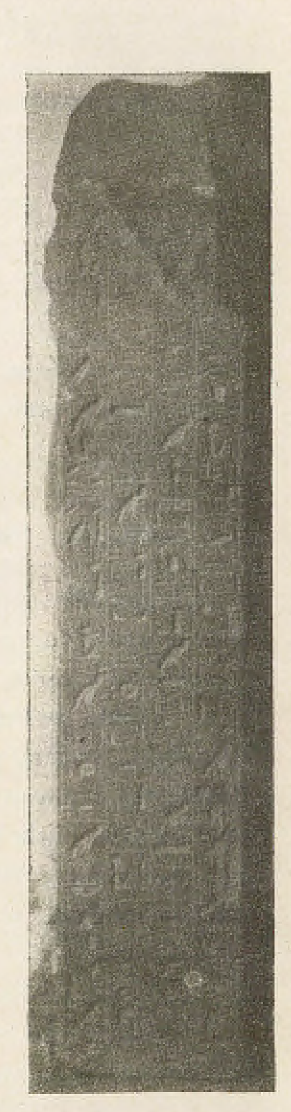
Or l'inspecteur du Service des Antiquités en résidence à Sohag a signalé, en 1931, l'existence chez un marchand d'antiquités de Baliana, près Abydos, d'une belle statue en granit noir (1 m. 75 de hauteur) dont la tête

[1] Abydos était alors la seconde ville d'Égypte en importance, immédiatement après Thèbes. Cf. Strabon, XVII, 1,42 (813) : Ἔοικε δὲ ὑπάρξαι ποτὲ ἡ Ἄβυδος πόλις μεγάλη, δευτερεύουσα μετὰ τὰς Θήβας.

[2] Cf. *Archaeological Report of the Egypt Exploration Fund for 1910-1911*, p. 27; — *Deutsche Tageszeitung*, 27 janvier 1911; — *Orientalistische Literatur-Zeitung*, tome XIV, 1911, p. 132-133; — Maspero, *Revue critique d'histoire et de littérature*, année 1913, tome II, p. 169-170.

[3] *Bas-reliefs from the Temple of Rameses I at Abydos* (*The Metropolitan Museum of Art Papers* : Vol. I, Part 1), in-4°, New York, 1921.

et les bras ont disparu, mais dont les quatre colonnes de légendes hiéroglyphiques indiquent qu'elle représentait le roi Ramsès Ier défunt, à la mémoire de qui elle avait été érigée par la piété filiale de son successeur. Le nom du roi Séthi a, sans doute, et fort malencontreusement, disparu dans la cassure qui a plus ou moins affecté la partie supérieure de chacune des quatre colonnes d'inscriptions. Mais le contexte ne laisse aucun doute et permet de restituer ce nom en toute certitude. Nous nous trouvons donc en présence d'un nouveau témoignage de la piété filiale de Séthi Ier. Comme, d'autre part, il est fait allusion, aux colonnes 2 et 3 du texte de la statue, soit au nome Thinite soit à la ville d'Abydos, nous sommes autorisés à supposer que cette statue de Ramsès Ier défunt provient du temple funéraire de ce dernier dans la ville sainte, lequel fut, nous le savons par ailleurs, achevé et embelli par les soins de son successeur.

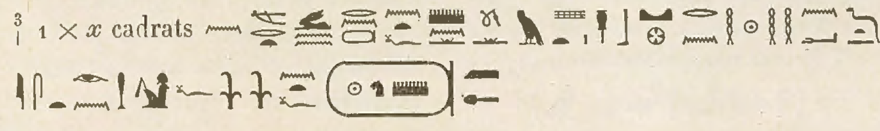


Voici le texte gravé, de droite à gauche, au dos de la statue, en quatre longues colonnes d'hiéroglyphes très soignés qui en occupent toute la hauteur depuis la nuque jusqu'aux pieds (→) :

1 4 + x cadrats de lacune

2 2 + x cadrats

3 1 × x cadrats



[illegible]

1 . . . . *à* (ou *de*) Nb-r-ḏr[1] *ses bienfaits* (?)[2]. *Son fils véritable a entretenu sa mémoire comme Horus entretient la mémoire de celui qui l'a engendré* (c'est-à-dire Osiris)[3], *le roi de la Haute et de la Basse-Égypte Pḥtj-mn-Rᶜ, justifié.*

2 . . . . *qui a fait vivre son nom dans le nome Thinite. Puisse-t-il accorder qu'il s'installe dans sa tombe! Il a fait* [cette statue?] *comme son monument à son père le fils du soleil Rᶜmśśw, justifié.*

3 . . . . *d'amour* (?). *Puisse le nom de son père être stable et prospère dans le nome d'Abydos pour l'éternité et la durée* [*des temps*]*! Voici que Sa Majesté a fait cela* [cette statue?] *pour son père Pḥtj-mn-Rᶜ, justifié.*

4 . . . . *ancêtres* (?). *Voici qu'il est en qualité de roi de la Haute et de la Basse-Égypte*[4]. *La récompense de cela, ce sont les millions d'années d'éternité et de durée en fêtes,* [*et*] *sa joie sur le trône d'Horus comme Ré.*

Si regrettables que puissent être les quatre lacunes mutilant ce texte, elles ne sont pourtant pas de nature à nous empêcher de nous rendre compte que la statue a été dédiée par Séthi Iᵉʳ à la mémoire de son père le roi défunt, porteur de la barbe postiche osirienne et qualifié *mꜣᶜ-ḫrw*, Ramsès Iᵉʳ. Devenu, par son avènement au trône de Thèbes, un nouvel Horus, Séthi renouvelle à l'égard de son père osirifié par la mort les actes de piété filiale par lesquels le fils d'Osiris et d'Isis avait jadis, aux âges légendaires, vengé la mémoire de son père tué par son rival Seth. Au nombre de ces actions éminemment pieuses destinées à «faire revivre

(1) Littéralement «*le maître universel*», périphrase servant à désigner Osiris.

(2) Les mots [illegible] semblent former la fin d'une formule d'introduction concernant le *service funéraire* célébré par Horus en l'honneur de son père Osiris.

(3) Voir la même expression aux lignes 18-19 ([illegible]) et 21 ([illegible]) de la grande inscription dédicatoire de Ramsès II à Abydos (Gauthier, *Biblioth. d'Étude de l'Inst. franç. d'Archéol. orient.*, t. IV, p. 2 et 3).

(4) Littéralement : «*celui du jonc et de l'abeille* [et] *des deux terres*». Formule extrêmement rare.

le nom de son père dans le nome Thinite» et à le «rendre stable et vigoureux à jamais dans la ville d'Abydos» figuraient, naturellement, en première ligne, l'achèvement de la chapelle funéraire que le décès prématuré de son père n'avait pas donné le temps à ce dernier de terminer, puis l'érection dans cette chapelle de la statue, ou plutôt des statues du roi défunt devant lesquelles devaient être présentées les offrandes et récitées les prières rituelles aux jours de fête spécialement désignés à cet effet dans le calendrier de la nécropole.

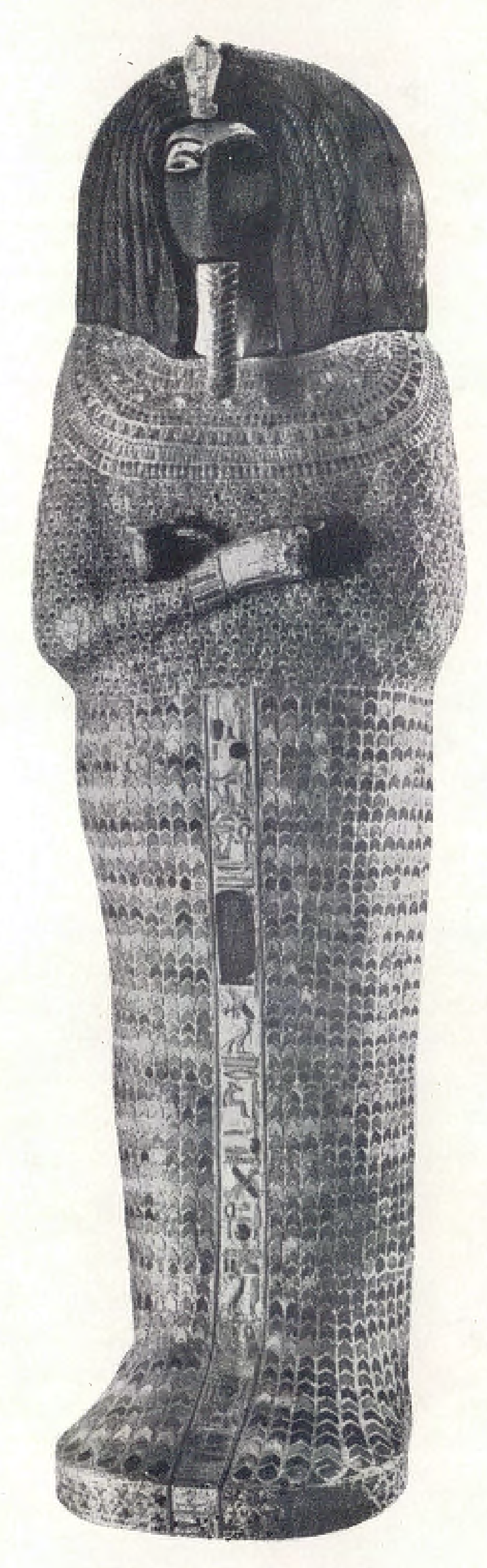
Nous savons, en effet, par deux passages de la grande inscription dédicatoire de Ramsès II au temple funéraire de son père Séthi Iᵉʳ, gravée précisément à Abydos, que le fils se glorifie d'avoir érigé *une statue* de son père et de lui avoir construit la demeure qu'il souhaitait pour abriter *son image*, et, plus loin, d'avoir fondé des offrandes pour *les statues* de son père et de leur avoir offert des présents journaliers[1]. C'est, selon toute vraisemblance, une des statues ainsi érigées par Séthi Iᵉʳ à la mémoire de son père Ramsès Iᵉʳ dans la chapelle mortuaire de ce dernier à Abydos dont M. Winlock a publié en 1921 certains des beaux bas-reliefs, qui est exposée chez le marchand d'antiquités de Baliana[2]. En échange des bons offices que Séthi prodigue ainsi à la mémoire de son père, le puissant dieu d'Abydos, Osiris, dont le surnom *Nb-r-ḏr* «maître de l'univers» est seul conservé en haut de la première colonne de la dédicace, assurera au pieux Pharaon, suivant la formule millénaire, un règne heureux sur le trône d'Horus, règne qui ne cessera pas avec sa vie terrestre mais sera perpétué après la mort par des millions d'années de gloire divine.

H. Gauthier.

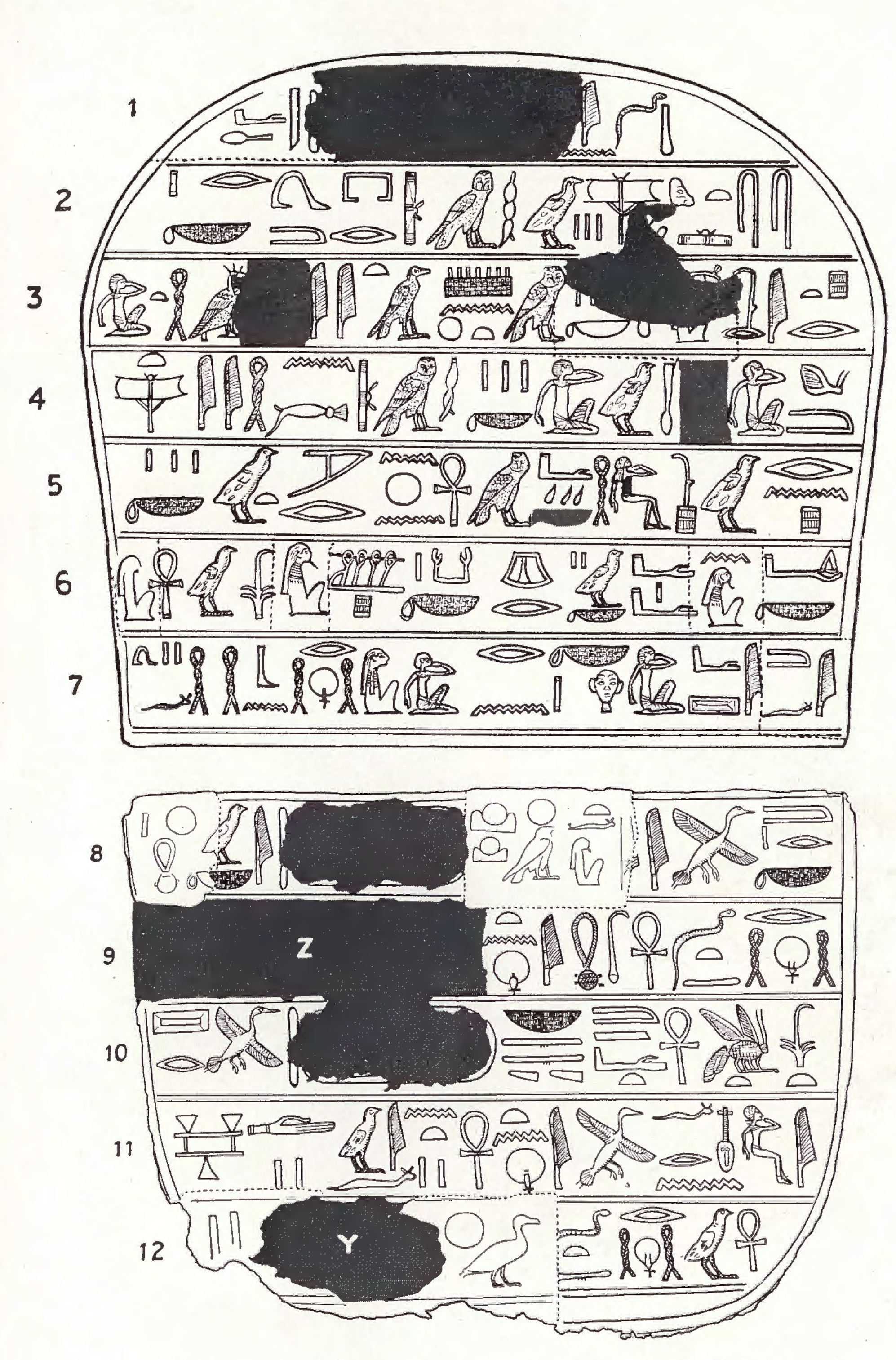
(1) Cf. Breasted, *Ancient Records of Egypt*, vol. III, § 259 et 271; Gauthier, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, XLVIII, p. 54 et 61.

(2) On pourrait, semble-t-il, trouver un argument en faveur de cette interprétation dans le fait que, sur la statue comme sur les bas-reliefs du temple, le premier cartouche de Ramsès Iᵉʳ affecte uniformément la forme [illegible] (cf. Winlock, *op. cit.*, pl. I, III, IV, V, VI, VII, IX), alors que les autres monuments de ce Pharaon donnent *le plus souvent* la forme [illegible] (voir mon *Livre des Rois*, t. III, p. 1 et suiv.). Toutefois, la stèle de Strasbourg à laquelle j'ai fait allusion plus haut, p. 193 note 1, porte également [illegible].

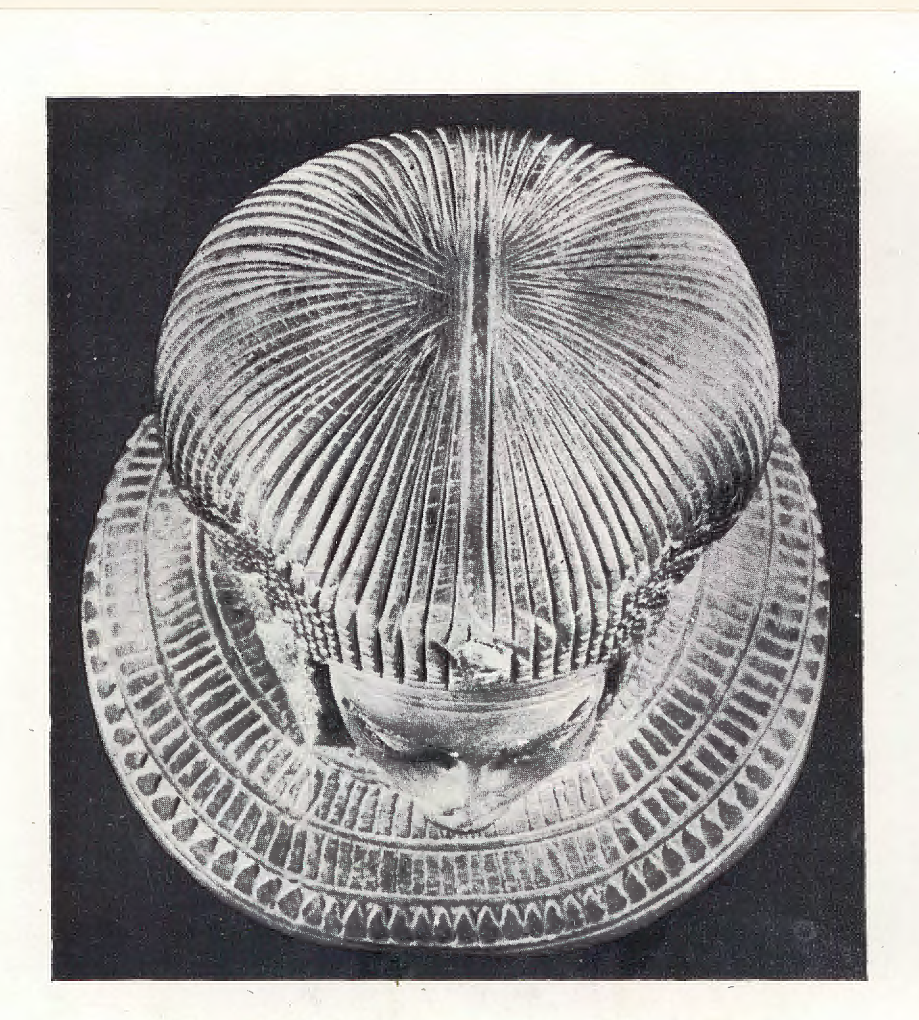
TABLE DES MATIÈRES.



Lid of the so-called coffin of Akhenaten.



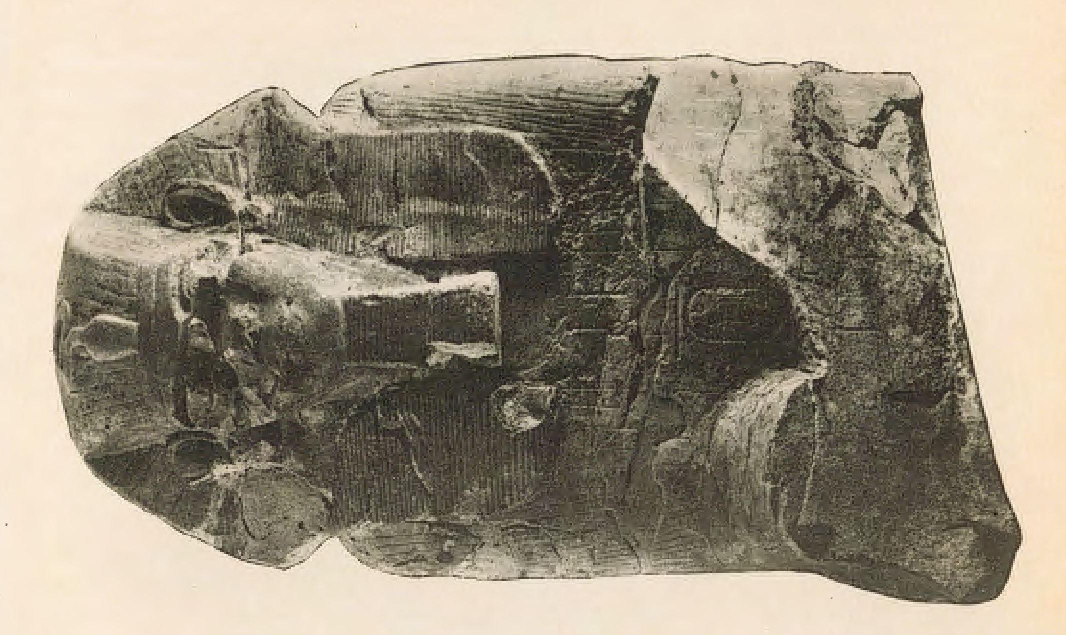
Foot inscriptions (F) of Coffin (traced from photograph by Aḥmad Eff. Yûsif).



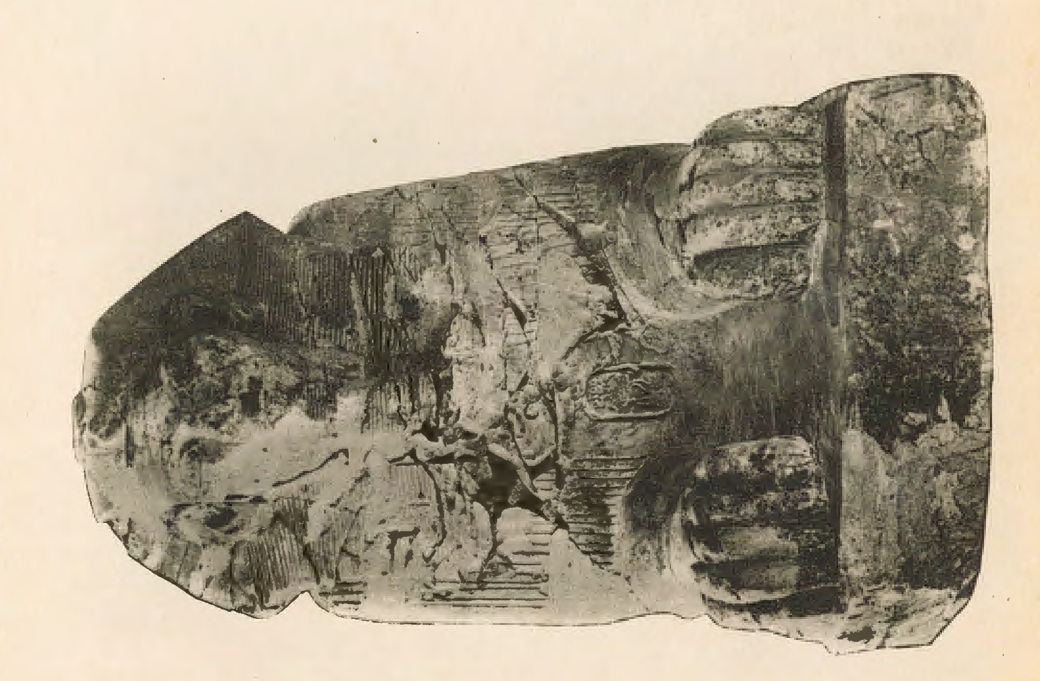
1. — Uræus added to the wig of one of the heads of the canopic vases found in the cache of Queen Tyi.



2. — Limestone group from El-ʿAmârna.



Journal d'Entrée, n° 48874.

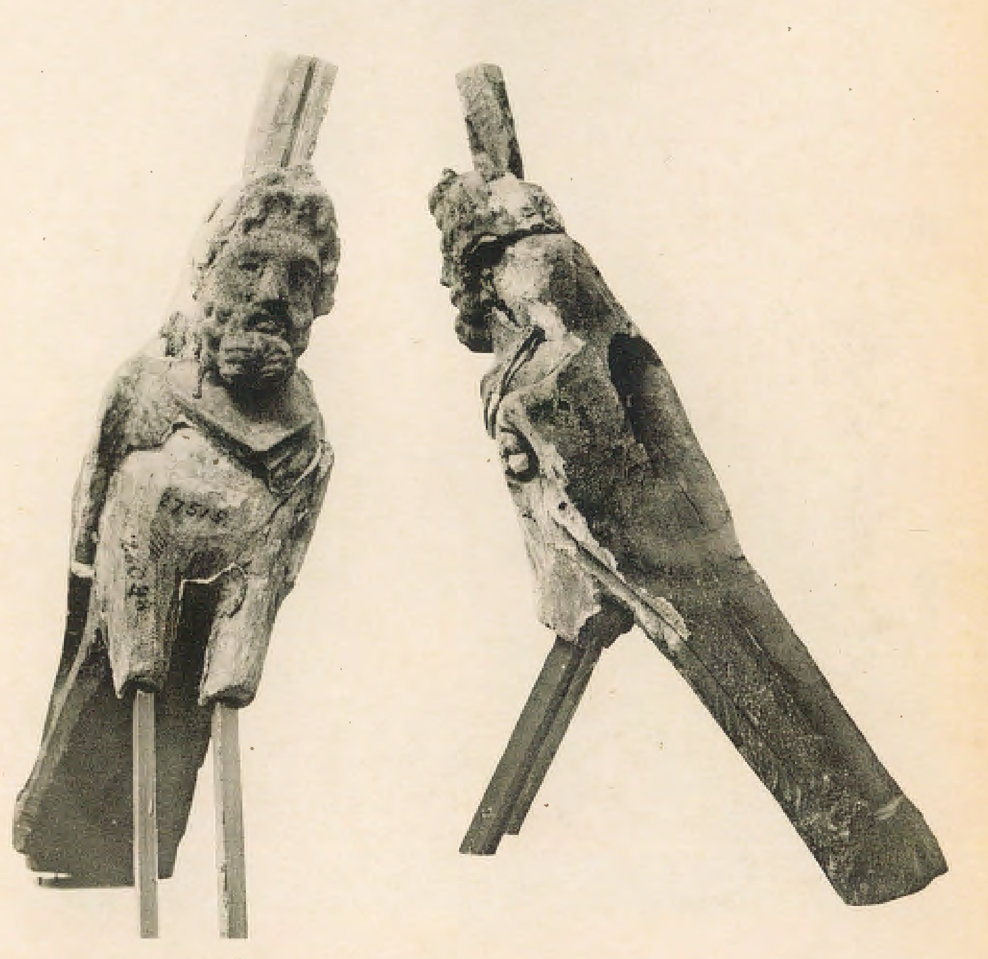


Journal d'Entrée, n° 48875.

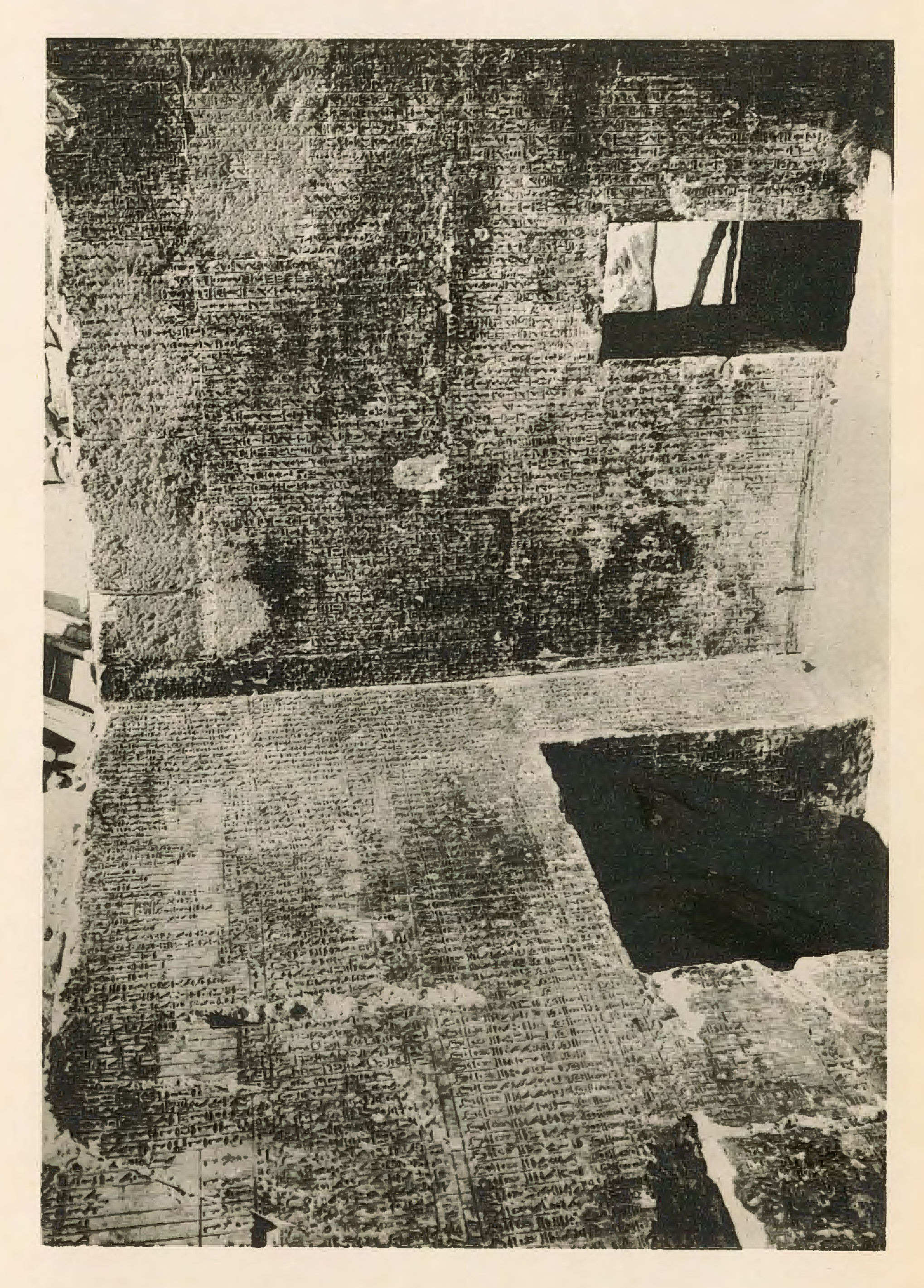
GAUTHIER, *Sphinx d'Edfou.*



1. — Socle en faïence bleue J. 52467.



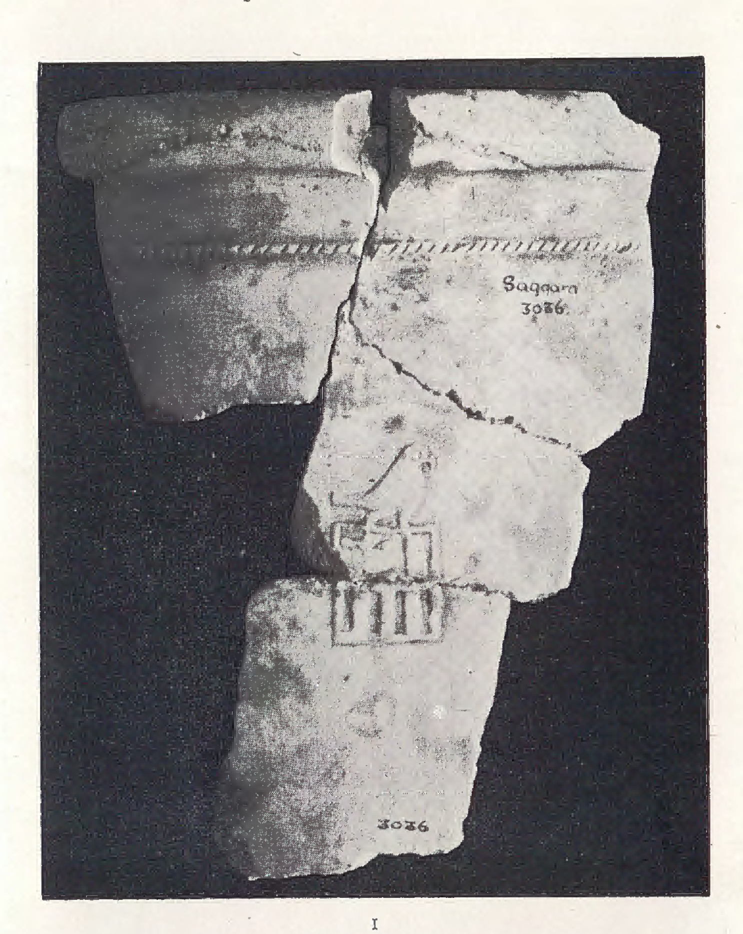
2 - 3. — Aigle en bois stuqué et peint J. 27515.



Angle Nord-Est de la chambre funéraire de la reine Neit.



Porte de la pyramide de la reine Apouit.



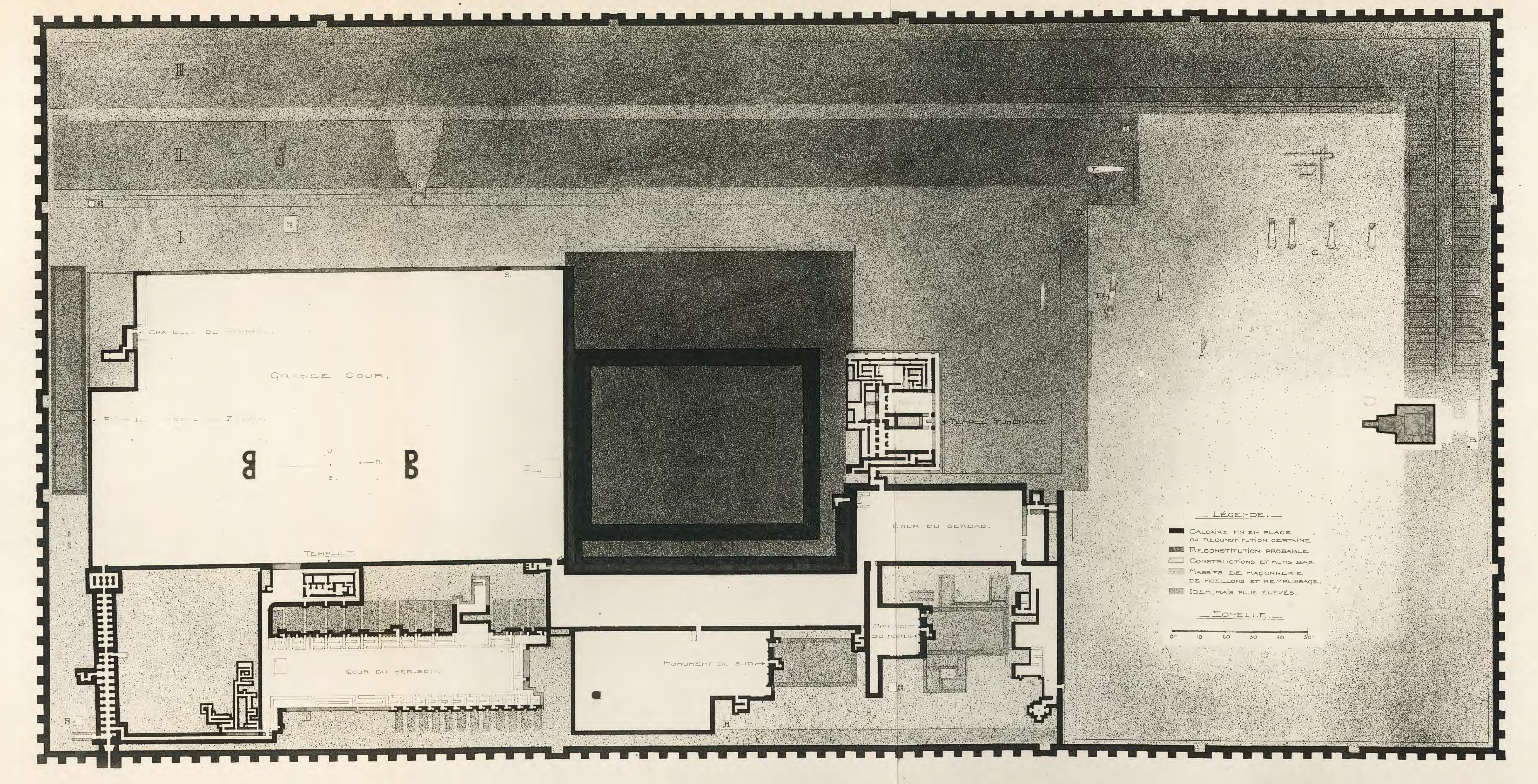
I

1. Alabaster jar with *Serekh* of Aha.



2 3

Crystal vases. (2) Name of Udimu.



Pyramide à degrés. Plan d'ensemble.

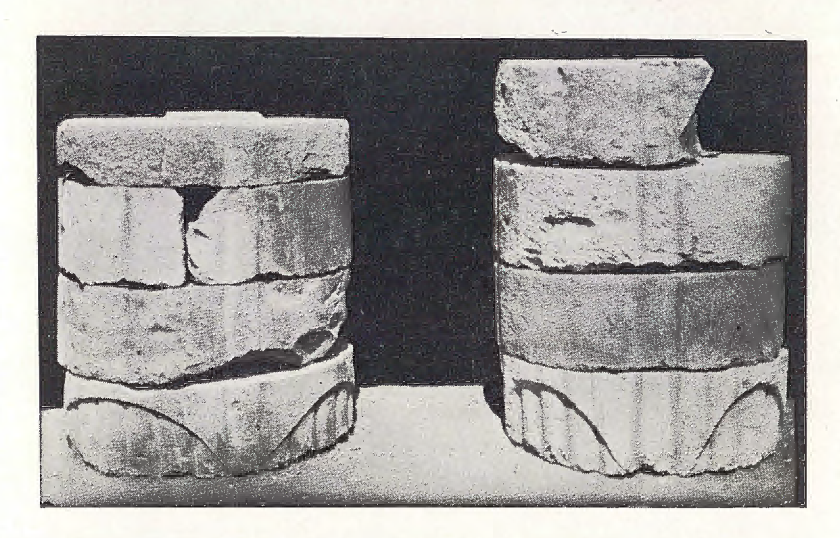
IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



Restauration des colonnes du temple T.



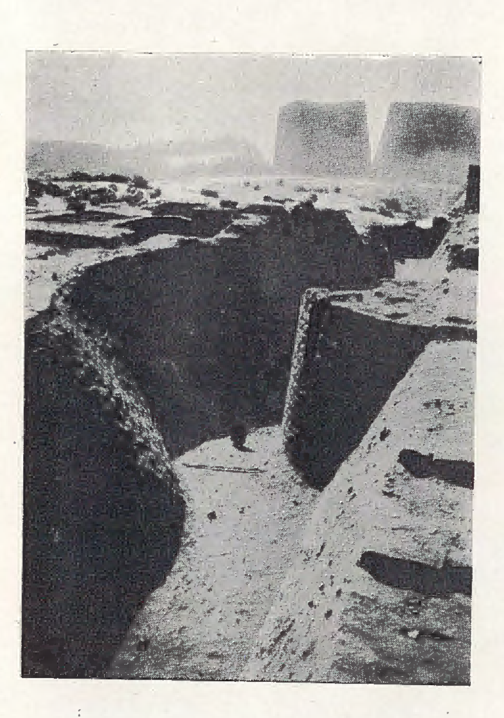
1. Colonne fasciculée restaurée.

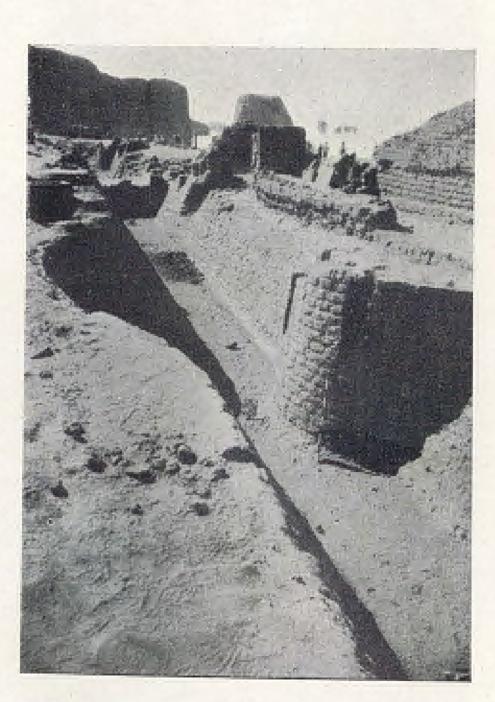


2. Fragments de chapiteaux réassemblés.

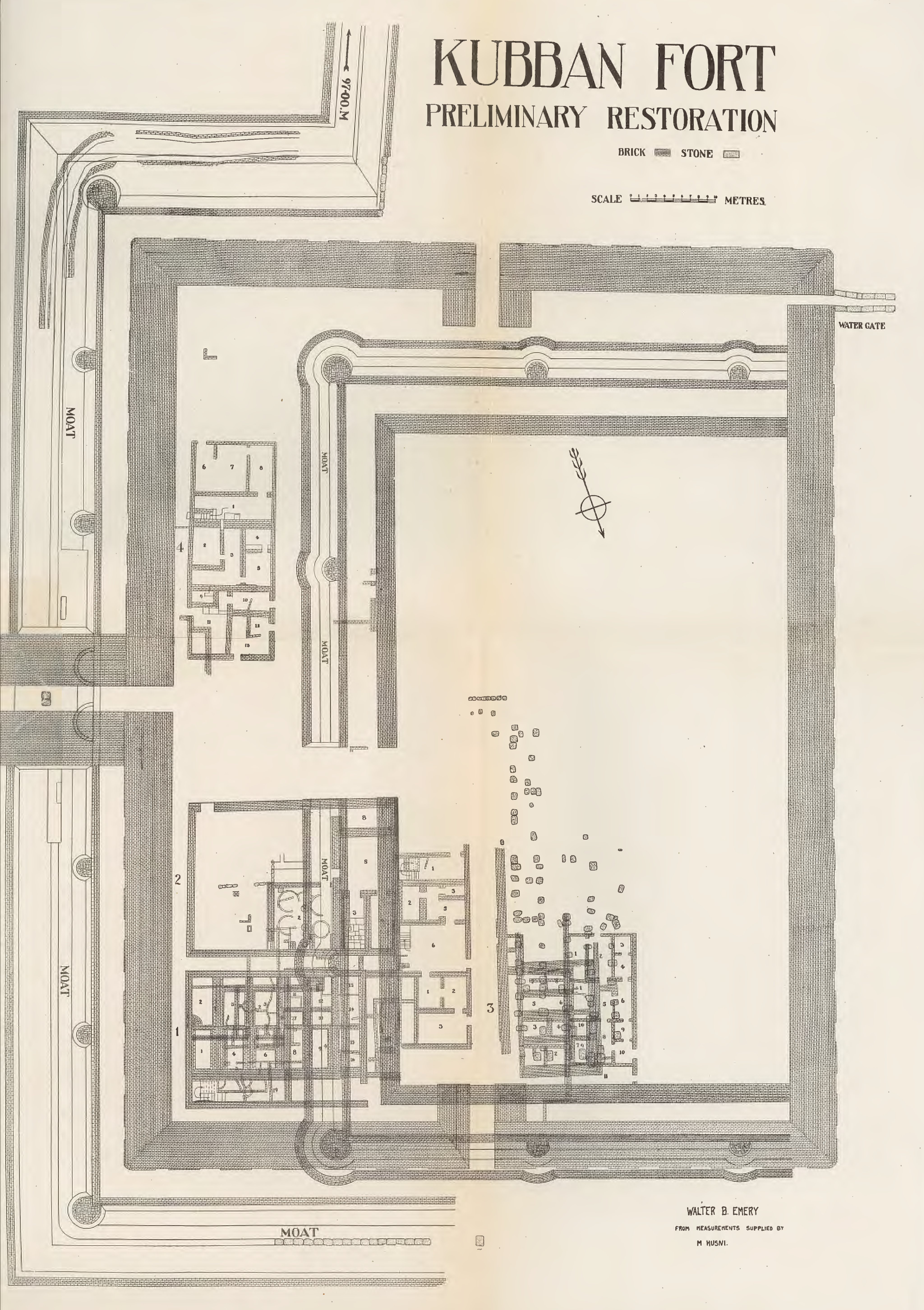


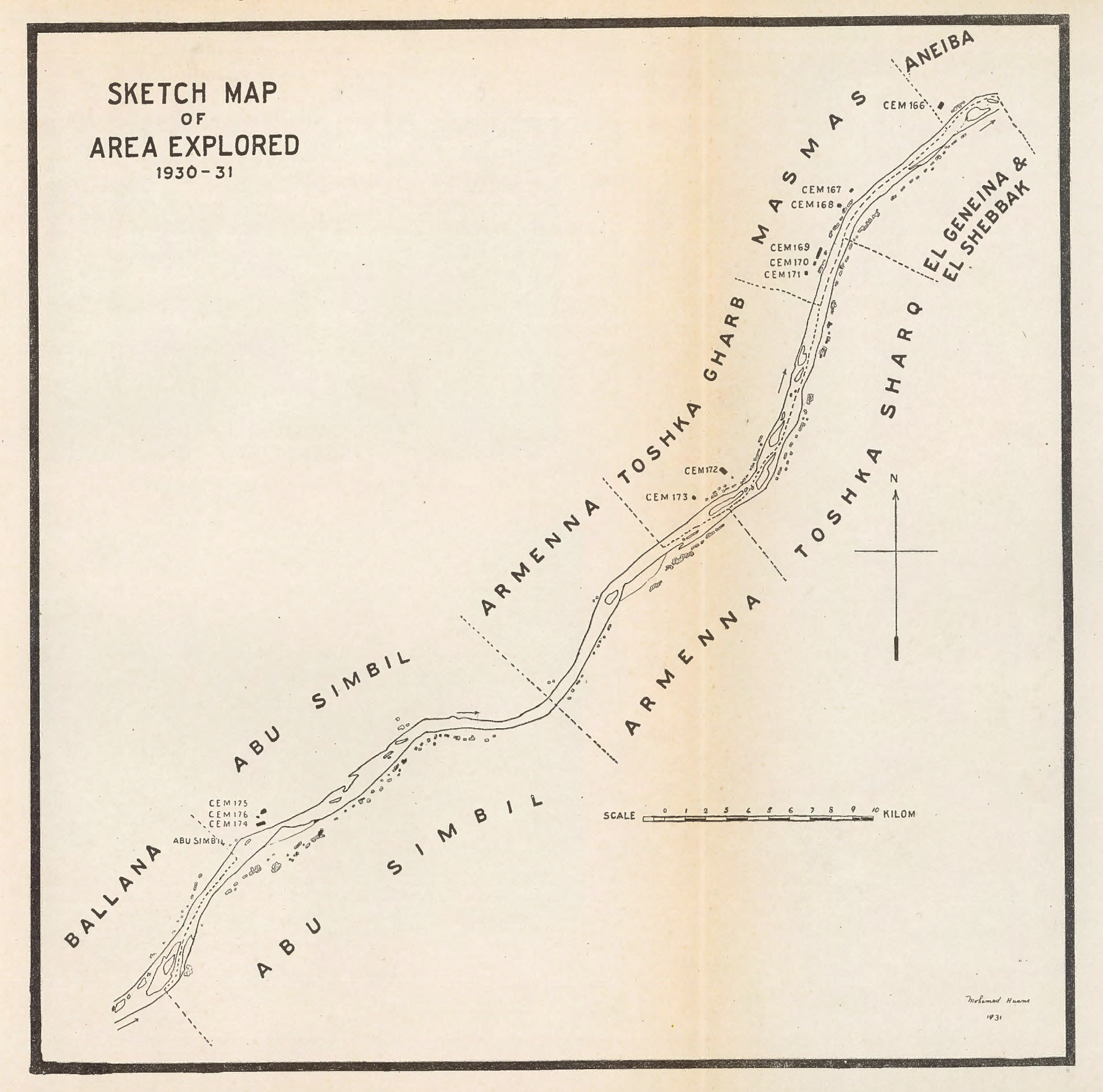
1. The fortress of Kuban from the south.





2. Moat of the first fort.


KUBBAN FORT
PRELIMINARY RESTORATION
BRICK
STONE
SCALE
METRES
97.00.M
WATER GATE
MOAT
MOAT
MOAT
MOAT
MOAT
MOAT
4
2
1
3
WALTER B. EMERY
FROM MEASUREMENTS SUPPLIED BY
M HUSNI.


SKETCH MAP
OF
AREA EXPLORED
1930-31
ANEIBA
MASMAS
CEM 166
CEM 167
CEM 168
CEM 169
CEM 170
CEM 171
EL GENEINA &
EL SHEBBAK
TOSHKA GHARB
TOSHKA SHARQ
CEM 172
CEM 173
N
ARMENNA
ABU SIMBIL
SCALE 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 KILOM
CEM 175
CEM 176
CEM 174
ABU SIMBIL
BALLANA
Mohamed Hasan
1931



L'angle S.-O. de la Grande Cour avant le début des travaux.



Le nouveau " Magasin de Sphinx ".

IMP. CATALA FRÈRES PARIS





Vue de la partie sud de la Grande Cour (photographie plongeante).

CATALA FRÈRES, PARIS

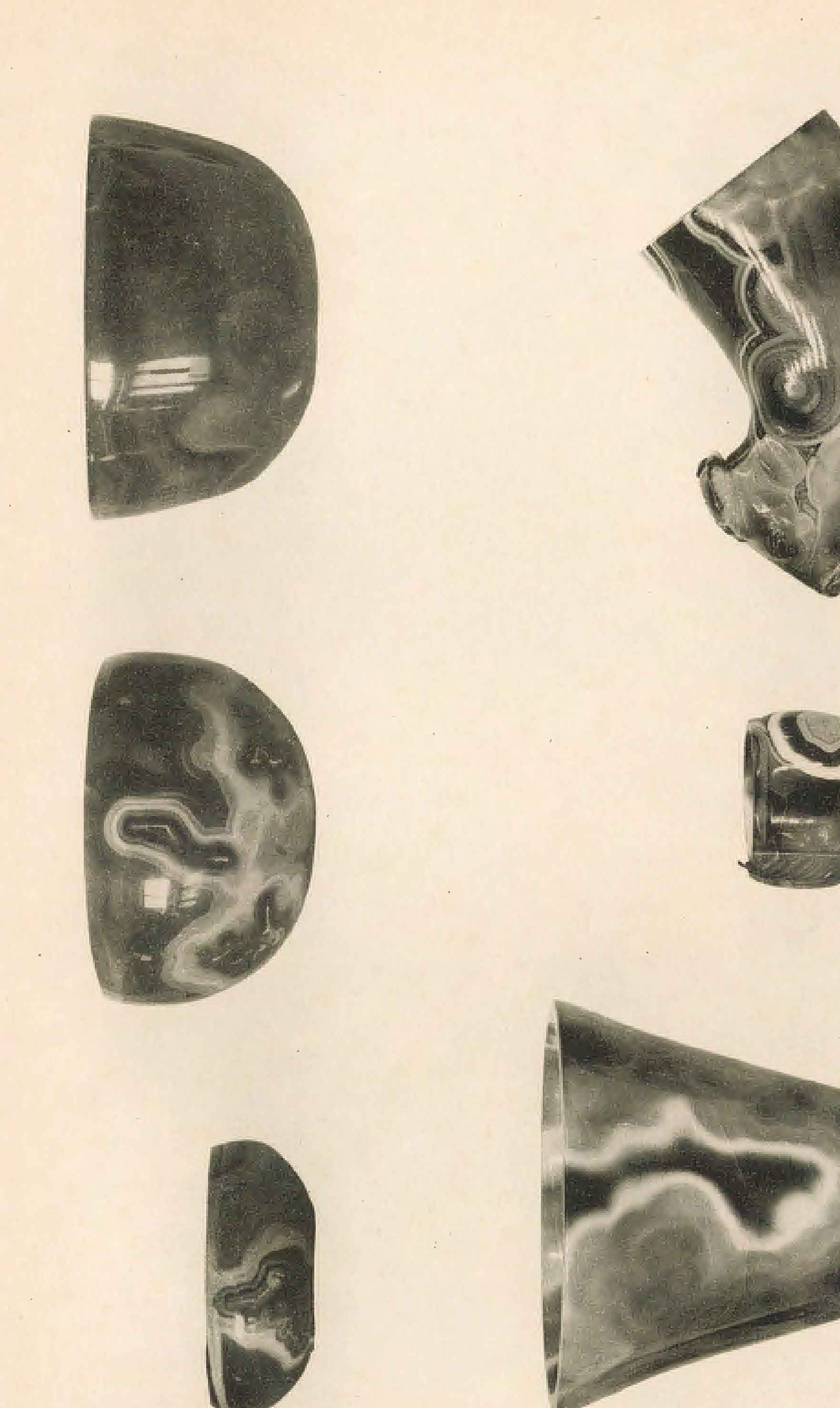


L'aile nord du IIe pylône vidée jusqu'à son extrémité nord.



Statue d'Amenophis IV (Rapport XXX, p. 169).

IMP. CATALA FRÈRES, PARIS



Agate vessels from the Qift-Quseir road.



Limestone and bronze Statuette of Thoth.



Serpentine Sphinx from El-Minya wa'l-Shurafa.



Model tower of limestone from Xoïs.



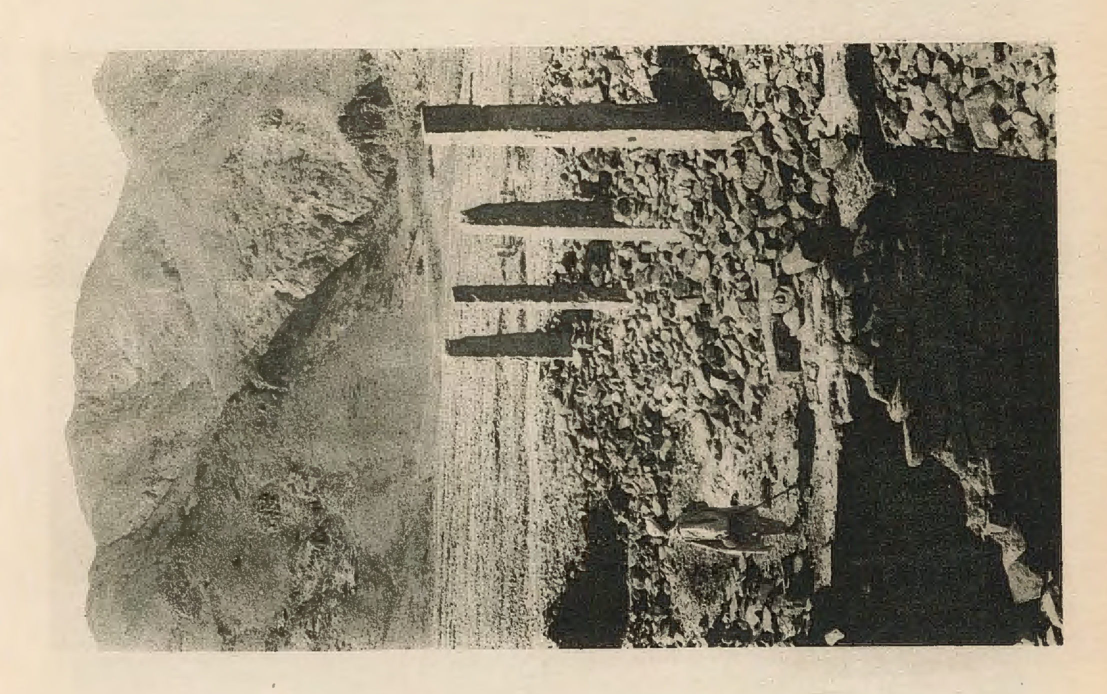
Rock face in the Wâdi el-Hammamât.



The acropolis of El-Badī' station, showing.
Gabal Abu Dukhkhân in background.

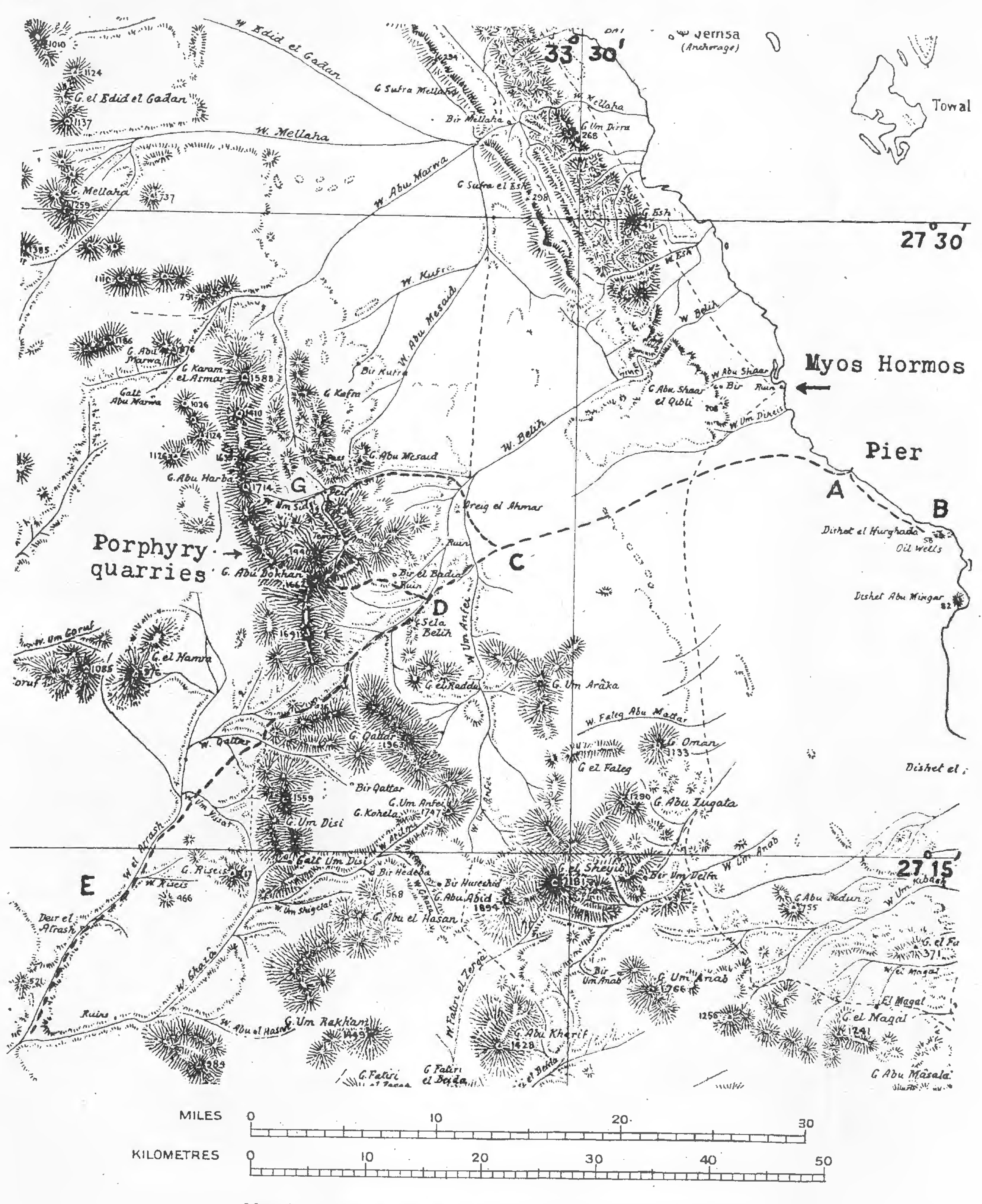


Gabal Qaṭṭâr, from El-Badī' station.

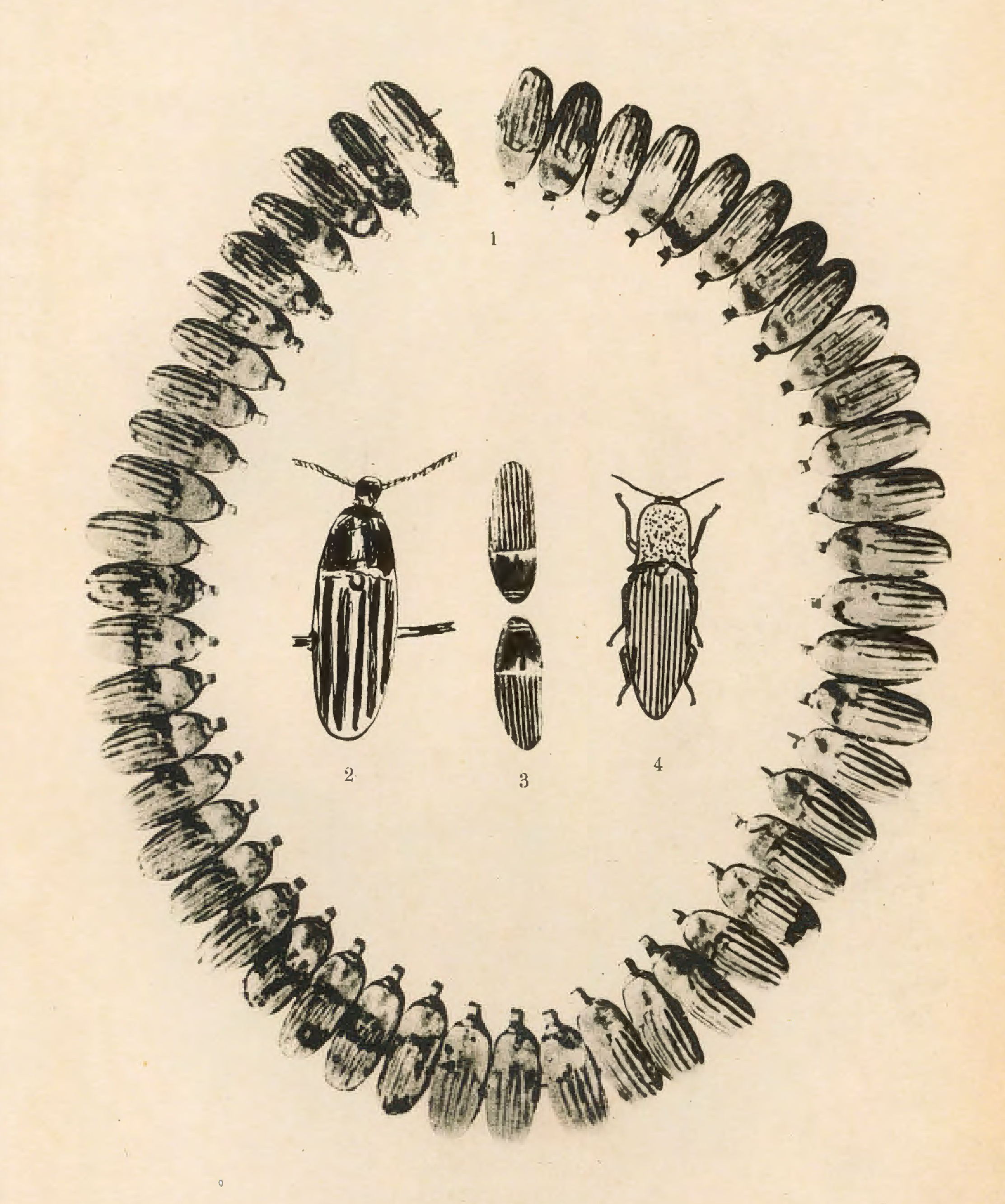




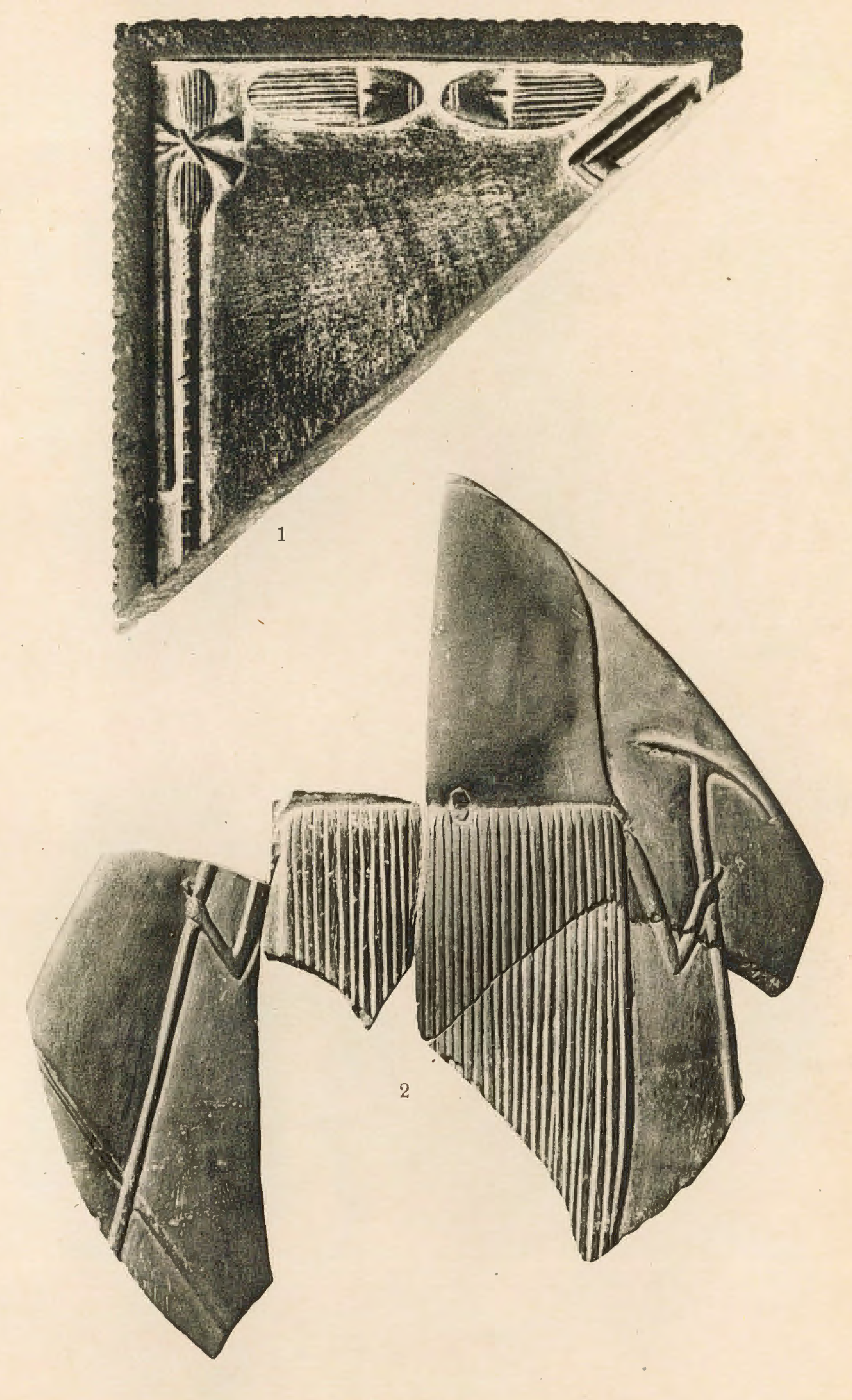
Part of the temple (left) and of the settlement (right) of the porphyry-workers at Gabal Abu Dukhkhân.



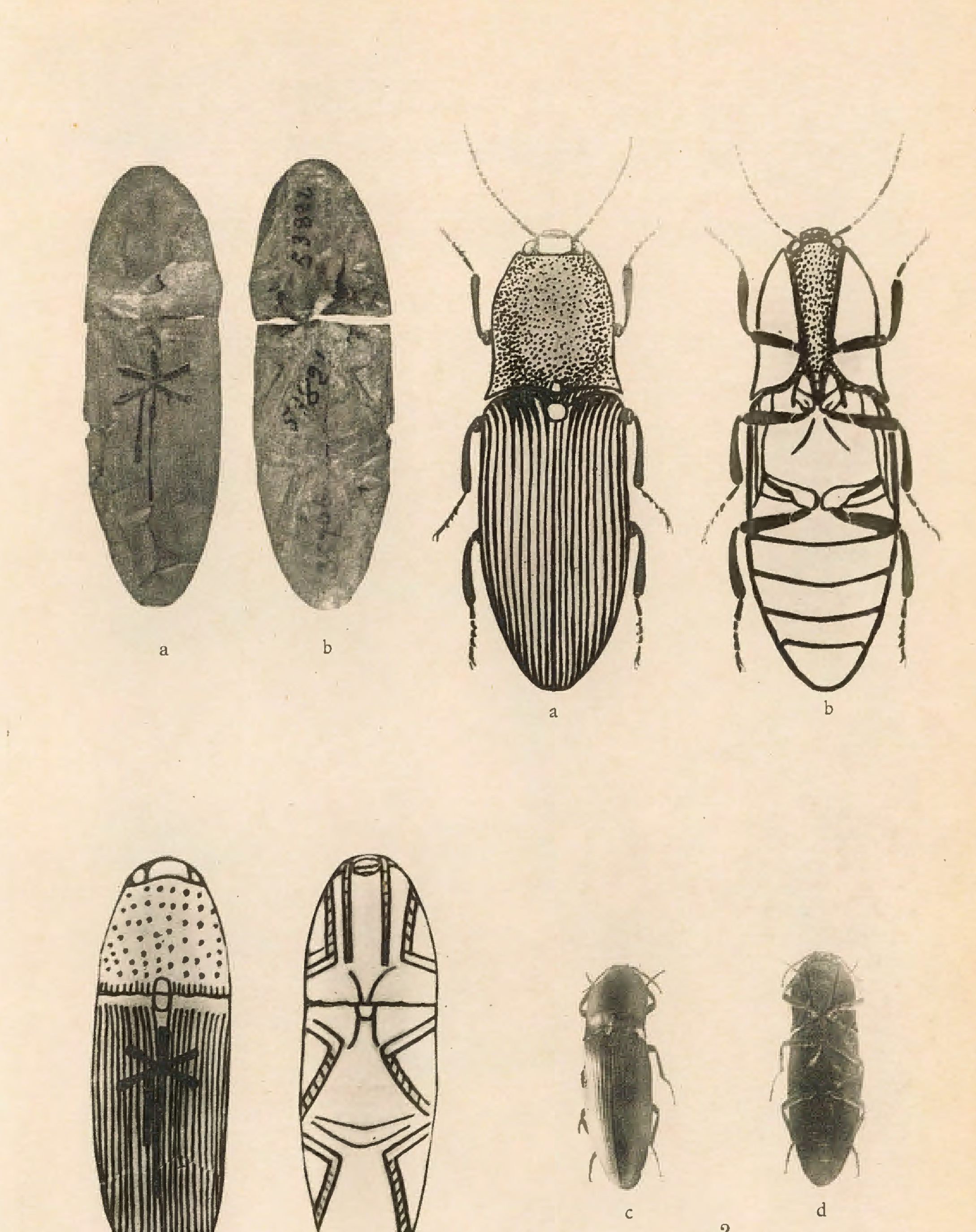
Map showing position of the porphyry quarries and Myos Hormos.
(From *North-Eastern Desert and Southern Sinai.* Scale 1/500,000. Survey of Egypt.)

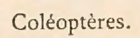


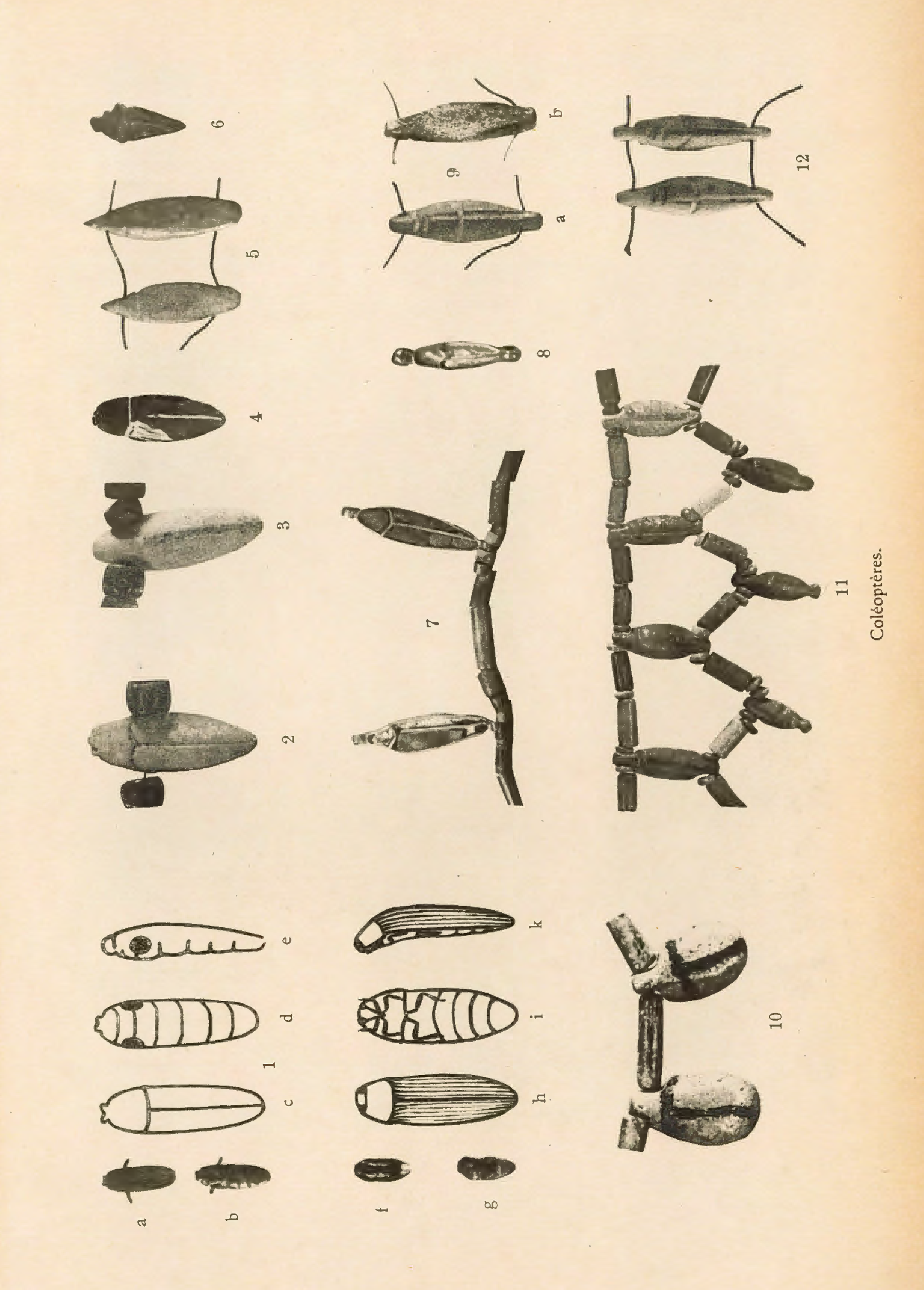
Coléoptères.



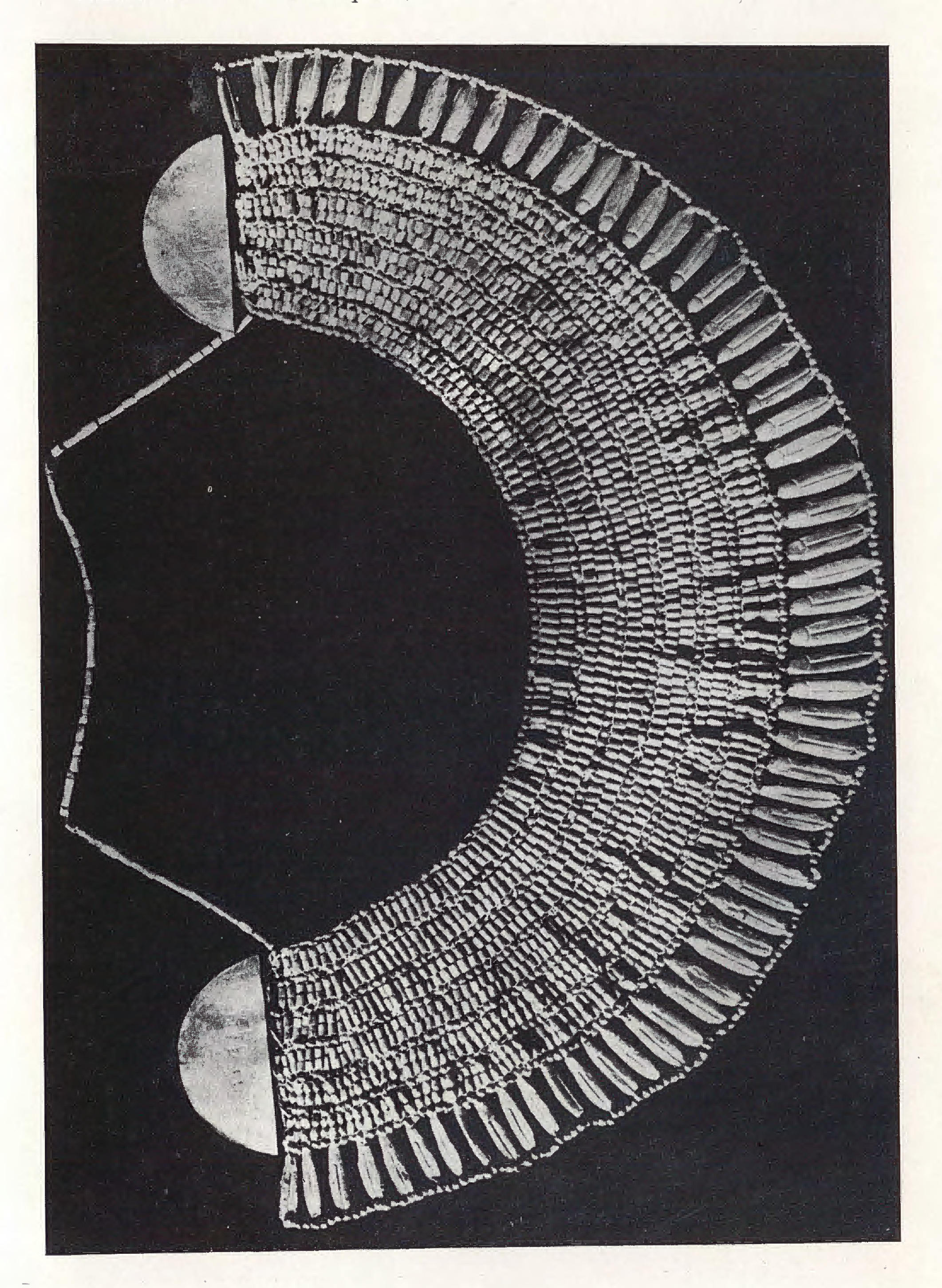
Coléoptères.



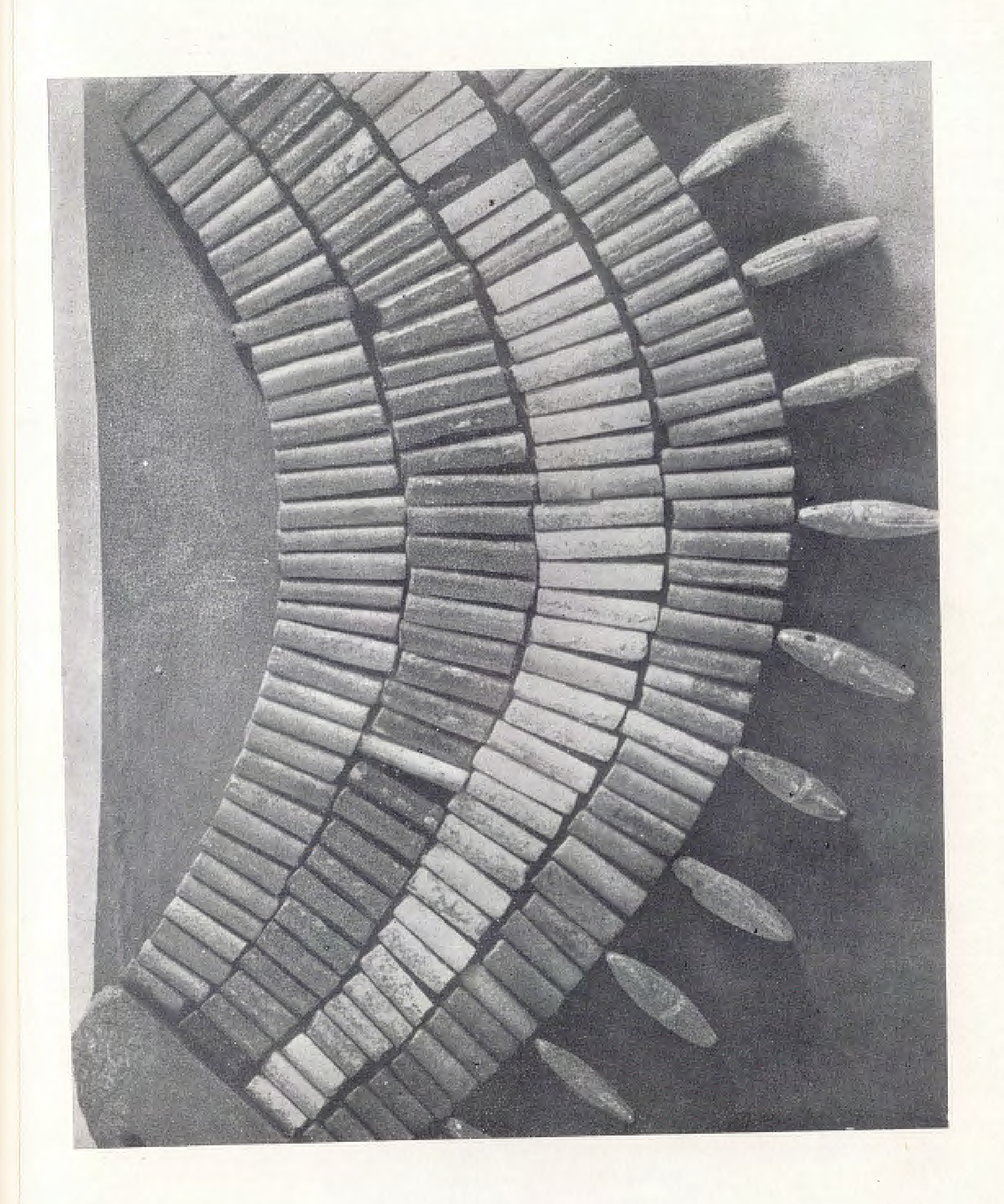

Coléoptères.



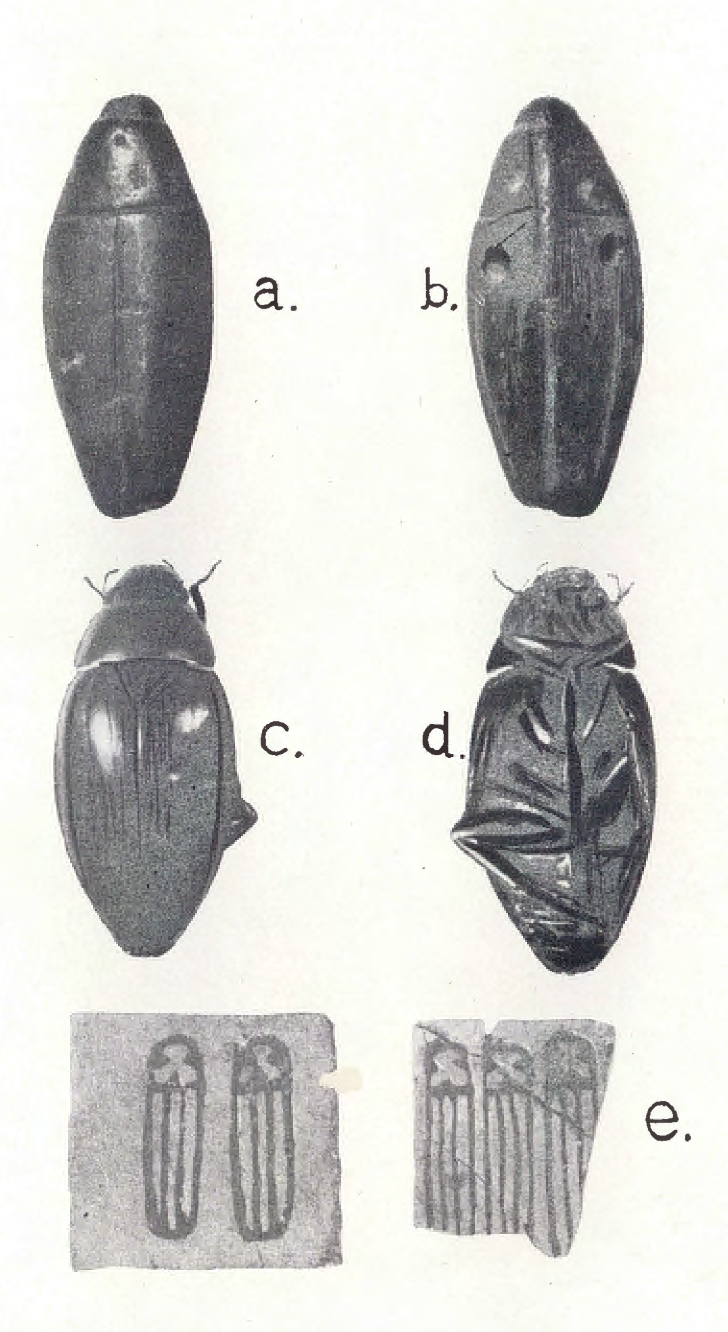
Coléoptères.



Keimer, *Pendeloques*.



Keimer, *Pendeloques*.



Keimer, *Pendeloques.*

Fouilles à Saqqarah. Le Mastabat Faraoun, par G. Jéquier, avec la collaboration de Dows Dunham, 1928 : P. T. 60.

Fouilles à Saqqarah. La Pyramide d'Oudjebten, par G. Jéquier, 1928 : P. T. 50.

Fouilles à Saqqarah. Tombeaux de particuliers contemporains de Pepi II, par G. Jéquier, 1929 : P. T. 160.

Les Temples immergés de la Nubie (in-4° avec planches hors texte et figures dans le texte) :

A Report on the Antiquities of Lower Nubia in 1906-7, par A. Weigall, 1907 : P. T. 313.

Rapports. — Tome I, par G. Maspero et A. Barsanti : 4 livraisons, 1909-1911 : P. T. 193, 185, 250, 97.

Documents sur l'état ancien des monuments. — Tome I, 1re livr., 1912 : P. T. 73. — 2e livr., 1920 : P. T. 125.

Le Temple de Kalabchah, par H. Gauthier. — 1er fasc., 1911 : P. T. 385; — 2e fasc., 1911 : P. T. 300; — 3e fasc., 1914 : P. T. 145; — 4e 1927fasc., : P. T. 100.

Le Temple de Ouadi es-Seboua, par H. Gauthier. — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 434 les deux volumes.

Le Temple d'Amada, par H. Gauthier. — 1er fasc., 1913 : P. T. 314; — 2e fasc., 1926 : P. T. 50.

Debod bis Bab Kalabsche, par G. Roeder. — Tomes I (texte) et II (planches), 1911 : P. T. 500 les deux volumes. — Tome III, par F. Zucker, 1912 : P. T. 193.

Der Tempel von Dakke, par G. Roeder. — Tome I (texte), 1930 : P. T. 230. — Tome II (planches), 1930 : P. T. 160. — Tome III, par W. Ruppel, 1930 : P. T. 120.

The Temple of Dendûr, par A. M. Blackman, 1911 : P. T. 434.

The Temple of Derr, par A. M. Blackman, 1913 : P. T. 290.

The Temple of Bigeh, par A. M. Blackman, 1915 : P. T. 238.

Catalogue général du Musée du Caire (in-4° avec planches hors texte et figures dans le texte) :

Ahmed bey Kamal. *Stèles hiéroglyphiques d'époque ptolémaïque et romaine*, 1905. — Tome I (texte) : P. T. 314. — Tome II (planches) : P. T. 265.

— *Tables d'offrandes*. — Tome I (texte), 1909 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1906 : P. T. 193.

Bénédite (G.). *Miroirs*, 1907 : P. T. 150.

— *Objets de toilette*. — 1re partie : *Peignes, épingles de tête, étuis et pots à kohol, stylets à kohol*, 1911 : P. T. 138.

Bissing (W. von), *Metallgefässe*, 1901 : P. T. 100.

— *Fayencegefässe*, 1902 : P. T. 122.

— *Steingefässe*, 1904 : P. T. 125. — *Introduction et Index*, 1907 : P. T. 49.

— *Tongefässe*, 1913. — 1re partie : P. T. 122.

Borchardt (L.). *Statuen und Statuetten von Königen und Privatleuten*. — Tome I, 1911 : P. T. 344. — Tome II, 1925 : P. T. 220. — Tome III, 1930 : P. T. 200.

Breccia (E.). *Iscrizioni greche e latine* (Musée d'Alexandrie), 1911 : P. T. 315.

— *La Necropoli di Sciatbi* (Musée d'Alexandrie). — Tomes I (texte) et II (planches), 1912 : P. T. 550 les deux volumes.

Carter (H.) et Newberry (P.). *The Tomb of Thoutmôsis IV*, 1904 : P. T. 250.

Černý (J.). *Ostraca hiératiques*. — 1er fasc., 1930 : P. T. 100; — 2e fasc., 1931 : P. T. 80.

Chassinat (É.). *La seconde trouvaille de Deir el-Bahari* (1re partie). — Tome I, 1er fasc., 1909 : P. T. 122.

Crum (W. E.). *Coptic Monuments*, 1902 : P. T. 338.

Currelly (Charles T.). *Stone Implements*, 1913 : P. T. 343.

Daressy (G.). *Ostraca*, 1901 : P. T. 275.

— *Fouilles de la Vallée des Rois*, 1901. — 1er fasc. : *Tombes de Maherpra et d'Aménophis II* : P. T. 250. — 2e fasc. : *Tombes d'Aménophis II et de Thoutmôsis III* : P. T. 97.

— *Textes et dessins magiques*, 1902 : P. T. 88.

— *Statues de Divinités*. — Tome I (texte), 1906 : P. T. 313. — Tome II (planches), 1905 : P. T. 265.

— *Cercueils des cachettes royales*, 1909 : P. T. 410.

Edgar (C. C.). *Greek Moulds*, 1903 : P. T. 119.
— *Greek Sculpture*, 1903 : P. T. 194.
— *Greek Bronzes*, 1904 : P. T. 125.
— *Græco-Egyptian Glass*, 1905 : P. T. 100.
— *Græco-Egyptian Coffins, Masks and Portraits*, 1905 : P. T. 290.
— *Sculptors' Studies and unfinished Works*, 1906 : P. T. 218.
— *Greek Vases*, 1911 : P. T. 290.
— *Zenon Papyri*. — Volume I, 1925 : P. T. 200. — Volume II, 1926 : P. T. 200. — Volume III, 1928 : P. T. 300. — Volume IV, 1931 : P. T. 200.
Gaillard et Daressy. *La Faune momifiée de l'antique Égypte*, 1905 : P. T. 193.
Gauthier (H.). *Cercueils anthropoïdes des prêtres de Montou*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290 ; — 2e fasc. : P. T. 387.
Golénischeff (W.). *Papyrus hiératiques*. — 1er fasc., 1927 : P. T. 270.
Grenfell et Hunt. *Greek Papyri*, 1903 : P. T. 88.
Kuentz (Ch.). *Obélisques*, 1932 : P. T. 160.
Lacau (P.). *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, 1903, 1904, 1905, 1907. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 265 ; 2e fasc. : P. T. 175. — Tome II, 1er fasc. : P. T. 97 ; 2e fasc. : P. T. 125.
— *Stèles du Nouvel Empire*, 1909, 1926. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 375 ; 2e fasc. : P. T. 100.
Lange et Schäfer. *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs*. — 1re partie : Nos 20001-20399 (Texte), 1902 : P. T. 275. — 2e partie : Nos 20400-20780 (Texte), 1908 : P. T. 375. — 3e partie (Indices), 1925 : P. T. 150. — 4e partie (Planches), 1903 : P. T. 375.
Lefebvre (G.). *Papyrus de Ménandre*, 1911 : P. T. 387.
Legrain (G.). *Statues et statuettes de rois et de particuliers*, 1906, 1909, 1914. — Tome I : P. T. 338. — Tome II : P. T. 250. — Tome III : P. T. 250. — *Indices des tomes I, II et III*, par H. Gauthier, 1925 : P. T. 32.
Maspero (G.). *Sarcophages des époques persane et ptolémaïque*, 1908, 1914. — 1er fasc. : P. T. 170 ; — 2e fasc. : P. T. 250.
Maspero (J.). *Papyrus grecs d'époque byzantine*, 1910, 1911, 1912, 1913, 1916. — Tome I, 1er fasc. : P. T. 275 ; 2e fasc. : P. T. 193. — Tome II, 1er fasc. : P. T. 193 ; 2e fasc. : P. T. 125 ; 3e fasc. : P. T. 183. — Tome III : P. T. 387.
Milne (J. G.). *Greek Inscriptions*, 1905 : P. T. 240.
Moret (A.). *Sarcophages de l'époque bubastite à l'époque saïte*, 1912-1913. — 1er fasc. : P. T. 290 ; — 2e fasc. : P. T. 250.
Munier (H.). *Manuscrits coptes*, 1916 : P. T. 385.
Newberry (P. E.). *Scarab-shaped Seals*, 1907 : P. T. 250.
— *Funerary Statuettes and Model Sarcophagi*. — 1er fasc., 1930 : P. T. 150.
Quibell (J. E.). *Archaic Objects*. — Tome I (texte), 1905 : P. T. 250. — Tome II (planches), 1904 : P. T. 174.
— *Tomb of Yuaa and Thuiu*, 1908 : P. T. 265.
Reisner (G. A.). *Amulets*, 1907 : P. T. 193.
— *Models of Ships and Boats*, 1913 : P. T. 315.
Roeder (G.). *Naos*, 1914 : P. T. 375.
Elliot Smith (G.). *The royal Mummies*, 1912 : P. T. 375.
Spiegelberg (W.). *Die demotischen Denkmäler*. — 1re partie : *Die demotischen Inschriften*, 1904 : P. T. 150. — 2e partie : *Die demotischen Papyrus*. Tome I (texte), 1908 : P. T. 193. — Tome II (planches), 1906 : P. T. 385.
Strzygowski. *Koptische Kunst*, Vienne, 1903. — Épuisé.
Vernier (É.). *Bijoux et orfèvreries*, 1907, 1909, 1925 et 1927. — 1er fasc. : P. T. 117 ; — 2e fasc. : P. T. 194 ; — 3e fasc. : P. T. 260 ; — 4e fasc. : P. T. 140.
Weigall (A.). *Weights and Balances*, 1908 : P. T. 88.

EN VENTE :

Au MUSÉE DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES ;
A la librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris (VIe) ;
Chez Karl W. HIERSEMANN, 29, Königstrasse, Leipzig.